This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Afr
L878
79
WIDENER LIBRARY
HX DR7C N

Afr 6878.79

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE FUND GIVEN
IN MEMORY OF
GEORGE SILSBEE HALE
AND
ELLEN SEVER HALE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

o

ASSOCIATION

INTERNATIONALE

AFRICAINE

RAPPORTS SUR LES MARCHES DE LA PREMIÈRE EXPÉDITION

BRUXELLES-ETTERBEEK
IMPRIMERIE VERHAVERT FRÈRES ET SŒURS
RUE DU CORNET, 131.

1879

Digitized by Google

Afr 6878.79

HARVARD COLLEGE
FEB 11 1924
LIBRARY

Hale fund

Digitized by Google

RAPPORTS

SUR

LES MARCHES DE LA PREMIÈRE EXPÉDITION

DE

L'ASSOCIATION INTERNATIONALE

AFRICAINE.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

Rapport de M. Dutrieux sur les marches de la caravane de Mpwapwa à Ouyoui.

Notre traversée de l'Ougogo n'a présenté aucun incident notable. Nous y avons subi les vexations multiples que le paiement des hongos entraîne ordinairement. Nous avons eu de fortes pluies à Mawara, à Matoumbourou et à Hécassy. Les chaleurs ont été excessives et la moyenne thermométrique, à midi, à l'ombre, a été de 34°. Des vents d'une grande violence ont assez régulièrement régné dans ce pays de plaines, au coucher du soleil et au milieu de la nuit. Au moment où nous avons quitté le petit Mgondoko (Kwa-Mkono-Kamanga), la guerre allait commencer entre les habitants de ce district et ceux d'Hécassy, à la suite d'un vol de bœufs. — Nous avons

Digitized by Google

quitté l'Ougogo, le 1er décembre, après y avoir été retenu presque six semaines.

Nous avions été accompagnés, depuis Mpwapwa, par une caravane de quinze hommes dont le chef nous a dit être chargé de porter des présents à Mtésa, chef de l'Ouganda, et nous a demandé la permission de voyager sous notre protection.

Le 1er décembre après-midi, nous apprîmes à Simbo par un messager de M. Broyon, que ce dernier nous attendait, ainsi qu'il avait été convenu antérieurement, à Kwa-Kironda. Cet envoyé ajouta que les gens de Nyoungou se battaient contre des arabes à Bimbechanda. Cette nouvelle se répandit bientôt dans tout notre camp. Quelques heures après, la petite caravane nous annonça son intention de partir immédiatement; elle était accompagnée de deux messagers de Mirambo, qui revenaient de la côte. Ces messagers s'offrirent à M. Wautier pour remettre à Ourambo, à M. Cambier, toutes les lettres qui lui étaient destinées. M. Wautier leur remit, entre autres papiers, une lettre où il demandait au chef de l'expédition d'envoyer 200 porteurs, lors de notre arrivée à Ouyoui, la plupart des nôtres n'étant engagés que jusqu'à cet endroit. Ces messagers partirent l'après-midi même et la petite caravane les suivit.

Le 3 décembre, nous rejoignîmes à Kwa-Kironda M. Broyon qui nous attendait depuis plusieurs jours. Nous apprîmes de lui que des gens de Nyoungou tenant la campagne aux environs de Bimbechanda, avaient attaqué la caravane des pères français et celle de M. Debaize, mais avaient été défaits par une cinquantaine d'hommes envoyés quelques jours auparavant, par Siranda, sultan de l'Ounyanyembé.

Nous apprîmes le lendemain que les pillards avaient reçu des renforts et que leur bande s'était reconstituée.

Digitized by Google

Nous fîmes route avec M. Broyon et nous arrivâmes, après avoir souffert du manque d'eau, le 6 décembre, à Pongouli (Mpwana), à 8 heures du matin.

Nous apprîmes que la rareté de l'eau avait forcé les pillards à quitter Bimbechanda pour aller camper à Tchaïa; qu'ils y étaient au nombre d'environ 300; que la plupart étaient des gens de Nyoungou, chef puissant de l'Ounyamouési; qu'à cette bande s'étaient joints des Rougas-Rougas; que les pillards avaient attaqué le 4 la caravane de M. Penrose, ingénieur attaché à la Church missionnary society, et une forte caravane arabe, se rendant toutes deux dans l'Ounyanyembé. Ces nouvelles graves nous furent communiquées dans la matinée par des Wakimbous, de passage à Pongouli.

Dans l'après-midi du 6 décembre, nous apprîmes que la caravane de M. Penrose et celle des Arabes s'étaient battues contre les pillards, la première en sortant de son camp pour se mettre en marche, la seconde en restant massée dans son camp même, et que, dans la lutte, M. Penrose avait été tué. Ses porteurs s'étaient dispersés et toutes ses marchandises avaient été mises au pillage. Les Arabes se défendaient encore dans leur camp, au moment où les témoins de cette scène en avaient quitté le théâtre. On vint, un peu plus tard, nous apporter quelques livres trouvés sur la route et ayant appartenu à l'infortuné M. Penrose. Nous entendîmes d'ailleurs des coups de feu dans le lointain, et les indigènes nous dirent qu'ils étaient tirés par les pillards, occupés à transporter les ballots de marchandises de Tchaïa à Kirouroumo, situé à six lieues de Tchaïa dans la direction du S. E. et dont les gens de Nyoungou ont fait leur dépôt et leur lieu de retraite. Nous fûmes très-émus de ces tristes nouvelles. Dans la pensée de M. Broyon, que nous nous empressâmes de consulter en cette grave circonstance, il n'y avait nul doute que cette bande armée, en force relativement considérable, ne nous attendît pour nous attaquer à notre passage

Digitized by Google

à Tchaïa. Dans l'un et l'autre camp, les porteurs étaient consternés. M. Broyon, M. Wautier, M. Dodsghun, missionnaire anglais qui accompagnait M. Broyon, et moi, nous tînmes conseil sur le parti à prendre. Il était urgent d'aviser pour un double motif : nos porteurs n'avaient de vivres que pour quatre jours et il était impossible de s'en procurer à Pongouli, où il n'y a qu'un seul tembé et tout au plus trente habitants. Les porteurs atterrés parlaient de déserter plutôt que d'aller au devant du combat et du pillage. M. Broyon émit l'avis que si nous pouvions trouver un guide pour nous conduire au nord, dans l'Outatourou, nous pourrions de là gagner Hekoungou, situé à cinq lieues environ au N. E. d'Itoura et où il y a des vivres en abondance ; que nous devions, dans ce cas, précipiter notre marche, tant dans la prévision du manque d'eau et de l'insuffisance de nos vivres, que dans le but de prévenir une attaque de la part des pillards avant notre arrivée à Hekoungou. M. Broyon qui a traversé, il y a trois ans l'Outatourou, mais dans la direction du N. O. au S. E. en se rendant d'Ourambo à Mouhalala, nous dit que les Watatourous étaient des gens fiers, ombrageux, belliqueux, défiants envers les étrangers ; que nous y aurions un droit de passage à payer, leur pays n'étant plus depuis longtemps traversé par les caravanes, à la suite de différends et de combats entre eux et les Arabes ; que d'ailleurs lui-même était le premier blanc qui y eût passé ; qu'il y avait noué de bonnes relations avec Manguira, le chef de la contrée, et qu'en observant la plus grande prudence, nous pourrions traverser l'Outatourou sans accident.

Le chef de Pongouli, appelé Ndogoé, faisait le commerce de bestiaux avec les Watatourous. Il consentit, à la demande de M. Broyon et moyennant une quantité raisonnable d'étoffe, à servir de guide aux deux caravanes réunies. Il fut convenu que nous ferions tirikésa le lendemain. La joie se répandit dans les deux camps à la nouvelle du moyen de salut proposé par M. Broyon.

Digitized by Google

Il plut abondamment la nuit; il avait plu quelque peu la nuit précédente et nous espérâmes ne plus avoir à souffrir de la rareté de l'eau.

Le 7, nous nous mîmes en marche vers 2 heures de l'après-midi, nous dirigeant droit vers le nord, à travers une forêt très-épaisse. Une pluie abondante survint pendant la dernière partie de notre marche, qui dura quatre heures environ. A notre grande joie et surtout à celle de nos hommes, il plut encore la nuit.

Nous campâmes dans la forêt. Quelques Zanzibariens, à la fin de l'étape, nous apportèrent deux grosses tortues en poussant des cris d'allégresse qui cessèrent de nous étonner, quand nous apprîmes qu'ils regardaient cette trouvaille, comme un heureux présage pour notre voyage.

Le 8, après deux heures de marche, nous arrivâmes au premier tembé de l'Outatourou.

Nous nous remîmes en marche l'après-midi et nous gagnâmes après quatre heures environ, le chef-lieu de l'Outatourou.

Le sol était détrempé, les sentiers boueux, interrompus çà et là par de larges flaques d'eau; aussi la marche, quoique courte, fut-elle assez pénible. Contrairement à notre attente nos hommes ne purent y faire des vivres; le montara y étant rare, beaucoup d'entre eux achetèrent quelques boucs et quantité de miel.

Les Watatourous sont un peuple pasteur; le lait et surtout le miel sont leur nourriture habituelle. Les hommes y sont complètement nus; ils ont pour ornement une ceinture d'anneaux de cuivre. Les femmes portent une très-courte jupe faite d'un morceau d'étoffe, ou d'un morceau de peau. Le langage des Watatourous est très-rude et son étrangeté faisait rire nos hommes, surtout les Zanzibariens; les Ounyamouésis n'en comprenaient pas un mot. Notre guide nous servit d'interprète.

Digitized by Google

La journée du 9 se passa à discuter le hongo. Une pluie torrentielle, qui dura toute l'après-midi, vint nous montrer que nous étions heureusement entrés dans la période humide et nous délivrer de craintes sérieuses.

Le hongo fut fixé sans trop de difficultés et ne fut pas trop élevé. Nous observâmes qu'une fois le chiffre arrêté, les Watatourous ne l'élèvent pas quelques heures après, comme le font les Wagogos.

Depuis deux jours, M. Wautier souffre de la diarrhée.

Le 10, nous nous mettons en marche vers 6 1/2 heures, traversant une forêt épaisse qui s'éclaircit au bout de deux heures environ; nous continuons notre marche jusqu'à midi à travers une longue plaine dont les palmiers assez nombreux offrent à nos Wanyamouésis une nourriture abondante et qu'ils recherchent avec avidité, car tous déposent leurs charges pour grimper au haut des palmiers et en abattre le fruit.

A la diarrhée simple de M. Wautier succède la dyssenterie.

C'est la troisième fois que mon compagnon est atteint de cette maladie : la première fois à Mvoméro, pendant mon séjour à Mpwapwa, où il m'a écrit que sa dyssenterie n'avait duré que trois jours cédant au traitement que je lui avais recommandé dans une note remise avant son départ pour Mvoméro; la deuxième fois, dans l'Ougogo, à Hécassy, où la maladie dura quatre jours, sans vives douleurs ni complications d'aucune sorte, grâce à un régime sévère et à un traitement des plus simples, (eau de riz et médication à base d'opium et d'ipéca).

M. Wautier se rassura plus que de raison et cessa, après trois ou quatre jours de convalescence, d'observer la prudence indispensable en pareil cas. Je lui recommandai avec instance de prendre les précautions les plus grandes dans son régime, lui

Digitized by Google

faisant observer que, d'après lui-même, la deuxième attaque avait été plus violente que la première et que la troisième pouvait l'être plus encore.

La dernière fois que je lui donnai ces conseils, à Pongouli, M. Wautier me reprocha en souriant d'être trop pessimiste, disant que si la dyssenterie réapparaissait, ce ne serait guère avant notre arrivée à Itoura, où nous nous arrêterions une huitaine de jours; que là il pourrait être soigné convenablement, et que je le guérirais en trois ou quatre jours, comme à Hécassy.

Je déplorai cette excessive sécurité que manifestait M. Wautier.

Les porteurs n'ayant plus de vivres, M. Broyon remit sa caravane en marche l'après-midi. Nous ne le revîmes plus qu'à Hekoungou.

M. Wautier se trouvant trop fatigué, donna l'ordre de camper.

Le 11, M. Wautier se fit porter sur un hamac et partit une heure avant la caravane, escorté par 10 Zanzibariens.

Je pars à 7 heures, retenu à l'arrière-garde par la nécessité de veiller à l'enlèvement de toutes les charges et de presser le départ des retardataires.

A chaque arrêt, je veille à ce que M. Wautier ait tous les soins nécessaires et soit porté le plus commodément possible.

Nous nous arrêtons à 10 1/2 heures auprès de grandes flaques d'eau.

Nous nous remettons en route à 2 heures de l'après-midi, et notre caravane, pressée par le manque de vivres, marche sans s'arrêter jusqu'à 7 1/2 heures du soir. Nous sommes toujours dans la

Digitized by Google

forêt. Ce fut une pénible journée pour M. Wautier, qui regretta de ne pas avoir fait la veille une partie de cette longue étape. Je le trouvai très-affaibli; les selles se succédaient abondantes et à de courts intervalles. Néanmoins il passa une nuit relativement bonne.

Nous avions eu, l'après-midi, quelques heures de pluie; le ciel étant resté nuageux toute la journée, cette circonstance tempéra beaucoup la chaleur et rendit cette marche, exceptionnellement longue, plus supportable pour nos hommes.

Le 12, M. Wautier donna l'ordre à la caravane de partir sous la conduite du drogman. La caravane, d'après ce que nous apprîmes le surlendemain, arriva sans accident le jour même à Hekoungou, où elle alla camper près de celle de M. Broyon.

Je restai dans la forêt avec M. Wautier et quinze hommes; une pluie torrentielle tomba toute la matinée.

Le 13, l'état de M. Wautier s'est amélioré.

Nous partons à 7 heures. Nous voyageons toujours en pleine forêt; le sol, couvert de traces d'éléphants et de buffles, est parsemé d'ossements de ces animaux.

M. Wautier continuant à être porté, nous allons très-lentement et nous nous arrêtons souvent. A 10 heures, nous campons à proximité d'un ruisseau dont l'eau claire et limpide nous offre une boisson rafraîchissante, et nous sommes bien heureux de recevoir d'Hekoungou des vivres qui arrivent à temps pour nos quinze hommes et pour nous-mêmes.

Le 14, l'amélioration se maintient chez le malade.

Après une marche de quatre heures, notre petite caravane arrive sans incident à Hekoungou, après avoir traversé un terrain très-boisé, par des sentiers boueux et glissants. Nous avons dû nous arrêter une demi heure à cause de la pluie.

Digitized by Google

Toutes les places des tembés sont obscures, sans ventilation, exhalent une odeur fétide qui suffoque aux premiers pas, et fourmillent d'insectes insupportables. L'impossibilité d'y trouver un abri suffisamment aéré, me fit donner l'ordre de construire immédiatement une case en paille, car M. Wautier ne voulait plus rester sous la tente, qu'il trouvait avec raison trop humide pendant la nuit.

Je profitai du passage d'une caravane se rendant à la côte, pour adresser en toute hâte, deux lettres destinées, l'une à notre agent à Zanzibar, l'autre à mon honorable ami, M. Baxter, de la mission de Mpwapwa. J'informai le premier de notre heureuse arrivée à Hekoungou. J'appris au docteur Baxter la nouvelle de la mort de M. Penrose, lui donnai les détails de notre itinéraire dans l'Outatourou, et le priai de le conseiller à tous les voyageurs qui pourraient passer prochainement par Mpwapwa. Le temps me fit défaut pour écrire directement à l'Association internationale. Je demandai à M. Greffulhe de vouloir bien s'acquitter de ce soin.

Le 14, le 15 et le 16 furent des journées assez bonnes pour le malade. Il prit une légère alimentation; je lui fis suivre le traitement voulu, qu'il observa avec la plus grande ponctualité; il sortit encore le 16 de sa case pour venir dans ma tente. Il était très-calme; les selles, toujours abondantes, avaient perdu leur caractère sanguinolent. J'avais craint un instant l'apparition de quelques symptômes nerveux graves, car M. Wautier était d'un tempéramment excessivement nerveux.

Une surdité uni-latérale, dont il avait été brusquement atteint à Zanzibar, était devenue complète et l'affection avait commencé à envahir l'autre oreille; en l'absence de toute affection catarrhale du conduit auditif et de la trompe, j'ai considéré ces symptômes comme étant de nature paralytique.

Je dus tenir compte de toutes ces circonstances dans l'indi-

Digitized by Google

cation du traitement et j'écartai heureusement toute complication cérébrale. La fièvre n'apparut pas non plus.

Le malade était toutefois dans un état de grande faiblesse, et je n'espérais guère d'amélioration notable avant trois semaines; après ce temps je supposais que la maladie prendrait une marche chronique et durerait environ deux mois, toujours dans les conditions voulues de régime et de traitement.

Je dois noter, comme circonstances défavorables, la mauvaise qualité de l'eau à Hekoungou, l'humidité de la case et surtout la fatigue des trois dernières étapes dans l'Outatourou qui avait fortement ébranlé mon malheureux compagnon.

M. Wautier ne m'a paru souffrir bien vivement que pendant la nuit du 18 au 19, où il eut de fréquents assoupissements, grâce aux opiacés que je lui fis prendre.

Le malade n'eut, cette nuit, ni délire, ni convulsion; il eut, vers deux heures du matin, une syncope dont il se remit avec une potion excitante que je lui introduisis dans la bouche.

A cinq heures, au moment où je lui préparais quelques petits fragments de sucre imbibés chacun de cinq gouttes de laudanum, comme je lui en avais glissé plusieurs dans la bouche pendant la nuit, le malade me dit : « Ah! docteur, si je pouvais dormir! » Je fis les deux pas qui me séparaient de son lit, le médicament à la main, et je m'aperçus avec douleur que M. Wautier avait rendu le dernier soupir en exprimant la dernière parole.

Il a gardé pleine connaissance jusqu'au dernier moment.

Il ne m'a exprimé aucun vœu, aucun désir, aucune recommandation.

Je fis prévenir immédiatement M. Broyon et M. le révérend Dodgshun de la mort de mon malheureux collègue. M. Broyon, qui l'avait vu la veille encore, ne pouvait y croire.

Digitized by Google

Les Wanyamouésis, à qui je tins cachée toute la journée la triste nouvelle, et à qui je donnai l'ordre à 5 1/2 heures du matin d'aller camper à l'autre extrémité du territoire d'Hekoungou, avaient répandu le bruit que M. Wautier était atteint de la petite vérole. Cette maladie est le fléau de l'Afrique et son apparition, bientôt suivie d'un véritable dépeuplement, est regardée comme le plus grand malheur qui puisse atteindre ces contrées; on y fuit ordinairement les malades, en laissant auprès d'eux une cruche d'eau.

Malheur au voyageur dont le passage coïncide avec l'arrivée du fléau. Il n'échappera aux accusations de sorcellerie et à leurs terribles conséquences que par une prompte fuite dans le pays le plus éloigné possible. Pour prévenir tout incident fâcheux, je fis demander au chef du village d'envoyer deux hommes constater que le défunt ne portait aucune trace de petite vérole, ce qui fut fait.

Je m'occupai ensuite de choisir l'emplacement le plus convenable pour la sépulture et j'obtins du chef, moyennant paiement, la concession d'un terrain voisin de l'avant-dernier baobab qui se détache entre l'unique tembé qui est à l'entrée d'Hekoungou et la colline située au S.-O. du village. La ligne qui sépare le dit tembé du baobab en question est dans la direction du S.-O. et peut mesurer un kilomètre.

L'enterrement eut lieu vers 5 heures de l'après-midi. Quand nous eûmes déposé la dépouille mortelle dans la tombe, je dis à M. Dodsghun : « Mon collègue n'était pas protestant, mais il « était chrétien comme vous; il nous a jadis exprimé incidem- « ment, à Saadani, le vœu d'être enterré religieusement, comme « il avait vécu; je crois que vous pourriez dire vos prières des « morts habituelles. »

M. Dodsghun me répondit : « De grand cœur. »

Le pasteur récita, en anglais, la prière des morts; nous

Digitized by Google

l'écoutâmes tous, la tête découverte et dans un respectueux silence; nos Zanzibariens étaient rangés de chaque côté de la fosse. La prière finie et la fosse comblée, nous regagnâmes le village, remettant au lendemain le soin de graver sur le baobab une inscription funéraire.

Je fus pris la nuit même de la fièvre, ce que j'attribuai un peu à la fatigue de notre pénible voyage dans l'Outatourou, et beaucoup aux deux ou trois dernières nuits passées sans sommeil. Je me rendis le lendemain avec MM. Broyon et Dodgshun à l'endroit funèbre. Je veillai à ce qu'un amas de pierres aussi élevé que possible fut amoncelé sur la tombe même; ce modeste monument fut couvert de fortes épines et entouré d'un cercle de pieux. Les forces physiques me faisant défaut, M. Broyon grava lui-même, dans le cœur du baobab, une croix longue d'environ 50 centimètres. Quand il eut terminé, il passa la gouge et le maillet à M. Dodsghun, qui grava sous la croix les initiales du défunt.

Cette triste mission terminée, nous nous rendîmes au point où les deux caravanes étaient allées camper depuis la veille c'est-à-dire au chef-lieu du territoire d'Hekoungou, où nous arrivâmes après deux heures de marche.

Les deux jours suivants se passèrent à débattre avec le Sultan, le hongo définitif à payer pour droit de sépulture. Nous finîmes par tomber d'accord moyennant une assez grande quantité d'étoffe, quelques fusils et quelques barils de poudre. Ces tristes formalités me furent abrégées et rendues moins pénibles, grâce à l'obligeance de M. Broyon qui s'est toujours montré prêt à nous rendre tous les services possibles, dans toutes les circonstances.

Le Sultan me fit la promesse que la fosse et le voisinage du baobab ne seraient jamais envahis par la culture, qu'il les

Digitized by Google

ferait respecter et qu'il en indiquerait l'emplacement aux voyageurs de passage dans cette contrée.

Je souffris de la fièvre pendant plusieurs jours. Une pluie abondante tomba pendant toute la durée de notre séjour à Hekoungou, où nous reçûmes des nouvelles d'une grande importance au sujet du désastre de Tchaïa.

Les gens d'Hekoungou s'étaient rendus à Tchaïa pour recueillir ce qui pouvait rester à piller. Nous apprîmes par eux que la caravane arabe s'était battue deux jours sans sortir de son boma et qu'elle avait pu s'échapper, la nuit, avec toutes ses marchandises, par un chemin latéral; quant à la caravane de M. Penrose, il y avait eu beaucoup de morts, et le reste avait fui en désordre; rien n'avait pu être sauvé.

Les gens d'Hekoungou nous confirmèrent le fait de la présence des Rougas-Rougas à l'affaire de Tchaïa. Le 21, quelques-uns de ces Rougas-Rougas qui revenaient du pillage et passaient par Hekoungou, furent même individuellement reconnus par M. Broyon et par le surveillant de sa caravane, Tchéo, Wanyamouési qui le sert fidèlement depuis son séjour en Afrique. Sur quelques menaces proférées par le Msagira du Sultan d'Hekoungou qui, dans un moment d'audace, s'écria : » Qu'il ne voulait aucun espion à Hekoungou, que ces gens » n'avaient rien à y faire et qu'ils devaient s'en aller », les Rougas-Rougas partirent bientôt dans la direction d'Ourambo. Depuis l'événement de Tchaïa, les porteurs Wanyamouésis de la caravane avaient dans leur attitude quelque chose d'insolent; ils vantaient dans leurs cambis les prouesses des assassins de Tchaïa.

Le 25 décembre, je me remis en route dans la direction d'Ouyoui; très-affaibli par la fièvre, j'eus une syncope au moment du départ. Des pluies abondantes vinrent heureusement raffraîchir l'atmosphère et nous rendre la marche moins

Digitized by Google

pénible. Nous cheminâmes constamment, du 25 au 29, dans un terrain boisé ça et là, légèrement accidenté, complètement désert, couvert sur une grande étendue de véritables lagunes où nous avions de l'eau jusqu'à mi-jambes, surtout pendant les deux derniers jours de marche. Nous passâmes la Koualé le 27. Cette rivière a une largeur de 70 mètres environ. Les sentiers étaient boueux, interrompus par des fondrières.

Enfin, nous arrivâmes le 29 à Ouyoui.

Une heure avant d'y arriver, mes pagazis profitèrent de quelques coups de fusils tirés en l'air par des gens porteurs de lettres destinées à M. Dodsghun, pour simuler une panique, déchirer les enveloppes de 140 fusils à pierre que nous avions comme marchandises d'échange, et tenter de se les partager sans plus de façon. Quelques-uns de mes Zanzibariens arrivèrent à temps pour empêcher ce pillage. J'étais comme toujours à l'arrière-garde, et au moment où j'arrivai, le compte des fusils se trouva exact.

Mes forces ne faiblirent heureusement pas, pendant ce pénible voyage d'Hekoungou à Ouyoui : je fus soutenu par l'excitation nerveuse dans laquelle je vivais, et par l'espoir de recevoir des nouvelles précises à mon arrivée. Je fus repris de la fièvre à Ouyoui, mais au bout de trois jours, je sentis mes forces revenir et bientôt mon rétablissement fut définitif.

J'installai mon camp dans le premier village du territoire d'Ouyoui à Mtoura. J'y trouvai une lettre de M. Cambier. Cette lettre devait nous être remise en route, M. Cambier ne nous supposant pas aussi près de lui, au moment où il l'adressait. Le messager était d'ailleurs depuis un mois à Ouyoui, et n'avait pas continué sa route, quand il avait appris que nous arrivions.

M. Cambier nous conseillait de l'attendre dans un endroit paisible.

Digitized by Google

Il me fallait six jours pour qu'un courrier allât prévenir M. Cambier et rapportât sa réponse. Je lui écrivis donc pour lui apprendre la mort de M. Wautier, mon arrivée avec 350 hommes, le départ des 200 porteurs engagés jusqu'à Ouyoui, le licenciement des autres, le désastre de Tchaïa et enfin mon intention de me rendre à Unyanyembé. J'ajoutai que j'avais envoyé demander au gouverneur de l'Unyanyembé comment il fallait faire pour transporter les charges sans accident de Mtoura, où j'étais, jusqu'à Tabora; je le priais en outre de venir conférer avec nous à Ouyoui.

Cette lettre, ainsi que mon message pour le gouverneur de l'Unyanyembé partirent le 30 décembre. Ce jour là, je reçus un billet de M. Cambier; il s'était mis en route pour venir à Ouyoui; pris de la dyssenterie à Kanoro, il avait dû retourner à Ourambo; il demandait combien il devait envoyer de porteurs pour prendre nos charges; il ignorait la mort de M. Wautier.

Le 2 janvier, le gouverneur de l'Unyanyembé me fit répondre que le meilleur moyen pour transporter nos charges à Tabora, était de demander au chef d'Ouyoui l'autorisation de traverser son territoire avec mes charges, et de tâcher de les faire porter sur la route de l'Unyanyembé par des gens d'Ouyoui même; que là, des porteurs de l'Ounyanyembé pourraient venir les prendre et les transporter à Tabora ou ailleurs; que du reste, il était entièrement à ma disposition et qu'il me remerciait des paroles aimables que je lui avais fait transmettre.

J'engageai trois cents porteurs parmi les habitants, et je réussis, en faisant diligence, à traverser tout le territoire d'Ouyoui et à arriver, après trois heures de marche à l'extrémité ouest d'Ouyoui. Dépassant de 200 mètres le village de Kwa-Karoumbou, j'allai camper sur la route même de l'Unyanyembé.

Le 5, M. Broyon, qui était allé camper à Kouikourou, à 1 1/2

Digitized by Google

heure de marche de Mtoura, parvint de son côté, à faire transporter ses charges dans le tembé voisin de mon camp.

Le 6, je me disposais à engager des hommes pour porter les charges dans l'Unyanyembé, quand je vis arriver M. Cambier à Ouyoui. Il était mieux portant qu'il ne l'avait jamais été.

Je m'empressai de remettre le commandement de l'expédition à M. Cambier.

J'ai terminé la relation qu'il était de mon devoir de vous adresser; il me reste à vous mentionner les rapports agréables que j'ai entretenus avec deux honorables gentlemen de la Church missionnary society, MM. Stokes et Copplestone, qui m'ont témoigné dès mon arrivée à Kouiharah les plus vives sympathies et ont été à mon égard, d'une amabilité charmante. J'ai été heureux de leur faire plaisir en leur remettant quelques livres ayant appartenu à leur malheureux collègue, M. Penrose. Ces Messieurs sont partis le 10 janvier pour l'Ouganda.

Kouiharah (Unyanyembé), le 30 janvier 1879.

(Signé) Dr DUTRIEUX.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Rapport sur la marche de M. Cambier de Mpwapwa à Thierra-Magazy.

J'ai l'honneur de vous faire savoir que je suis heureusement arrivé à Thierra-Magazy, nouvelle capitale de Mirambo.

J'ai quitté Mpwapwa le 12 août à six heures et demie du matin, avec 68 Wanyamouésis et 13 Zanzibariens, le départ se fit avec quelque désordre parce que mes porteurs, voyant s'ébranler une forte caravane arabe qui était également campée à Mpwapwa et craignant de traverser le porry de Tchouniou en petit nombre, se montrèrent disposés à déserter, si je ne partais à l'instant.

Il y en eut même deux qui s'enfuirent.

Digitized by Google

Le trajet de Mpwapwa à Tchouniou eut cependant lieu sans accident; nous eûmes à traverser un terrain couvert de broussailles épaisses longeant le versant méridional d'une chaîne de montagnes que nous franchîmes près du village de Tchouniou.

13 août. Le lendemain nous nous mîmes en route à travers le porry de Tchouniou, terreur des caravanes à cause du brigandage qui y règne. Chaque pagazi emportait une ration de vivres et sa provision d'eau.

La traversée de ce désert fut assez pénible; elle exigea 18 heures de marche dans un terrain plat, tantôt nu, tantôt couvert d'arbustes épineux et touffus au milieu desquels serpente le sentier. Partis de Tchouniou à six heures du matin, nous n'arrivâmes à Ndéboué que le lendemain à neuf heures et demie.

14 août. Ndéboué est la première ville de l'Ougogo; l'impression que me firent les habitants ne leur fut pas favorable. Criards et querelleurs, les Wagogos sont en outre d'une malpropreté repoussante : ils s'enduisent le corps d'une couche épaisse de beurre rance et d'argile ferrugineuse; leurs vêtements sont imprégnés de ce mélange odorant, qui leur sert également de pommade pour la coiffure.

Les cheveux, allongés au moyen de brins de fil, sont noués en arrière en forme de queue pointue, qu'ils relèvent sur le sommet de la tête de manière à former une espèce de corne médiane en avant du front. Les élégants se tatouent en outre le visage avec des cendres blanches, ce qui achève de leur donner un aspect carnavalesque.

Les Wagogos sont de taille moyenne, en général bien faits et fortement musclés; les jeunes gens vont nus jusque l'âge de 15 à 16 ans; les hommes portent un vêtement d'étoffe, parfois une peau de chèvre attachée à la ceinture, ou jetée négligemment

Digitized by Google

sur l'épaule. Les jeunes filles portent un costume très-simple : il se compose d'un tablier de quelques centimètres ; en revanche elles recherchent beaucoup la parure ; elles se couvrent les bras, le cou, la ceinture et les jambes d'ornements faits à l aide de morceaux de fil de laiton plusieurs fois enroulés. Les plus pauvres ne portent que des perles blanches, roses ou noires ; les mères de famille se couvrent en outre d'un jupon d'étoffe ou de peau.

Les peuples de l'Ougogo sont pasteurs ; ils possèdent de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres ; ils cultivent le millet. Ils ignorent presque complètement le commerce ; ils se bornent à vendre leurs bestiaux ou leurs récoltes aux caravanes qui traversent leur pays ; cependant on rencontre parfois des bandes d'une trentaine d'individus qui se rendent dans les contrées de l'O. et du N. O. pour chasser l'éléphant, qu'ils tuent à coups de lance.

Ils habitent des tembés, vastes hangars rectangulaires avec cour centrale où, le soir, ils réunissent leurs bestiaux.

Les Wagogos sont réputés pour leur bravoure à la guerre ; leurs armes se composent de sagaies, d'arcs et de flèches ; ils portent un grand bouclier ovale en cuir de bœuf, orné de dessins blancs, noirs et rouges. Très peu d'entr'eux possèdent un fusil. Ils sont voleurs, de mauvaise foi dans leurs marchés et d'une hospitalité peu écossaise ; tout se paie chez eux, même l'eau, et si un étranger meurt sur leur territoire, ils exigent un fort impôt des compagnons du défunt. Ajoutez à toutes ces qualités une curiosité bruyante et indiscrète et vous aurez une idée de l'amabilité des Wagogos.

A Ndéboué on ne paie pas de hongo ; cette ville appartient à Mawara et sa mère y habite. Je reçus la visite de cette vieille négresse qui vint réclamer un présent, refusa l'étoffe que je lui offrais, en exigea une autre et partit en emportant les deux.

15 août. Quatre heures de marche dans une plaine nue et sablonneuse nous amenèrent le lendemain à Mvoumi, résidence

Digitized by Google

de Mawara. J'envoyai dans l'après-dîner le Kirangosi, accompagné d'un Zanzibarien, débattre le hongo; mes messagers étaient porteurs des présents d'usage : un vêtement de soie, bordure dorée, (valeur 15 à 20 francs) pour le Sultan, un autre moins beau, pour sa femme favorite et un troisième pour son Mzagira ou intendant, plus une dizaine de pièces d'étoffe de valeur moindre.

Mes envoyés revinrent réclamer un baril de poudre, un rouleau de fil de cuivre, et un paquet de perles roses. Le soir étant arrivé, les négociations furent suspendues.

16 août. Le Kirangosi retourna le lendemain chez Mawara, qui exigea d'abord deux pièces d'étoffes riches, parce que le tonneau de poudre était de petite dimension, puis déclara qu'il acceptait mes présents pour la valeur de 10 dotis, et qu'il se contenterait d'un hongo de 80 dotis, parce que « j'étais l'ami de Mirambo »; il ne me restait donc qu'à lui envoyer 70 pièces. Les renseignements que j'avais pris à Zanzibar sur le montant des hongos étaient inexacts; on m'avait affirmé que le plus fort hongo ne s'élevait qu'à 20 ou 30 pièces d'étoffe; or, cette quantité était déjà triplée dès le début et je n'étais pas approvisionné de tissus de valeur pour satisfaire à ces exigences; il me serait difficile de détailler tous les ennuis que m'occasionna cette pénurie de vêtements de couleurs éclatantes. Les pourparlers durèrent toute la journée et n'étaient pas terminés le soir.

17 août. Ce ne fut que le lendemain à huit heures du matin, qu'on vînt m'annonçer que l'affaire était terminée. Elle coûtait environ 60 piastres, (un peu plus de 300 francs).

18 Août. Nous quittâmes Mvoumi le jour suivant, et, trois heures plus tard, nous campions à Matoumbourou.

19 août. Les opérations du hongo ne commencèrent que le lendemain, elles furent à peu près les mêmes que précédemment, le soir elles étaient terminées. Le tribut s'élevait à environ 30 piastres.

Digitized by Google

20 août. Le jour suivant nous nous mîmes en route à six heures du matin et à dix heures nous nous arrêtions à Biawana. Nous ne pûmes payer le hongo le même jour à cause de l'absence de l'Intendant.

21 août. Les débats furent orageux le lendemain parce que nous nous étions mis en marche avant qu'ils ne fussent complètement terminés; nous n'arrivâmes qu'à midi à Kididimo éloigné de deux lieues à peine du bivac du matin. Le hongo s'était élevé à 21 piastres.

22 août. A Kididimo on ne put s'entendre pour le hongo, le jour de l'arrivée; les Wagogos avaient pris du pombé et étaient tous ivres.

23 août. Les exigences du Sultan ne diminuèrent cependant pas le lendemain et je dus abandonner des étoffes et du fil de cuivre pour une valeur de 35 piastres.

24 août. Nous quittâmes Kididimo, le 24 août, à six heures et un quart du matin, et à neuf heures et demie nous fîmes halte sur le bord d'une rivière à sec, mais où, en creusant le sable on trouva encore un peu d'eau. Les hommes préparèrent leur repas et à onze heures trois quarts nous nous remîmes en route dans la forêt; nous ne nous arrêtâmes pour camper qu'à cinq heures et demie du soir.

25 août. Deux heures de marche nous amenèrent le lendemain à Ounyambois, mais il fallut attendre le retour du Sultan pour acheter un puits et mes porteurs étaient privés d'eau depuis la veille. C'est là que je fus témoin, pour la première fois, d'une scène burlesque qui se répète, paraît-il, dans tous les villages jusqu'à la côte; les Wanyamouésis qui s'écartent de leur camp sont poursuivis et fustigés par des bandes de gamins tatoués de cendres blanches de la tête jusqu'aux pieds; ce désagrément arriva à l'un de mes pagazis, et il était plus mort que vif de frayeur quand il revint près de ses camarades, qui ne lui épargnèrent pas les railleries.

Digitized by Google

26 août. Après des négociations relativement courtes, le hongo fut terminé le lendemain à onze heures du matin; il s'élevait à 35 piastres.

27 août. Partis à six heures et un quart du matin, nous arrivâmes à Mizanza à dix heures et quart, et nous établîmes notre camp dans une plaine plantée de palmiers. J'avais été intrigué, en un certain endroit de la route, de voir mes porteurs ramasser quelques petites pierres qu'ils allaient jeter tour à tour sur des tas qui se trouvaient au bord du sentier. L'explication que je reçus fut celle-ci : Il y a longtemps..., un riche Arabe, voyageant avec une forte caravane armée de plus de 500 fusils, refusa de payer le hongo. Tous les Wagogos à plusieurs lieues à la ronde prirent les armes et attaquèrent la caravane; le combat fut acharné, mais à la fin les gens de l'arabe succombèrent; ils furent tous massacrés et leur chef vint mourir à l'endroit où nous nous trouvions. C'est en mémoire de ce tragique événement que les Wanyamouésis ajoutent chacun leur pierre au monument qui doit en perpétuer le souvenir.

28 août. Les négociateurs que j'envoyai le lendemain matin pour débattre le hongo, furent remis à l'après-midi; les Wagogos de Mizanza étaient en querelle avec ceux de Mgondouko et il y avait des pourparlers en ce moment. Les négociations ne purent être terminées que le lendemain dans la matinée; le tribut s'élevait à 35 piastres.

29 août. Les dissensions intestines des Wagogos m'obligèrent à modifier mon itinéraire; je devais éviter le théâtre de la lutte, car, à la première apparence de danger, les porteurs se seraient sauvés en jetant leurs fardeaux. Je comptais partir dans l'après-dînée, mais des nègres qui avaient essayé de prendre la nouvelle route projetée, revinrent en disant qu'ils avaient été poursuivis par de nombreux Wagogos.

30 août. Un Arabe arrivé la veille avec une forte caravane

Digitized by Google

me proposa de partir en même temps que lui; nous décidâmes de passer par Mgondouko.

31 août. Nous nous mîmes en route le lendemain à six heures du matin et à neuf heures nous arrivions à Petit Mgondouko où nous campâmes.

1er septembre. Le hongo s'éleva à 25 piastres; je reçus la visite du Sultan, à qui je m'étais plaint de ses sujets, qui voulaient me faire payer une seconde fois l'autorisation de puiser de l'eau; il fit droit à ma réclamation. Il paraît que je lui plus, car il témoigna le désir de faire de moi son frère de sang; mon domestique lui répondit fort heureusement que j'ignorais cet usage.

2 septembre. Nous partîmes de Petit Mgondouko à cinq heures trois quarts pour arriver à Grand Mgondouko à huit heures un quart.

3 septembre. Le hongo se discuta le lendemain, il se monta à près de 30 piastres. C'était le dernier, mais il était temps; toutes mes étoffes voyantes avaient disparu et, pour satisfaire la rapacité des sultans de l'Ougogo, j'avais dû acheter celles que possédaient mes porteurs. Le total des tributs et des cadeaux obligatoires se montait à près de 300 piastres, c'est-à-dire à plus de 1,500 francs.

Le hongo ne se paie pas toujours en étoffe; quand les Wagogos ont un tembé à construire, un mur à relever, des champs à ensemencer, ils remplacent le tribut par une corvée; s'ils sont en guerre avec une peuplade voisine, ils réquisitionnent les porteurs des caravanes pour combattre dans leurs rangs.

4 septembre. Nous ne fîmes ce jour-là qu'une seule étape d'une lieue, jusqu'aux derniers tembés de Mgondouko. Les pagazis emportaient des vivres pour dix jours et se préparaient à affronter les rigueurs du Mgonda-Mkali (plaines ardentes).

5 septembre. On se mit en route le lendemain à cinq heures

Digitized by Google

et demie; après avoir cheminé quatre heures dans la plaine, nous commençâmes à gravir la chaîne de montagnes boisées que nous longions depuis Mizanza.

Je quittai l'Ougogo sans regrets; ses immenses plaines sablonneuses, brûlées par le soleil alors presque au Zénith, ne m'avaient offert que peu d'attraits. Je dois ajouter que les circonstances dans lesquelles j'ai traversé cette contrée ne me permettent pas d'être tout à fait impartial dans mon appréciation. Affligé d'une entorse qui m'empêchait de marcher, je suivais, monté sur un âne, la caravane qui cheminait lentement à raison de trois kilomètres à l'heure, et je ne quittais ma triste monture que pour m'étendre sur une couchette de campagne où le sans-gêne des sauvages qui s'introduisaient chez moi, mendiant un morceau d'étoffe, ne me permettait pas même le repos. La température sous la tente dépassait souvent 38° centigrade, et sauf quelques maigres baobabs privés de feuillage, le sol ne produisait que des arbustes épineux et sans ombrage. Pas la moindre verdure pour reposer la vue; les troupeaux affamés des Wagogos en étaient réduits à brouter les racines desséchées des champs de millet.

Nous mîmes deux heures à gravir la chaîne qui limite l'Ougogo au N. O., et nous campâmes à onze heures et demie sur les bords de la Mdabouro, torrent alors à sec; quelques excavagations du rocher renfermaient seules encore un peu d'eau.

6 septembre. Du 6 au 18 septembre nous eûmes à traverser le Mgonda-Mkali; nous marchions depuis le matin jusqu'au soir, parfois même une bonne partie de la nuit, quand la lune nous éclairait; nous ne nous arrêtions que pendant la plus forte chaleur du jour, ordinairement de onze heures à midi, ou lorsque nous rencontrions un peu d'eau. Rien de plus monotone que cette contrée autrefois fertile et peuplée, maintenant déserte. La guerre de cinq ans (1871-1875) que Mirambo fit aux Arabes y a laissé des traces ineffaçables; tous les villages ont été pillés

Digitized by Google

et incendiés, et au lieu des riches moissons d'autrefois, on ne rencontre que des ruines.

Le sol est très-peu accidenté, la végétation en est comme morte; l'herbe est brûlée, l'arbre n'a point de feuilles et la terre est couverte en beaucoup d'endroits de profondes crevasses. Le roc, qui parfois se montre à nu, n'est recouvert que d'une faible couche végétale; aussi, est-il rare de rencontrer des arbres dont le diamètre dépasse 25 à 30 centimètres; dès qu'ils dépassent cette dimension, ils meurent et tombent.

Ce pays inculte et sauvage a malheureusement ses hôtes; outre les gigantesques ossements de l'éléphant et du rhinocéros tombés sous les coups du chasseur, on rencontre aussi les squelettes blanchis de malheureux pagazis. Tous ne sont pas morts de soif ou de fatigue, beaucoup ont été assassinés par les bandits. Quand les soldats d'un sultan s'en viennent près de leur maître demander un morceau d'étoffe pour se couvrir, celui-ci leur répond ; » Je n'ai pas d'étoffe à vous donner; pourquoi » restez-vous ici à ne rien faire? prenez vos fusils, allez dans » le porry et rapportez des vêtements! ». Ces braves ne se le font pas dire deux fois; ils partent pour le porry, au nombre de dix à vingt, emportant leurs vivres pour plusieurs semaines; embusqués derrière les buissons, ils épient le passage des caravanes; si celles-ci sont faibles, ils tombent sur elles à l'improviste et les dépouillent; si elles sont fortes et bien armées, ils attendent les traînards et les éclopés restés en arrière, ils dirigent sur ces malheureux une vive fusillade; tous ceux qui tombent sont impitoyablement achevés à coups de sagaie, les autres s'enfuient en jetant leurs fardeaux, que les vainqueurs s'empressent d'emporter dans la forêt.

Des qu'on approche de l'étang de Tchaïa le pays devient plus ou moins marécageux.

Digitized by Google

Un porry de quatre jours de marche sépare Hittoura d'Ouyoui, première ville appartenant à Mirambo.

18 septembre. Nous y arrivâmes le 18. Notre arrivée fût saluée par les cris des femmes et des enfants et par les détonations d'armes à feu: nous nous installâmes à l'intérieur d'un tembé et une case fut mise à ma disposition pour y placer les marchandises.

Un repos de quelques jours était nécessaire pour nous remettre de la fatigue des marches forcées consécutives que nous venions d'effectuer. Les jours qui suivirent notre arrivée, je reçus la visite des femmes des tembés environnants, qui vinrent à tour de rôle eéxcuter des danses devant ma tente et chanter les louanges de l'étranger. Cette coutume est générale dans tous les villages de l'Ounyamouési et il est d'usage de faire à cette occasion une distribution de perles.

Le territoire d'Ouyoui est couvert de tembés et de champs cultivés; les troupeaux y sont peu nombreux, la plaine est déboisée. Les habitants y sont plus sociables que dans l'Ougogo; de leurs fréquents voyages à la côte, les Wanyamouésis ont rapporté un rudiment de civilisation, l'usage du vêtement d'étoffe et quelques habitudes de propreté. Cependant la convoitise des biens d'autrui est très-vive chez eux, et tous les moyens leur sont bons pour satisfaire leur passion.

A part une querelle qui s'était élevée dans l'Ougogo entre mes Zanzibariens et mes porteurs, et que j'avais réussi à apaiser quand les arcs étaient déjà bandés et les canons de fusil abaissés, je n'avais eu que peu de difficultés avec mes pagazis pendant la route; en approchant de leur pays, les Wanyamouésis se montrèrent de plus en plus indisciplinés et en arrivant à Ouyoui beaucoup désertèrent. Je dus enrôler une quarantaine d'hommes pour continuer ma route. Je croyais alors pouvoir partir, mais au dernier moment les anciens porteurs qui étaient restés avec moi, exigèrent à leur tour un supplément pour

Digitized by Google

aller jusqu'à Ourambo. Toutes ces contrariétés me retinrent à Ouyoui pendant six jours, et ce ne fut que le 24 septembre que je pus me mettre en marche; nous passâmes la nuit dans le dernier tembé d'Ouyoui.

25 au 27 septembre. Les trois jours suivants nous traversâmes le porry qui s'étend entre l'Ouyoui et l'Ounyambewa.

Le 27 au matin, lorsque cinq lieues nous séparaient encore de toute habitation, les porteurs que j'avais engagés à Ouyoui refusèrent de prendre leurs charges si je ne consentais à augmenter le salaire, qui cependant avait été fixé et payé d'avance comme de coutume. Il fallut encore s'exécuter, car à la moindre menace de ma part ils se seraient enfuis et m'auraient abandonné dans le désert avec mes marchandises. Le même jour nous arrivions au premier village de l'Ounyambewa.

L'Ounyambewa est partagé en deux par une bande boisée de deux kilomètres de largeur; il offre les mêmes caractères que l'Ouyoui, les troupeaux y sont cependant plus nombreux. On y cultive le riz, le maïs, le millet, la patate douce, le manioc, et le tabac.

28 septembre. D'après les règles de la civilité locale j'envoyai le lendemain deux de mes hommes prévenir Mirambo de mon arrivée; nous suivîmes les ambassadeurs à petite distance.

29 septembre. Le 29, mes émissaires revinrent accompagnés de deux soldats du Mwami (titre du sultan suzerain).

Mirambo me faisait dire par ses soldats qu'il avait retardé son départ pour m'attendre et que je serais bien reçu dans sa nouvelle capitale. Il avait déjà désigné une case pour me recevoir.

30 septembre. Le lendemain nous arrivâmes vers midi à la résidence du Mwami. Mirambo vint à ma rencontre jusqu'à une centaine de pas de son tembé, nous échangeâmes une poignée de main et un bonjour en arabe, puis nous nous dirigeâmes

Digitized by Google

vers la hutte qui m'était réservée. Au bout de quelques instants, le Mwami se retira.

Le sultan de l'Ounyamouési est un homme de 45 ans environ, de taille élevée, peu corpulent; sa physionomie est intelligente; il laisse peu voir ses impressions et ne cause pas beaucoup.

Sachant que j'étais peu amateur du bruit, il avait prohibé les coups de fusils, les danses et les chants d'usage; il revint me voir dans l'après-dînée et, vers le soir, il me fit appeler.

La hutte où je fus introduit était semblable à toutes celles qui se trouvent à l'intérieur du tembé ; un cylindre d'argile de 4 mètres de rayon sur 6 mètres de hauteur, recouvert d'un toit de paille en forme de cône, se prolongeant jusqu'à environ un mètre du sol; comme ameublement deux nattes et une chaise qui m'était destinée. Le Mwami me fit interroger par un Arabe sur le but de mon voyage, écouta attentivement les réponses et s'informa si j'étais de la même nationalité que les Anglais. Au bout d'une demie heure nous nous séparâmes.

Le Sultan me fit dire ensuite qu'il m'accorderait les porteurs que je lui demandais, mais qu'il désirait auparavant faire échange de sang avec moi. Il eut été difficile de refuser; l'intérêt de l'expédition exigeait que j'acceptasse, Mirambo est d'ailleurs le frère de sang de Stanley.

1er octobre. La » cérémonie » eut lieu le lendemain; je fus introduis dans l'enceinte palissadée qui renferme les habitations particulières du Mwami; nous prîmes place en face l'un de l'autre.

Un des soldats de Mirambo me fit une légère incision à la poitrine, un de mes Zanzibariens fit la même opération au Sultan. Les quelques gouttes de sang furent recueillies sur deux feuilles fraîches et pétries avec un peu de beurre, puis nous nous déchirâmes mutuellement les feuilles au-dessus de la tête. Désormais nous étions frères, et tout acte d'hostilité entre nous devait être

Digitized by Google

promptement suivi de la mort du parjure. Telle est la croyance populaire.

Mirambo partit pour la guerre le jour suivant; il allait combattre les Wasekoumas, peuplade habitant au sud du Victoria-Nyanza. Avant de me quitter, il donna l'ordre à mon kirangozi de recruter les porteurs dont j'avais besoin dans les villages avoisinant sa capitale et de les expédier à Mpwapwa sans attendre son retour. Les milices l'avaient précédé; il quitta son tembé accompagné d'une vingtaine de soldats seulement, mais on m'assure que son armée se monte à près de 3,000 hommes. Tous les sultans de l'Ounyamouési lui fournissent un contingent, et ceux qui ne veulent ou ne peuvent point participer à l'expédition, lui envoient, à son retour, un tribut d'ivoire et d'esclaves.

Les habitants de l'Ounyamouési sont soumis à un code draconien; le moindre larcin est puni de mort ainsi que l'adultère. Le genre de supplice est peu varié : les femmes sont assommées à coups de massue et les hommes sont ordinairement tués à coups de sagaie, mais parfois on leur coupe les membres aux articulations du coude et du genou, et le tronc sanglant est abandonné dans la forêt.

On m'a affirmé que beaucoup de ces malheureux vivaient encore quand les hyènes venaient le soir les emporter.

La capitale actuelle du Mwami est située sur l'ancien emplacement d'Ouliankourou (environ 30° de longitude E. de Paris et 4° 42' de latitude S.). C'est un vaste carré de 200 mètres de côté au centre duquel se trouve une palissade circulaire, espèce de citadelle occupée par le Sultan; autour de cette citadelle sont groupées une centaine de huttes habitées par les nyamparas (les notables de l'endroit).

Les murs du tembé sont en torchis; ils ont environ $2^{m}50$ de

Digitized by Google

hauteur et sont surmontés d'une plate-forme de 3 mètres de largeur. C'est sous cette plate-forme que s'abrite le commun des mortels, esclaves et soldats. Les nombreux troupeaux du maître sont relégués dans les tembés des environs.

Cette ville a été nommée par son fondateur »Thierra-Magazy« ce qui signifie » terre de sang «; avec un nom aussi tragique elle doit, quoique datant à peine de quelques mois, avoir sa légende lugubre; elle l'a en effet, mais n'ayant pu en vérifier l'exactitude, je m'abstiendrai de la répéter ici.

La fièvre dont je n'avais ressenti que quelques légers accès en traversant le Mgonda-Mkali, me reprit peu de jours après mon arrivée à Thierra-Magazy. C'est la conséquence inévitable de tout séjour après un voyage; elle ne fut d'ailleurs pas de longue durée. La contrée me paraît très-salubre en cette saison, mais il est à prévoir que pendant et après la saison pluvieuse, il se forme des mares provenant des inondations de la vallée du Ngombé qui décrit un cercle d'environ deux lieues de rayon autour de la capitale de l'Ounyamouési. Ces inondations sont tellement considérables qu'elles ont nécessité la création d'une digue en pilotis d'environ 300 mètres de longueur sur 8 mètres de hauteur.

Après une vingtaine de jours, mon kirangozi qui avait été chargé de recruter des hommes, revint sans porteurs, alléguant qu'il avait entendu dire que mes compagnons avaient trouvé des pagazis et étaient en route pour me rejoindre. La vérité était que le drôle avait vendu sa femme et s'était amusé avec le prix qu'il en avait reçu au lieu de s'occuper de la mission qui lui avait été confiée. L'absence de Mirambo me condamnait à l'impuissance, mais j'apprenais en même temps que le Mwami avait terminé son expédition et allait rentrer sous peu dans sa capitale.

Mirambo revint le 1er novembre. Il avait capturé un millier de têtes de bétail et une centaine de femmes et d'enfants. La

Digitized by Google

résistance des Wasekoumas avait été opiniâtre, et beaucoup de soldats du Mwami étaient restés sur le terrain.

Parmi les gens que Mirambo ramenait, un grand nombre l'avaient suivi comme esclaves volontaires. C'étaient des Watousis, tribu nomade dont l'unique occupation est la garde des bestiaux. Voyant Mirambo s'éloigner avec les troupeaux de leurs anciens maîtres, ils avaient suivi les bœufs et les chèvres qu'ils étaient chargés de garder.

Les jours qui suivirent le retour du Mwami, ce ne fut que danses, cris et chants dans le tembé pour célébrer sa victoire. Dès que l'enthousiasme se fut un peu apaisé, je renouvelai à Mirambo ma demande de pagazis et il s'empressa de mettre un de ses Nyamparas à ma disposition pour les recruter.

Le Nyampara ne revint que le 25 novembre; il n'amenait avec lui qu'une trentaine de pagazis.

A la date où je vous écris, il m'a été impossible de recruter un nombre plus considérable de porteurs et je suis forcé d'attendre ici des nouvelles de mes compagnons.

(*Signé*) CAMBIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Jonction de MM. Cambier et Dutrieux; arrivée à Tabora.

Tabora, 30 janvier 1879.

Je me hâte de vous exposer brièvement les divers événements qui se sont passés depuis l'envoi de mon dernier journal.

Vers le 15 décembre j'appris par une lettre adressée à Mirambo par le gouverneur de l'Ounyanyembé, qu'un blanc avait été assassiné près du lac Tchaïa et que sa caravane avait été complètement pillée. Comme il y avait longtemps que je n'avais plus reçu de lettres de mes compagnons, cette nouvelle me donna de grandes inquiétudes; j'envoyai des courriers à Tabora pour recueillir des détails, mais ces courriers ne re-

Digitized by Google

vinrent pas. J'appris quelques jours après que la victime était M. Penrose de la Church Missionnary society, et qu'il avait été tué par les gens de Nyoungou.

Le 20 décembre, je reçus enfin de M. Wautier une lettre datée du 1er décembre. M. Wautier m'écrivait de Simbo, sur la frontière occidentale de l'Ougogo; il me disait qu'il espérait arriver à Ouyoui vers le 16 décembre. Je voulus me mettre en route immédiatement, mais je dus attendre une escorte que Mirambo voulut absolument m'offrir, et mon départ fut ainsi retardé d'un jour. Je me mis en marche pour rejoindre mes compagnons le 22 décembre, mais j'avais à peine parcouru huit lieues que je fus forcé de m'arrêter par suite d'une attaque de dyssenterie; mon indisposition paraissant s'aggraver et persuadé que loin de pouvoir être utile à mes compagnons je ne serais pour eux qu'une gêne dans l'état où je me trouvais, je dus me borner à leur envoyer un courrier à Ouyoui et je regagnai péniblement Thierra-Magazy.

Je restai sans nouvelles jusqu'au 2 janvier 1879, jour où une lettre de M. Dutrieux, datée du 30 décembre, m'informa de la mort de M. Wautier et de l'arrivée à Ouyoui de la caravane de l'Association internationale et d'une caravane de la Church Missionary society, conduite par M. Broyon.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle douleur j'appris la mort de mon malheureux compagnon. J'avais entretenu avec lui des relations amicales pendant toute la durée de notre voyage en commun, et je me rappellerai toujours son grand courage, son caractère ouvert, loyal et généreux.

Ce triste événement me montra davantage la nécessité de rejoindre sans tarder la caravane; je me mis immédiatement en route, et le 6 janvier j'atteignis Ouyoui où je trouvai le docteur Dutrieux en très-bonne santé.

Nous tînmes conseil, MM. Dutrieux, Broyon et moi, sur la

Digitized by Google

meilleure route à suivre. Il fut résolu que nous nous rendrions à Tabora et que nous y séjournerions pendant quelque temps. Nous n'avions malheureusement presque plus aucun porteur; la plupart des Wanyamouésis de M. Dutrieux n'avaient été engagés que jusque Ouyoui et les autres avaient déserté en arrivant en cet endroit. M. Dutrieux avait fait demander des porteurs au gouverneur de Tabora; ils arrivèrent heureusement et nous pûmes enfin faire enlever nos charges et nous remettre en marche vers Tabora que nous atteignîmes bientôt.

Notre situation actuelle est la suivante :

Les ressources que nous possédons sont suffisantes pour une année, en réduisant à 25 le chiffre de nos soldats, ce que nous comptons faire dans quelques jours. Nous possédons encore quarante charges chez Mirambo qui vient de me faire dire de les faire reprendre. Lorsque nous les aurons ici, nous aurons plus de cent charges de marchandises d'échange.

Les pluies ont fortement endommagé le matériel destiné à la station; notre premier soin sera de remettre le tout dans le meilleur état possible.

A la première occasion je compte partir avec une caravane légère, rechercher l'emplacement d'une station, construire des abris, puis revenir chercher les marchandises et le matériel et nous installer.

(*Signé*) CAMBIER.

Digitized by Google

Extraits d'une lettre particulière de M. Cambier, au Secrétaire-général.

Tabora, 31 janvier 1879.

Le courrier que je vous avais expédié le 7 décembre de Thierra-Magazy est arrivé à Tabora quelques jours après, mais a dû s'y arrêter pendant un mois à cause du danger de traverser les forêts du Mgonda-Mkali; quand cet homme apprit l'arrivée de notre caravane à Ouyoui il rejoignit M. Dutrieux chez lequel je le trouvai le 6 janvier; les évènements importants qui s'étaient passés m'engagèrent à le retenir pour compléter ma correspondance; voilà pourquoi vous recevrez à la fois les lettres datées de décembre et de janvier.

. . . . . .

Je crois avoir clairement dit qu'il ne faut plus rien nous envoyer d'Europe avant que nous ayons réussi à établir une station; j'ai adressé la même recommandation à Zanzibar.

Il serait bon de recommander aux nouvelles expéditions de laisser leur matériel au point de départ, (à moins de trouver un centre comme Tabora pour y déposer leurs marchandises) et de s'équiper le plus légèrement possible pour rechercher l'emplacement des stations.

Ce point fixé et déterminé, on construit des hangars, magasins, et habitations provisoires pendant qu'une partie du personnel retourne prendre le matériel. On évitera ainsi les pertes ruineuses causées par les pluies et les longs voyages.

. . . . . .

Dans les quelques notes que je vous envoie sur l'organisation

Digitized by Google

d'une caravane, je me suis placé au point de vue d'une expédition passant par l'Ounyamouési; il est bien entendu que pour toute expédition passant par Tabora, ce sont des gens de l'Ounyanyembé qu'il faut engager à la côte comme porteurs.

. . . . . .

A part le dernier accès de fièvre que nous venons d'éprouver, la maladie nous avait épargnés, M. Dutrieux et moi, pendant la route; mais, pendant mon séjour chez Mirambo, j'ai été atteint assez sérieusement trois fois par la fièvre et une fois par la dyssenterie; néanmoins, je ne crois pas que toutes ces indispositions m'aient sérieusement ébranlé la santé, car les convalescences ont toujours été extrêmement rapides et complètes.

. . . . . .

Nos relations avec tous les voyageurs Anglais et Français que nous avons rencontrés ont été très-cordiales; on est heureux de se voir et chacun sent le besoin qu'il peut avoir, en un moment donné, des autres Européens.

. . . . . .

Notre correspondance va devenir pour quelque temps plus régulière : des courriers partent chaque mois de Tabora pour la côte et nous en profiterons avec joie.

. . . . . .

Les dernières nouvelles que nous possédons de Belgique datent du commencement d'août 1878.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Rapport sur l'organisation d'une expédition.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire parvenir un rapport sur l'organisation d'une caravane. Je ne prétends point qu'en suivant mes recommandations, nos successeurs échapperont aux mille désagréments qui attendent le voyageur inexpérimenté, mais du moins, ils éviteront les principaux de ceux qui nous ont causé le plus d'ennuis.

Il faut bien se rappeler qu'on ne trouve rien à Zanzibar, ou du moins que les objets qu'on peut s'y procurer sont de mauvaise

Digitized by Google

qualité et proviennent d'Europe; il est donc avantageux de les apporter avec soi.

La légèreté, la solidité et la simplicité sont trois qualités essentielles pour tout ce qui doit être manié et transporté par des nègres; tout objet lourd ou encombrant doit être rejeté, à moins qu'il ne soit indispensable.

Les voyageurs feront sagement de visiter les bazars de Londres et de Paris; ils pourront y trouver ce que l'expérience de leurs prédécesseurs a produit d'avantageux, ou tout au moins y puiser des idées pour l'organisation de leur matériel.

Armement : Pour les soldats, un fusil simple et léger, autant que possible de fabrication belge, ainsi que les munitions. Emporter un assortiment suffisant de pièces de rechange. Pour les Européens, fusil de chasse, calibre 12, un des canons rayé. Les cartouches à culot anglais sont celles qu'on pourrait se procurer le plus facilement ici. Fusil de guerre à répétition, revolver et petite cartouchière.

Instruments de physique : Le cercle réflecteur (et non le cercle répétiteur) est d'un bon usage. On emportera des horizons artificiels en agathe, mais on trouve à Londres des horizons au mercure d'un emploi facile : ce sont des boîtes cylindriques, métalliques, à double fond et couvercle en verre: pendant les marches, le mercure reste dans le compartiment inférieur; pour les observations on le fait passer dans le compartiment supérieur. Les baromètres, thermomètres et hygromètres devront être petits et solides; on n'oubliera pas d'emporter des tables de calcul pour tous les instruments, ainsi qu'une table d'astronomie nautique.

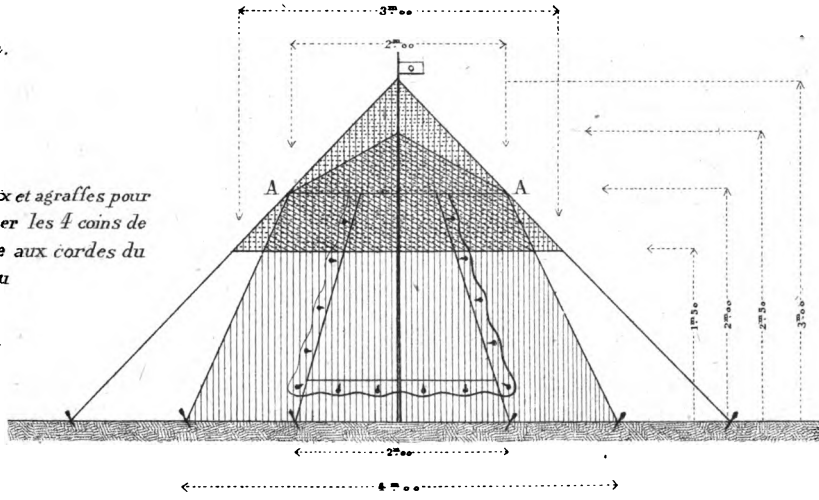
Habillement : D'après les goûts; amples, couleur foncée; le fort coutil rend de longs services. Se munir d'un pardessus demi-saison; chapeau à l'épreuve du soleil; bonnet d'intérieur en drap épais; bottes ou bottines d'après les habitudes, pan-

Digitized by Google

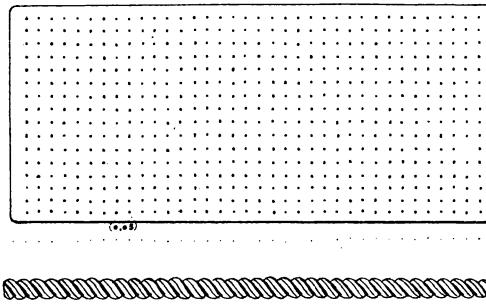
N°6

Annexe.

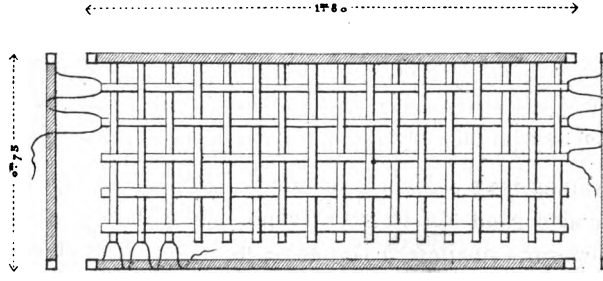
A. *Anneaux et agraffes pour rattacher les 4 coins de la tente aux cordes du chapeau*

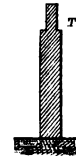


MATELAS.



LIT.





Tenons carrés.

Digitized by Google

Digitized by Google

toufles en fort cuir; une paire de bottes de marais, avec tiges en cuir souple ou en caoutchouc montant jusqu'au haut des cuisses, peut, dans certaines circonstances être très-utile.

Linge : Chemises en flanelle de couleur, encolure très-large; ceintures et gilets de flanelle; caleçons en toile ou en coton; bonnet de nuit; chaussettes en laine fine montant jusqu'au milieu du mollet. Les chemises en soie ne valent rien.

Literie : Un lit en bois analogue à ceux que nous avons emportés et dont je vous envoie ci-joint le dessin; le treillis de sangles, de dimension un peu moindre que le cadre du lit, ne peut être fixé qu'à une des longues pièces; on obtient une tension toujours suffisante en le rattachant au moyen de cordes aux autres parties du bois de lit. Les tenons et mortaises carrés pour empêcher que le lit ne prenne la forme d'un losange, un matelas peu épais en crin matelassé en forme de boyaux juxtaposés; oreiller en coton ou en crin, une couverture de voyage et deux plaids.

Cantine : Rejeter les ustensiles de faïence ou de verre; employer le fer vernissé, cuillers et fourchettes très-solides, gobelets en métal, marmites pouvant s'emboîter; ne pas oublier un soufflet à main pour attiser le feu.

Campement : Les tentes doivent pouvoir être largement aérées, et avoir au moins deux portières. Il est de toute nécessité qu'elles possèdent une double toiture. Les longs piquets ont des inconvénients dans les marches en terrain boisé; piquets en bambou et pouvant être facilement remplacés en cas de rupture. C'est surtout pour la tente qu'il est nécessaire que le montage et le démontage soient simples et rapides. Je vous donne ci-joint le croquis des tentes que j'ai fait fabriquer à Zanzibar, celles que nous avions emportées étant trop chaudes. La tente est carrée; le piquet central en deux pièces de $1^{m}50$ chacune, les quatre faces identiques ayant chacune leur portière, on ouvre celles

Digitized by Google

qui ne sont pas exposées au soleil. Cette tente m'a rendu de bons services en traversant l'Ougogo.

Objets divers : Les voyageurs se muniront d'un imperméable à manches, en forme de blouse avec trou étroit pour y passer simplement la tête, (l'eau ruisselant par toutes les fentes qu'elle rencontre). Capuchon avec pélerine, parapluie, baignoire en caoutchouc. Emporter des selles et des bridons pour les ânes. Chaque voyageur se munira d'une petite boîte renfermant les médicaments de première nécessité : quinine, purgatifs, vomitifs, perchlorure de fer, ammoniac, poudre de Dower, etc. Balance de poche, mesurette graduée. Il serait désirable qu'un médecin voulût bien se charger du choix des médicaments et rédiger une notice sur les doses et le mode d'emploi.

Vivres : emporter principalement des conserves de légumes secs, juliennes, etc. ; du lait condensé est très-utile ; très-peu de conserves de viande, on en trouve partout. Enfin ne pas oublier quelques douceurs pour les malades. Le vin et les liquides ne peuvent être emportés en tonneaux, il faut les mettre dans des caisses cylindriques en fer-blanc avec forte armature en osier.

Emballage : Le matériel sera emballé dans des caisses en bois blanc doublées de zinc soudé ou non, suivant la nature des objets qu'elles renferment. Couvercles vissés, portant intérieurement une liste du contenu et extérieurement le poids en livres anglaises, sur chaque face un numéro en grands caractères. Le poids ne peut dépasser 70 livres pour les grandes caisses et 35 livres pour les petites. Les grandes caisses auront leurs arêtes légèrement arrondies et une forme se rapprochant de celle des ballots d'étoffe : $1^{m}10$ de longueur ; $0^{m}35$ de largeur, et $0^{m}25$ de hauteur. Si la nature de leur contenu permet de les faire de dimensions moindres, cela n'en vaudra que mieux. Les petites caisses, destinées à être portées à l'extrémité d'un bâton, auront à peu près la forme cubique ; leurs dimensions ne sont

Digitized by Google

pas absolues, il est désirable cependant que leur largeur ne dépasse pas 0m30 à 0m40. Les grandes et les petites caisses seront renfermées dans des sacs en natte à Zanzibar. Les flacons renfermant des acides dangereux seront entourés de plâtre.

Les caisses en tôle de fer fabriquées en Angleterre sont excellentes pour les bagages personnels d'un usage journalier: prendre le petit modèle (0m40 à 0m50 de longueur) et tâcher qu'une même clef puisse les ouvrir toutes.

Le linge et les vêtements de réserve pourront être empaquetés dans des ballots à Zanzibar.

Afin d'éviter les risques de perte dans les transbordements, tous les colis devront être renfermés dans de grandes caisses en lattes, renforcées par des lames métalliques. Les grandes caisses seront peintes d'une couleur voyante et porteront la suscription : Zanzibar.

Arrivée a Zanzibar : Aussitôt après leur installation à Zanzibar, les voyageurs chercheront à se procurer un local pour abriter leurs marchandises, et ne perdront jamais de vue que le vol est dans la nature du nègre. Ils engageront au prix de 4 à 5 piastres par mois une dizaine de noirs pour fabriquer les ballots d'étoffes et s'aboucheront avec un Indien pour se procurer les marchandises nécessaires à leur voyage.

Étoffes a emporter : Les différentes étoffes et marchandises à emporter sont les suivantes :

Tissus blancs et bleus
- 1° Sattini (coton très-léger) 40 %.
- 2° Merikani (imitation d'Oswald, coton épais) 40 %.
- 3° Mèrikani (vrai américain), bafta, oulaïti, 10%.
- 4° Kaniki (coton bleu) 10 %.

5° Fil de cuivre rouge (nos 6 et 7) 3 charges pour 100 d'étoffe.
6° Fil de laiton (nos 6 et 7) 2 charges pour 100 d'étoffe.
7° Perles blanches (Kaniera petites) 2 Frasilah (1 charge).
8° id. id. (Merikani petites) 2 id. (1 charge).

Digitized by Google

9° Perles roses (Maguranzigué) 2 Frasilah (1 charge).
10° id. rouges (Samé samé, petites) 1 id. (1/2 charge)
11° id. noires (Soungoumazi) 1 id. (1/2 charge)
12° Poudre d'échange (monopole du Sultan) 4 à 500 livres en barils de 10 et 20 livres.

La poudre de chasse doit être apportée d'Europe; il est désirable, pour éviter toute difficulté, que la forme des colis n'indique pas la nature de leur contenu.

13° Tissus de couleur : on peut les diviser en deux catégories; l'une est donnée comme présent de valeur, l'autre comme tribut, comme cadeau ordinaire, et pour le paiement de pièces de boucherie, etc.

Les tissus de la première catégorie sont les suivants : Déouli, Barwadji, Soubaya, Seneffou, Kumvisa, Mpounga, Bourrah-coubwa, Réani-coubwa, Kikoi za Maskati, Kikoi ben Saïdi, Saluni aviri, Kisibao (vestes avec ou sans manches) Djoo nickoundou na niéousi (manteaux arabes en drap rouge ou noir brodé d'or) kofia ya wahindi.

Ces différents vêtements sont pour la plupart des tissus provenant de Maskate et doivent être bordés et cousus à Zanzibar.

La seconde catégorie comprend :

Sahari, Debouani, Djarvi, Bourrah ya kyniamouézi, Taousiri, Barsatis, grands et petits, Chitti, Leso, Satubaï, Réani, Kikoi, Kanza, Moauoumas, Kofia-nyekaoundou, etc., etc.

Ce sont des imitations européennes des tissus précédents.

Il sera bon d'avoir une soixantaine de pièces de la première catégorie et 4 à 500 de la seconde.

14° Enfin, il est nécessaire d'emporter, mais en nombre restreint, quelques petits cadeaux, tels que :

Couteaux avec ou sans gaîne, bracelets en cuivre, grelots,

Digitized by Google

sonnettes, miroirs, gobelets en métal blanc, bracelets et colliers en perles, etc., etc. Ces brimborions coûtent cher à Zanzibar, on fera bien d'en acheter au moins une partie en Belgique, en choisissant les rebuts des bazars et des magasins de jouets; on en emportera une ou deux charges. Quelques fusils, révolvers, pistolets et poires à poudre à bon marché, trouveront également leur emploi.

Pour se fixer sur la quantité de tissus blancs et bleus à emporter, les voyageurs se baseront sur les données suivantes : 1° une pièce d'étoffe peut suffire à la nourriture de deux porteurs wanyamouésis pendant la route supposée être de trois mois; 2° la même quantité est nécessaire pour un Zanzibarien; 3° la quantité de tissus blancs comprise dans le hongo peut s'élever à une charge (six à sept pièces); 4° la nourriture des blancs doit être évaluée à trois ou quatre pièces par mois, soit deux charges pour le voyage; 5° les nombreuses aumônes à distribuer en route, une charge. Voilà le strict nécessaire pour arriver à destination, mais si l'on tient compte des pertes, des vols, des désertions, des avaries, des imprévus de toute espèce, on doublera la quantité calculée.

D'après le nombre d'hommes qu'on doit entretenir dans la station, on estimera la quantité d'étoffe nécessaire à la nourriture du personnel à raison d'une pièce par soldat pour quatre mois, on tiendra compte de la nourriture des blancs et l'on emportera une cinquantaine de charges en plus pour former la réserve.

Composition des charges : Je ne parlerai pas de la main d'œuvre, les nègres s'y entendent parfaitement.

Le poids des ballots d'étoffe sera de 70 à 75 livres.

On fera acheter à Bagamoyo ou dans toute autre ville de la côte les sacs en natte nécessaires.

Les *tissus blancs* seront emballés autant que possible par

Digitized by Google

catégories; le kaniki (coupons petits) sera réparti dans un certain nombre de ballots de blanc.

Les *tissus de grande valeur* seront mis dans des caisses en tôle de fer ou en bois avec couvercle à charnières et dans lesquelles on aura soin de plaçer du camphre; *ceux de valeur moyenne* et ceux devant servir à payer le hongo seront ficelés entre deux pièces de sattini et on en formera des ballots qu'on enveloppera soit de toile imperméable, (à apporter d'Europe, largeur $0^{m}80$ à $0^{m}90$) soit d'un cuir de rebut acheté à Zanzibar.

Les perles sont transportées par parties d'un frasilah (30 livres) dans des sacs en toile renfermés dans d'autres sacs en natte.

Le fil de cuivre sera réuni par paquets de quatre rouleaux; deux de ces paquets forment une charge.

Les barils de poudre seront emballés par parties d'une demi charge dans des sacs en natte.

Tous les colis seront numérotés extérieurement en grands caractères et on tiendra soigneusement note du contenu de chacun d'eux.

Recrutement du personnel : Pendant ces préparatifs on engagera l'escorte de Zanzibariens. On tâchera de se procurer d'abord un chef d'escorte énergique et dévoué; son salaire ne doit pas dépasser dix à douze piastres par mois, sa nourriture, un doti pour huit à dix jours. Les askaris devront autant que possible être personnellement connus du chef de l'escorte. Les conditions ordinaires de l'engagement sont celles-ci : Ils s'engagent tous comme porteurs pour un terme de deux ou trois ans; poids du fardeau, deux frasilah; en les enrôlant comme pagazi on a toute facilité pour punir ceux qui se relâchent dans leur service, en leur donnant une charge maximum à transporter. Salaire : cinq piastres par mois (deux mois payés par

Digitized by Google

anticipation au moment du départ, le reste au retour). Nourriture : une schoukka pour six jours jusqu'à l'Ounyamouési et à partir de là une schoukka pour huit jours; pendant le séjour à la côte on donne, au lieu d'étoffe, six à sept pesas par jour pour la nourriture.

Il est bien entendu qu'il faut leur proposer d'abord beaucoup moins pour arriver à tomber d'accord aux conditions indiquée, ci-dessus.

Le nombre de soldats peut être fixé à 1/10 de celui des porteurs (avec un minimum de vingt soldats). Outre leurs fonctions de soldats, les Zanzibariens devront transporter les objets d'usage journalier demandant à être souvent déballés et repaquetés, tels que tentes, lits, coffres, batterie de cuisine, vivres en consommation; bien spécifier la charge de chacun et ne leur donner généralement que 30 à 35 livres à porter. Il faut en outre qu'un certain nombre de Zanzibariens n'aient point de fardeau, afin de pouvoir se charger des ballots des malades, des déserteurs, etc.

Les préparatifs terminés, on louera le nombre d'embarcations nécessaires, on se munira de bâches pour couvrir les marchandises en cas de pluie et on s'embarquera avec son personnel pour Bagamoyo.

Organisation a la côte : Il faut arriver à la côte pendant la période de juin, juillet, août; plus tôt, il n'y a pas encore de porteurs arrivés, plus tard, ils sont retournés chez eux pour la culture des champs.

On cherchera à Bagamoyo un local pour abriter les colis et pour s'y installer; à la rigueur on campera. Il sera avantageux de s'établir à l'extrémité de la ville plutôt qu'au centre. On s'occupera ensuite de l'enrôlement des pagazis. Cette opération demande une patience telle qu'il est inutile à un voyageur novice de songer à l'exécuter lui-même; il devra donc s'adresser

Digitized by Google

probablement à un Indien, qui, pour un prix variant de 8 à 12 piastres par tête, lui fournira les hommes nécessaires. Il faudra avoir soin de passer préalablement un contrat avec cet Indien et d'y mentionnner : la date à laquelle les porteurs doivent être fournis; la nationalité des porteurs (tous Wanyamouésis et aucun de l'Ounyanyembé si l'on se rend dans les états de Mirambo); le lieu pour lequel ces porteurs devront être engagés; la quantité de colis à transporter; le poids maximum à donner à un porteur, (80 livres ne doivent jamais être dépassées, le poids moyen des charges est de 70 livres); fixer le paiement à raison de tant de piastres par 70 livres transportées; la faculté de refuser les hommes qui ne conviendraient pas pour un motif quelconque; l'Indien s'engagera à nourrir les porteurs à raison d'un kibaba par jour et par homme jusqu'au départ de la caravane; il s'engagera à ne réclamer aucune augmentation de n'importe quelle nature aux prix fixés ci-dessus. Lors de l'arrivée des porteurs on les interrogera « un par un » sur les conditions de leur engagement par l'Indien; s'assurer si ce dernier ne leur a pas promis que le chef de la caravane augmenterait leur salaire en un point quelconque de la route, leur demander s'ils ont été complètement payés et s'ils n'ont aucune réclamation à faire tant pour le présent que pour l'avenir.

Enfin on inscrira sur une liste en regard du nom de chaque homme le numéro du colis qu'il transporte.

L'engagement des hommes par l'entremise d'un Indien est une si grande cause d'ennuis par la suite, lorsque la caravane est en marche, que les voyageurs doivent chercher, à tout prix, à se passer des services de l'enrôleur et voir s'il ne serait pas possible de trouver un homme de confiance (le chef de l'escorte par exemple) qui puisse se charger de recruter des porteurs. Dans ce cas, il faut s'attacher aux points suivants : N'engager que des Wanyamouésis; ne les prendre que par groupes appartenant à une même partie du pays, le plus près possible de la destination; ne payer ceux qui habitent en deça que jusqu'à

Digitized by Google

leur résidence avec promesse de compléter leur salaire s'ils consentent plus tard à continuer jusqu'à destination.

Le premier homme à engager est le kirangosi; c'est un indigène influent que les porteurs choisissent parmi eux pour diriger les marches et dont ils reconnaissent la supériorité; c'est lui qui discutera les prix de l'engagement, et dès qu'il aura accepté vos conditions, le reste suivra comme les moutons de Panurge. Quelle que soit la manière dont la caravane ait été recrutée, le kirangosi doit être l'homme de confiance du chef; il faut amadouer ce kirangosi par de petits présents; discuter seul à seul avec lui la route à suivre, l'étape du jour, etc., etc., le soutenir constamment envers et contre tous; enfin, il faut que dans les différends avec vos porteurs, le kirangosi soit de votre parti et non du leur. Le chef de l'escorte et les Zanzibariens ne doivent avoir aucun rapport avec les Wanyamouésis, si ce n'est pour maintenir l'ordre dans les marches.

Marches : Avant de partir, on donne à chaque pagazi ses vivres pour un certain nombre de jours (à Bagamoyo, pour six jours); les Zanzibariens reçoivent les leurs en espèces, pour le même laps de temps. Chaque soldat ne reçoit que deux ou trois cartourches, avec défense de tirer sans motif sérieux; on distribue les Zanzibariens le long de la caravane, mais il faut en conserver quatre ou cinq à la queue pour faire marcher les traînards. La police de marche est simple : Ne pas laisser de vides dans la colonne; ne permettre de s'arrêter isolément que pour satisfaire un besoin naturel, et dans ce cas, un soldat reste à la surveillance du fardeau.

Étape : Arrivé à l'étape, on fera mettre immédiatement les fardeaux en tas et on les recouvrira de bâches. Il faut qu'avant le soir les porteurs aient construit le retranchement du camp. On désignera, chaque nuit, quelques hommes pour la garde des bagages, et l'on exigera que deux d'entre eux restent éveillés et sur pied. Sous aucun prétexte, on ne doit permettre aux pagazis

Digitized by Google

d'ouvrir leurs fardeaux pour y prendre une partie de leur salaire; ce salaire doit servir à payer le transport jusqu'à destination, et, en cas de maladie, le pagazi doit rechercher et payer lui-même son remplaçant. Au bout de quelque temps, on autorise cependant ceux qui le demandent à dépenser quelques dotis, mais ils devront ouvrir leurs ballots en présence d'un soldat. On vérifiera souvent pendant le voyage le contenu des charges pour s'assurer si le salaire est intact.

Après les six premiers jours, on fera acheter les vivres dès qu'on arrivera à l'étape. On remet au kirangosi, qui la distribue entre un certain nombre de nyamparas, la quantité d'étoffe nécessaire pour les rations (variable, en moyenne un doti pour vingt rations dans l'Ousagara), puis, quand ils ont tous rapporté leurs achats, on appelle les nyamparas et on leur distribue autant de kibaba (mesure à acheter à Zanzibar) qu'ils ont d'hommes faisant cuisine avec eux. Ne leur donner que juste ce à quoi ils ont droit, toute générosité ne produit que des désagréments.

Hongo : Voici la manière dont l'opération doit se passer :

Le jour de l'arrivée, on ne paie pas la taxe; le lendemain matin, on envoie 2 ou 3 hommes porteurs des présents d'usage; n'en donnez pas de trop beaux sinon vos richesses seront estimées à une grande valeur et on vous taxera en conséquence; envoyez, par exemple, un déouli de 3 à 4 piastres, pour le Sultan, un subaya de 2 1/2 à 3 piastres pour sa femme et un vêtement quelconque de 1 à 1 1/2 piastre pour l'intendant. Vos envoyés reviendront et demanderont un certain nombre de marchandises diverses (n'allez pas croire qu'en les envoyant ce sera fini, après celles-là on en demandera d'autres); n'en expédiez qu'une partie, les 2/3 ou les 3/4, sans montrer de précipitation; soutenez que vous n'avez pas plus, renvoyez plusieurs fois ce qu'on a refusé en affirmant que vous n'avez pas autre chose, et continuez ce manège qui dure quelquefois deux ou trois jours

Digitized by Google

jusqu'à la conclusion de l'affaire. Bien noter que les vêtements demandés sont de 1 doti et que certaines pièces d'étoffe en contiennent plusieurs (Barsatis, leso, kaniki, 2 dotis; chitti, 4 dotis, etc.); sur toutes les quantités demandées, envoyez 2/10 à 3/10 de mérikani, 2/10 de kaniki, et le reste en vêtements de la valeur d'une piastre environ. Pour les petits hongos les présents préliminaires ne doivent pas être aussi considérables que ceux que j'ai indiqués ci-dessus. Enfin dans les marches et dans les camps, évitez toute discussion avec vos porteurs, ne vous adressez jamais qu'au kirangosi et au besoin faites appeler quelques nyamparas influents, n'oubliez pas qu'un léger cadeau fait à propos (et en cachette) vous gagnera des voix décisives au chapître. N'employez jamais la menace ni le ton élevé envers de » nombreux « mécontents; cela ne sert qu'à les faire déserter tout de suite, sinon ils ne désertent généralement qu'après être arrivés à l'étape. Empêchez également toute querelle entre vos porteurs et vos soldats.

Les recommandations qui font l'objet de cette lettre sont loin d'être complètes; il est impossible de prévoir tous les incidents qui se présentent dans un voyage; en tout cas, c'est le calme et la fermeté du chef qui pourront seuls aplanir les difficultés imprévues.

Agréez, Monsieur, etc.

(Signé) CAMBIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Indications sommaires sur la route suivie par l'expédition de l'Association internationale africaine, de Bagamoyo à Mpwapwa, telle qu'elle est décrite par le docteur Dutrieux, dans la note A.

1° Les latitudes des points principaux de notre itinéraire, telles qu'elles résultent des observations de M. le lieutenant Cambier, seraient 6° 20' pour Mbaa, 6° 16' pour Mandili, (point de passage du Vouami) 6° 13' 43" pour Mkondo, 6° 19' pour Mvoméro, 6° 14' 39" pour Magonbika, 6° 15' pour Loubio.

Ainsi, notre route, ou plutôt la route des caravanes que nous avons suivie, abstraction faite de ses sinuosités, correspond sensiblement à la ligne idéale qui séparerait le tiers supérieur du tiers moyen de l'espace compris entre le sixième et le septième parallèle.

Digitized by Google

Une remarque d'une importance capitale, c'est que cette route évite les plaines marécageuses de la Makata et la vallée malsaine de la Moukondokoua.

On peut dire que dès qu'on est arrivé à Mkoundi, la contrée insalubre est franchie, car à partir de Mkoundi, la route se poursuit dans un pays montagneux qui m'a paru très-salubre et exempt de fièvres jusqu'à Mpwapwa.

Les diverses routes qui, de la côte, conduisent les voyageurs à Mpwapwa sont toutes routes connues et suivies depuis longtemps par les caravanes qui choisissent l'une ou l'autre suivant leur importance, leur facilité ou leur sécurité, suivant la quantité et la qualité de l'eau, suivant le prix des vivres et surtout selon que le voyage a lieu à la saison sèche ou à la saison pluvieuse.

M. Debaize, pendant son séjour à Mpwapwa, m'a dit avoir suivi la même route que nous. C'est également la route suivie par les missions anglaises qui toutefois, partent tantôt de Saadani, tantôt de Bagamoyo, pour arriver à Mvoméro, où elles prennent la route de Mvoméro-Mkoundi à Mpwapwa.

2° On désigne sous le nom de porry, un espace désert et sans eau compris entre deux villages. Les porrys que nous avons traversés étaient tous boisés; quelques-uns étaient fortement accidentés. Les caravanes craignent ordinairement d'être attaquées le jour par des bandes de pillards, et d'être inquiétées la nuit par des bêtes fauves; elles renforcent alors davantage l'enceinte du camp, formée de cercles de branchages et qu'on appelle boma.

3° J'ai noté un grand nombre de lits desséchés de torrents et de ruisseaux sans nom, qui doivent charrier un grand volume d'eau à la saison des pluies.

Digitized by Google

4° Il est excessivement difficile d'obtenir exactement des indigènes les noms des localités; ce n'est qu'après avoir interrogé plusieurs personnes et avoir contrôlé leurs réponses avec soin, que j'ai noté les noms indiqués dans le tableau A.

Aux environs de Mdoé, il y a quelques villages dont j'ai voulu savoir le nom, en le demandant aux habitants : ils m'ont répondu avec une naïveté malicieuse : » Ce village, c'est le nôtre ». La préposition kwa veut dire chez; kwa Hvahiman, chez le chef appelé Hvahiman; les autres noms désignent toute la contrée et s'appliquent indistinctement aux villages, cours d'eau et aux montagnes.

5° La durée du trajet varie selon que le voyageur marche avec une petite ou avec une nombreuse caravane; les sentiers ont, en effet, très-peu de largeur et l'on ne peut y passer qu'un à un. J'ai évalué, d'après les indications de mon podomètre que je faisais en moyenne 4 kilomètres à l'heure. En tenant compte des détours, coudes et sinuosités de la route, l'espace réellement parcouru en longitude doit correspondre, à mon avis, au chiffre moyen de 2 1/2 kilomètres.

Le meilleur moyen d'éviter les lenteurs et les contestations de la part des porteurs, est de les faire consentir, au départ de la côte, à recevoir pour un certain nombre de jours, une quantité déterminée d'étoffe de paiement; cela est plus simple, plus avantageux et plus pratique que de leur donner chaque jour les vivres nécessaires. On donne ordinairement 1 choukka (1/2 doti) de mérikani pour 6 jours. Avec cette étoffe les porteurs peuvent acheter leurs rations (poscho). La ration est le contenu d'une mesure appelée kibaba.

6° Pour avoir constamment la paix, l'ordre et la discipline dans une caravane, il faut traiter de toutes les questions relatives à l'itinéraire ou aux divers incidents possibles, non pas avec la masse des porteurs, mais avec leurs chefs (nyamparas),

Digitized by Google

qu'on peut réunir dans une espèce de conseil, et n'arrêter aucune décision que sur l'avis de la majorité du conseil. On peut ainsi éviter les discussions violentes qui surgissent souvent au sujet de la route à suivre et qui peuvent aboutir à la désertion des porteurs.

Il ne faut jamais se prononcer d'une façon irrévocable sur un point important, sans s'être assuré de l'assentiment de la grande majorité des nyamparas; ces hommes n'ont jamais une idée bien arrêtée sans l'avoir raisonnée au préalable. *C'est la raison qui les fait opiner dans tel sens plutôt que dans tel autre, que le voyageur doit s'attacher à pénétrer, en évitant autant que possible les malentendus.*

Il ne prendra ainsi que des décisions réfléchies et équitables; il ne doit pas oublier qu'il y a des particularités de l'itinéraire et des dangers que les porteurs connaissent mieux que lui; quand ils déconseillent une route c'est qu'ils ont pour cela de bonnes raisons auxquelles il serait imprudent de fermer l'oreille.

En un mot, il ne faut pas avoir la science infuse des voyages pour parvenir à mener à destination une caravane, même importante; il suffit d'avoir du bon sens et d'être juste.

(*Signé*) DUTRIEUX.

Digitized by Google

NOTE A.

R

tionale

tablea

ÉTAPES.	NOMS DES
1	Schamba k
2	Kikoka.
3	Pori.
4	Rosako.
5	Pori.
6	Kwa-Ibrah vongo.
7	Kwa-Fondi Msakouri
8	Pongoué.

Digitized by Google

Digitized by Google

Note sur Mpwapwa (frontière de l'Ougogo), siége d'une mission de la Church Missionary Society.

Mpwapwa est situé à la limite de l'Ousagara, qu'il sépare de l'Ougogo proprement dit. C'est à Mpwapwa que viennent converger toutes les routes vers l'Ougogo et que doivent passer toutes les caravanes venant de la côte ou s'y rendant.

Topographiquement, c'est le point le plus important entre la côte et l'Ounyanyembé.

La vallée de Mpwapwa est circonscrite par une demi ceinture de montagnes s'étendant du sud-est au nord-ouest. Des hauteurs, descend un cours d'eau sans nom qui va se perdre dans le sable.

Les habitants sont désignés par les gens de la côte sous le nom de Machenzis, qui veut dire sauvages, non-civilisés, par opposition au nom de Oungwanas, civilisés, dont les habitants de Zanzibar et de Bagamoyo se décorent sans la moindre hésitation.

La contrée est très-salubre; il y a peu de cultures : les indigènes s'adonnent surtout à l'élève du bétail. Le passage des caravanes de Wanyamouésis et l'achat des vivres qui leur sont nécessaires donnent souvent lieu, entre Wanyamouésis et indigènes, à des contestations, à des rixes et quelquefois même à de véritables batailles.

Les indigènes, lorsqu'ils sortent de leurs habitations (tembés), soit qu'ils aillent chercher de l'eau, soit qu'ils aillent faire paître leurs troupeaux, soit qu'ils aillent à leurs champs ou aux

Digitized by Google

tembés voisins, sont toujours armés de leurs lances, de leurs arcs et de leurs flèches. Les enfants même sont armés. Très-souvent ils suivent leur père en portant une partie de ses armes.

Beaucoup d'indigènes ont des fusils à pierre. J'ai vu des enfants de 6 à 7 ans avec de petits fusils d'un poids évidemment au-dessus de leurs forces; mais la plupart n'ont qu'un arc et des flèches.

Les habitants de Mpwapwa sont très-superstitieux; il serait assez difficile de dire s'ils ont une notion religieuse quelconque; ils ont une espèce d'adoration, assez générale dans cette partie de l'Afrique, pour la lune, dont ils fètent l'apparition, à chaque mois lunaire, par des cris, des coups de fusil, des chants et des danses bruyantes qui se prolongent jusque bien avant dans la nuit.

Les femmes sont très-laborieuses : elles passent la plus grande partie du jour à broyer le montame, dont la farine bouillie constitue la nourriture principale dans toute cette contrée. On y mange habituellement aussi une espèce de lentilles et de haricots très-indigestes, dont l'usage est une cause fréquente de dyssenterie chez les Européens.

Le montame est ici très-grêle; il n'y a ni maïs, ni manioc, ni patates, ni tabac, comme dans la plus grande partie de l'Oukagourou et de l'Ousagara. Le miel seul y est assez abondant. La culture du sol paraît d'ailleurs complètement négligée à Mpwapwa.

Les vivres y coûtent assez cher à cause du passage fréquent des caravanes.

Les caravanes qui se rendent dans l'Ougogo doivent prendre ici de l'eau pour trois jours, l'eau étant saumâtre et rare jusqu'à Mvoumi (Kwamawara), où les caravanes doivent s'arrêter quelques jours pour débattre et payer le hongo.

Digitized by Google

La mission anglaise, établie depuis six mois à Mpwapwa y a installé des locaux provisoires, maisons et magasins, construits avec une espèce de béton, et recouverts de toits de chaume très-épais.

Elle a commencé, à l'extrémité sud-est de la vallée et à mi-côte, une construction en pierres dont les fondations sont maintenant terminées. 120 hommes (de Zanzibar et de Mombaz) sont employés à cette construction.

Une scierie a été installée en plein bois, sur la hauteur et à proximité des locaux de la mission.

La mission de Mpwapwa déploie une activité, une persévérance et une intelligence pratique remarquables.

L'altitude de Mpwapwa, telle que je l'ai déterminée au siége de la mission anglaise est de 869 mètres.

J'ai gravi le point qui m'a paru le plus élevé de cette chaîne de montagnes; j'y ai noté une altitude de 1,237 mètres.

Il est à remarquer que l'altitude de Loubého et de Mlali est de beaucoup supérieure à celle de Mpwapwa.

La fièvre, en tant que fièvre paludéenne (malaria) paraît inconnue à Mpwapwa; les engines et les rhumatismes tant articulaires que musculaires y sont très-fréquents, tant sont brusques les variations atmosphériques.

La moyenne thermométrique au milieu du jour (à l'ombre et au thermomètre centigrade) est de 27° 5'; le soir, elle est de 18° et le thermomètre marque ordinairement au point du jour 16°. Je n'ai pu noter les indications des thermomètres à maxima et à minima, ces instruments se trouvent dans des caisses restées provisoirement à Mvoméro; sitôt leur arrivée à Mpwapwa, je complèterai mes observations sous ce rapport.

Il souffle ordinairement ici un vent très-froid et très-pénible

Digitized by Google

le matin : c'est un vent du S. E. Il tempère la chaleur du milieu du jour, ce qui n'empêche pas que l'on doit prendre de grandes précautions contre les insolations dont des cas se sont présentés à Mpwapwa.

Les nuits sont assez fraîches pour nécessiter sous la tente au moins trois fortes couvertures, et on éprouve au point du jour, une sensation de froid assez vive pour sentir le besoin d'un épais vêtement de flanelle, de laine ou de drap.

Les indications de l'hygromètre varient entre 64° et 89°.

Les variations barométriques ne dépassent pas 1° 5'. Je crois qu'en prenant à Mpwapwa les précautions hygiéniques que comporte son climat particulier et qui ne sont pas plus compliquées que les précautions dont on use sous les divers climats de l'Europe, les Européens peuvent y vivre dans un état de santé des plus satisfaisants. Dans ces conditions, et étant donnée sa situation géographique, Mpwapwa est certainement appelé à un grand avenir, surtout comme station commerciale. On peut dès maintenant prévoir le moment où les Européens entreprenants et actifs tenteront d'y fonder un comptoir ; une pareille entreprise menée avec prudence et persévérance, donnerait bientôt lieu à un commerce important dont il est inutile de faire ressortir les conséquences au point de vue civilisateur ; il ne faut pas perdre de vue qu'en Afrique l'invasion de nos idées suivra l'invasion de nos produits.

(*Signé*) DUTRIEUX.

Digitized by Google

ASSOCIATION

INTERNATIONALE

AFRICAINE

—

N° 2.

JOURNAL ET NOTES DE VOYAGE DE LA PREMIÈRE EXPÉDITION

1879

BRUXELLES-ETTERBEEK
IMPRIMERIE VERHAVERT FRÈRES ET SŒURS
131, RUE DU CORNET, 131.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Rapport sur la marche de M. Cambier de Tabora à Karema.

J'ai l'honneur de vous faire parvenir l'exposé des événements qui se sont passés depuis mon départ de l'Ounyanyembé.

La dernière quinzaine du mois d'avril fut employée à recruter des porteurs. Je m'étais adressé à un Arabe qui prétendait connaître parfaitement les indigènes des environs de Tabora; il s'était engagé, moyennant 150 piastres, à me fournir des gens sûrs pour transporter mes bagages jusqu'à l'Oudjidji. Dès les premiers jours du mois de mai, presque tous les pagazis étaient recrutés et payés. Au fur et à mesure de leur engagement, ils transportaient leurs charges à Mkangévé, village situé à une lieue environ à l'Ouest de Tabora.

Digitized by Google

Le 7 mai les préparatifs étaient complètement terminés; j'allai m'établir à Mkangévé où j'avais donné rendez-vous aux porteurs pour le surlendemain. Ils ne se présentèrent pas au jour indiqué; je me rendis chez le gouverneur de l'Ounyanyembé et le priai d'envoyer des soldats prévenir les Wanyamouésis engagés qu'ils eussent à rejoindre leur campement sans retard. Ce ne fut que le 14 mai que les premiers pagazis se présentèrent; le 16, je quittai Mkangévé avec 164 charges, 73 autres y restaient provisoirement en attendant leurs porteurs.

Pendant que je surveillais le départ des retardataires, la tête de la colonne prit une autre direction que celle qui avait été convenue; la caravane s'était portée vers Oudjidji par la route qui traverse l'Ouvinza. J'avais de sérieux motifs pour ne pas m'engager dans cette région; je savais que j'aurais à y payer des hongos élevés, et que je serais exposé à y rencontrer des tributs animées d'intentions peu bienveillantes. Comme mes porteurs se refusaient à prendre la direction que j'avais choisie, je fis prévenir Abdallah ben Nasib, gouverneur de l'Ounyanyembé, de leur refus d'obéissance et je lui demandai de m'envoyer un ou deux hommes de confiance pour surveiller la conduite de mes Wanyamouésis. Quand j'arrivai à la tête de la colonne, celle-ci était campée à Lelangourou et il était trop tard pour la remettre sur le bon chemin.

Le 17, nous nous rendîmes à Mtimousi, sur la route de l'Ougounda que je désirais suivre, mais à peine étions-nous arrivés à l'étape que mes porteurs se dispersèrent et retournèrent dans leurs foyers. Pendant la journée je reçus la plus grande partie des charges que j'avais laissées à Mkangévé. Vers le soir, arriva un Nyampara du Sultan, chef indigène de l'Ounyanyembé; il était accompagné de trois soldats du gouverneur chargés de venir avec moi jusqu'à

Digitized by Google

l'Ougounda ; l'un de ces soldats était porteur de lettres de recommandation pour Simba, souverain de l'Ousavira; il devait m'accompagner jusqu'à cette province. Mais ces envoyés, après avoir reçu un léger présent, retournèrent chez leurs maîtres.

Le 18, je me rendis de nouveau chez le gouverneur pour le prier de me venir en aide. Je lui fis une nouvelle visite le 21 dans le même but; mais ce ne fut que le 24 que je pus quitter Mtimousi; je dus y laisser 90 charges. Je retournai pour la quatrième fois chez Abdallah ben Nasib pour lui demander de prendre des mesures de répression envers mes pagazis réfractaires. La caravane campa ce jour-là à Ptema, à 4 kilomètres de Mtimousi où de nouveaux soldats envoyés par le gouverneur la rejoignirent dans la soirée.

Le 25, après avoir mis la caravane en marche, je retournai à Mtimousi où le gouverneur m'avait donné rendez-vous; mais je l'attendis vainement. Je pus faire enlever 62 des 90 charges que j'y avais laissées et je rejoignis la caravane à Kaségera où elle était campée. Le 26, nous restâmes à Kaségera pour attendre les retardataires, mais je ne reçus que 12 charges, il en restait encore 16 à Mtimousi. Ce même jour, je reçus le courrier de Zanzibar. Les instructions qu'il m'apportait me recommandaient de me diriger vers le Tanganika et de chercher, soit à Karema, soit aux environs un emplacement propre pour y établir une station.

Je m'empressai de me conformer aux indications qui m'étaient données. Le 27, nous nous remîmes en marche et nous allâmes camper à Kigandou; un accès de fièvre me força d'y séjourner le lendemain. Le 29, la caravane arriva à Semiheh; trois de mes Zanzibariens avaient déserté au moment du départ. Le 30, une marche de trois heures nous conduisit aux premiers villages de l'Ougounda où les soldats envoyés par le gouverneur nous quittèrent. Nous nous

Digitized by Google

reposâmes le 31; ce jour-là nous reçûmes les 16 charges restées en arrière.

Le 1er juin, les Wanyamouézis refusèrent de se mettre en marche sous prétexte que trois d'entre eux étaient malades; le lendemain mes pagazis refusèrent de nouveau de partir : ils exigeaient une augmentation de salaire; de plus, le bruit ayant couru que Mirambo avait attaqué le village d'Usoke, dans l'Ounyanyembé, seize hommes de ce canton me quittèrent sans avertissement, pour aller vérifier le fait. J'envoyai immédiatement prévenir Abdallah ben Nasib de ce qui se passait.

La grève persista jusqu'au 8 juin, mes pagazis disant qu'ils attendaient le retour de mes messagers pour savoir s'ils devaient planter là le « Mousoungou » ou l'accompagner jusqu'à Oudjidji. Le 8 mai, arrivèrent deux envoyés, l'un du gouverneur, l'autre du Sultan; ils conférèrent avec les principaux nyamparas (chefs de bande) et leur firent part des ordres de leurs maîtres. Les nyamparas demandèrent la journée du lendemain pour décider leurs hommes à partir, mais les pagazis se moquèrent des remontrances et des menaces du gouverneur arabe et de leur chef indigène et annoncèrent leur décision de déserter en masse le jour suivant. Le 10, au matin, je louai une hutte pour abriter les marchandises. Les pagazis avaient eu toute la nuit pour réfléchir aux conséquences de leur conduite; ils se tûrent jusqu'au moment où ils m'entendirent donner l'ordre de remiser les marchandises. Les nyamparas se présentèrent alors, me demandant d'attendre encore un instant; dix minutes plus tard ils venaient m'annoncer que tout était arrangé et que le lendemain on se mettrait en route pour l'Oudjidji.

Le 11, nous fîmes une étape de 14 kilomètres et nous allâmes camper à Ndisia; je constatai au départ la disparition de quelques pagazis et de huit ballots d'étoffe. Les bruits de désertion continuaient à circuler; j'avais l'intention de faire

Digitized by Google

enchaîner les principaux nyamparas, mais les envoyés du gouverneur m'en dissuadèrent.

Le 12 juin, nous n'allâmes que jusqu'à Membi à 7 1/2 kilomètres au sud; j'y fis le recensement de mes porteurs et je constatai que 15 d'entre eux avaient déserté depuis notre arrivée dans l'Ougounda.

Le 13, nous nous remîmes en marche, mais au bout d'une demi-heure, la caravane s'arrêta au dernier hameau de Membi et refusa d'aller plus loin, sous prétexte que la distance qui restait à parcourir pour atteindre l'étape suivante était trop grande pour être parcourue ce jour-là; il n'y avait que 2 1/2 lieues. Vers le soir, une panique générale s'empara des Wanyamouésis et des Zanzibariens sur le bruit qu'une caravane avait été attaquée sur la route que nous devions suivre; bien qu'il fut avéré que cette nouvelle était fausse, je ne parvins à rassurer mes gens qu'en enrôlant trois ruga-rugas (guerriers des chefs indigènes); ces ruga-rugas devaient escorter les 250 hommes de ma caravane jusque chez Simba. La nuit, les ruga-rugas résilièrent leur engagement, parce que le Sultan de la localité craignait d'engager sa responsabilité en cas d'attaque.

Le lendemain, nous constatâmes la désertion de 25 porteurs et d'un Zanzibarien; je ne parvins à les remplacer qu'avec beaucoup de peine, car l'endroit où nous nous trouvions était peu peuplé. La caravane put néanmoins se mettre en route et arriva à Chikuro vers midi. Peu de temps après l'arrivée, une partie des pagazis désertèrent, beaucoup d'autres, prétextant les rumeurs de guerre dans l'Ounyanyembé, refusèrent de marcher. Je leur demandai en vain de transporter leurs charges jusque chez Simba où je leur donnerais congé au lieu de les mener jusqu'à Oudjidji, comme il était convenu.

Le lendemain matin, on vint m'annoncer de nouvelles désertions; je fis alors remiser mes marchandises dans une hutte et j'envoyai des messagers à Simba pour lui demander de m'envoyer des porteurs.

Digitized by Google

Le séjour à Chikuro se prolongea jusqu'au 6 juillet; je me décidai, mais un peu tard, à faire enchaîner un nyampara qui n'était resté qu'avec deux de ses hommes, tandis que les 58 autres avaient déserté. Cette mesure produisit son effet, car 40 de ces déserteurs revinrent lorsqu'ils apprirent la punition que j'avais infligée à leur chef. Le 2 juillet, les gens de l'Ousavira envoyés par Simba arrivèrent. Les journées du 3 et du 4 furent employées à débattre les conditions de l'engagement et à distribuer les charges; les porteurs profitèrent de la position difficile dans laquelle je me trouvais pour émettre des prétentions excessives.

Enfin, le 6 juillet, nous quittâmes Chikuro pour aller camper, après avoir fait 12 kilomètres, à Itega. Un de mes Zanzibariens était mort de la fièvre à Chikuro. Les journées du 7 et du 8 furent employées à traverser un porry de 35 kilomètres qui sépare le Manyara de l'Ougounda; le 8, nous campions près de Tabora; le 9, on séjourna pour faire des vivres et le 10, le camp fut établi de nouveau dans le porry, sur les rives du Ngombé; le 11, nous arrivâmes à Mriro, dans l'Oukamba, à 46 kilomètres du Manyara. La rareté des vivres nous obligea d'y séjourner le 12; le lendemain, le camp fut établi près d'une mare dans le porry et le 14, nous arrivâmes à Nyawangé, premier district du Mwaru, distant de 44 kilomètres de l'Oukamba. Le 15, on séjourna à Nyawangé et le jour suivant, on franchit les 20 kilomètres qui séparent ce village d'Itumbiguru, second district de Mwaru.

Nyawangé et Itumbiguru sont les deux fils de Kamerambo ex-sultan du Mwaru; à la mort de leur père, ils se partagèrent ses états, ce qui explique comment cette contrée est désignée sous les noms de Mwaru et de Kamerambo sur les cartes de MM. Stanley et Cameron.

Enfin, le 17 Juillet nous arrivâmes chez Simba après une marche de 25 kilomètres.

Digitized by Google

Simba était ivre au moment de notre arrivée, ce qui l'empêcha de venir nous recevoir comme il l'aurait désiré; il avait mis une habitation à ma disposition et je m'y installai avec nos marchandises. Les journées du 18 et du 19 furent consacrées au repos; je fis au sultan quelques présents et je reçus un bœuf en retour.

Chez Simba, dont le village est le plus considérable de tous ceux que j'ai vus en Afrique, réside Matumula, chef d'une troupe d'environ 300 chasseurs d'éléphants, armés d'anciens fusils de gros calibre, à silex.

Matumula ayant eu autrefois des difficultés avec Makisaka, sultan de Karema, s'était battu pendant trois mois contre lui, l'avait vaincu et tué, et lui avait donné pour successeur Kangoa, membre exilé de l'ancienne famille régnante.

Matumula est, comme on le voit, le véritable souverain de Karema; je m'attirai son amitié par des cadeaux; il me promit de me faire accompagner par quelques-uns de ses gens lors de mon départ et de me présenter au sultan de Karema comme son ami, en lui recommandant de m'aider dans toutes les circonstances.

Le 20 et 21, nous nous préparâmes au départ. Jugeant peu prudent de me rendre tout d'abord à Karema avec toutes mes marchandises et voulant d'ailleurs libérer au plus tôt les Wanyamouésis qui m'accompagnaient depuis l'Ounyanyembé, je ne pris avec moi que 80 charges et le 22 nous nous mîmes en route. Après avoir fait 10 kilomètres, nous nous arrêtâmes pour camper. La marche n'avait commencé que très-tard et il était près de midi. Le 23 nous poursuivîmes notre route jusqu'à Kalungu, village de l'Ougala.

Le 24, au réveil, nous nous apercûmes de la disparition de 40 Wanyamouésis; c'étaient les anciens déserteurs de Chikuro qui étaient revenus lorsque j'avais enchaîné leur nyampara; j'avais débarrassé celui-ci de ses fers à la demande de Simba,

Digitized by Google

et après qu'il m'eut promis de m'accompagner jusqu'à destination; il avait immédiatement profité de la liberté qui lui avait été rendue pour s'enfuir avec ses hommes. J'envoyai sur le champ prévenir Simba des conséquences de son intercession et je lui demandai de nouveaux porteurs, la fuite de plus de la moitié de mes pagazis me condamnant à l'immobilité. La réponse m'arriva le lendemain : Simba me faisait dire que si je lui envoyais 12 vêtements et 2 rouleaux de fil de cuivre, il me donnerait des hommes pour remplacer les déserteurs. Les prétentions de Simba avaient d'abord été plus élevées, il les avait réduites grâce à l'intervention officieuse de Matumula. J'envoyai à Simba le tribut qu'il demandait et le lendemain je vis arriver les porteurs. Ceux-ci exploitant ma position exigèrent cinq dotis comme salaire au lieu de deux dotis, prix ordinaire d'un tel voyage. Sur mon refus de leur accorder ce qu'ils demandaient, ils se retirèrent. Je retournai le jour suivant chez Simba pour tâcher d'obtenir des conditions moins onéreuses, mais ce fut en vain, je vis au contraire les exigences des pagazis augmenter d'un demi doti. Je rejoignis le même jour mon campement et le 28, j'engageai et je payai les gens de l'Ousavira.

La caravane étant ainsi reconstituée, nous nous remîmes en route le 29; mais la traversée de la Msagina, rivière marécageuse d'environ 100 mètres de largeur, retarda notre marche; nous ne fîmes que 6 1/2 kilomètres et nous nous arrêtâmes au village de Liombwiré. C'est entre Kalungu et Liombwiré que la route d'Oudjidji se sépare de celle que nous devions suivre. Le 30, nous campâmes dans un porry sur les rives de l'Ohanda et le 31, une étape de 2 1/2 kilomètres nous amena au village d'Ohanda où nous nous arrêtâmes p ur faire des vivres. Le 1er août mes porteurs refusèrent de se mettre en route, alléguant qu'ils voulaient moudre leur grain; ils avaient cependant eu le temps de le faire la veille, car j'avais distribué les rations dans la matinée. Le 2 août, aucun pagazi ne se présenta pour prendre sa charge lorsque je

Digitized by Google

fis sonner le départ. Interrogés sur les motifs de leur refus, les nyamparas me dirent que je n'avais distribué des vivres que pour deux jours et qu'il en fallait pour trois jours pour atteindre le prochain village. Je leur fis remarquer que c'était d'après leurs propres renseignements que les vivres avaient été répartis et qu'ils auraient pu me prévenir la veille de l'insuffisance des rations; je fis une nouvelle distribution et, le lendemain, nous nous mîmes en route à 6 1/2 heures. Après avoir traversé à 8 heures le Mbanda, rivière profonde de 3 mètres et large de 8, coulant du Nord au Sud, dans une vallée assez resserrée, nous nous arrêtâmes pour camper à 9 3/4 heures. Nous n'avions fait que 10 kilomètres. La marche reprit le jour suivant; on s'arrêta à 8 heures à l'entrée de la plaine de Liowa. Les hommes préparèrent leur repas et à 2 heures de relevée ils se remirent en route. Le trajet fut pénible par suite de la nature du sol, profondément crevassé en tout sens et entrecoupé par des excavations cachées par une épaisse végétation. A la tombée de la nuit, nous nous arrêtâmes près d'une mare pour camper. Le lendemain, nous arrivions au village d'Ougoué bâti sur la rive droite du Katouma, rivière qui se jette dans le lac Rikwa, après avoir arrosé la plaine de Liowa. Ses eaux profondes de cinquante à soixante centimètres, roulent avec rapidité sur un fond rocheux; la violence de son cours pendant la saison pluvieuse est attestée par l'escarpement prononcé de ses rives.

Le 6 août, je fus peu étonné de voir mes porteurs séjourner pour préparer leurs rations, mais ils ne cachaient pas leur intention de se reposer encore le lendemain; ils se disaient fatigués de moudre leur grain et demandaient une distribution de perles pour faire exécuter cette opération par les femmes du village. Je refusai naturellement. On séjourna donc encore le 7, mais, ce jour-là, une poule que se disputaient les Zanzibariens et les gens de l'Ousavira, devint la cause de nouvelles complications. Les Wasavira,

Digitized by Google

se prétendant insultés, quittèrent le camp au nombre de 13 et déclarèrent qu'il déserteraient s'il n'obtenaient pas satisfaction. Ils étaient ivres et ils élevaient au sujet de leur indemnité de telles prétentions, que malgré le parti que j'avais pris de me soumettre à tout pour éviter de nouvelles désertions, je dus refuser. Le soir, 8 hommes revinrent sur les conseils de leur nyampara mais les cinq autres désertèrent en emportant leur salaire et les trois jours de vivres que je leur avais distribués.

Le 8 août, nous quittâmes Ougoué, et, à 1 1/2 heure, nous campions au-delà du village de Katakwa. La marche avait subi un long retard, parce que les porteurs, voyant plâner en un même point de l'espace un grand nombre d'oiseaux de proie, avaient déposé leurs charges et s'étaient élancés à la curée. Ils revinrent avec les dépouilles d'un buffle qu'un lion avait éventré dans la nuit. Le partage de la viande ne se fit pas sans querelles, on finit cependant par s'arranger et on se remit en route.

Les journées du 9 et du 10 se passèrent sans incident notable; nous traversions un pays boisé et montagneux; le sentier dessinait une ligne des plus tortueuses, suivant toutes les sinuosités d'une rampe un peu ardue; nous avions passé la crête de partage du bassin du lac Rikwa et les ruisseaux que nous rencontrions portaient leurs eaux au Tanganika. Le 11 nous franchîmes une chaîne assez élevée, du sommet de laquelle nous aperçûmes vers l'Ouest un nuage bleu qu'on me dit être le Tanganika; la marche était pénible et décousue, nous avions traversé jusqu'à sept fois le même torrent. Cependant nous n'étions plus qu'à environ 10 kilomètres du lac, quand je vis mes porteurs s'arrêter, déposer leurs charges et déclarer qu'ils n'iraient pas plus loin si je n'augmentais leur salaire d'un doti (un peu moins de 4 mètres d'étoffe). Je fis un suprême appel à ma patience si souvent mise à l'épreuve, je m'approchai des mécontents; je leur fis remarquer ce que leur conduite avait

Digitized by Google

d'odieux en abandonnant dans le désert les marchandises qu'ils s'étaient engagés à transporter jusqu'à Karema; je leur rappelai que je leur avais payé plus du triple du salaire habituel pour le voyage et qu'en outre je leur avais quotidiennement distribué des vivres, même lorsqu'ils refusaient de se mettre en route. Ces raisons les touchèrent fort peu et la seule réponse fut : « Augmentez d'un doti où nous n'allons pas plus loin. » Je leur dis alors : « Puisque vous voulez déserter, vous être libres « de le faire, mais Simba est mon ami intime, je lui ai payé un « tribut pour avoir des porteurs, il vous a chargés de me con- « duire à Karema et certainement il fera trancher la tête « aux déserteurs. » Cette dernière partie de mon discours eut un succès décisif; quelques minutes après mes pagazis reprenaient leurs charges et nous arrivâmes sans encombre à Kafisye.

Le lac n'est éloigné de Kafisye que d'une demi lieue environ, mais une chaîne de collines peu élevée le dérobe à la vue.

Mes hommes se présentèrent pour acheter des vivres mais on ne leur permit l'entrée du village que lorsque j'eus payé le droit d'ouverture des portes. Chiata, le sultan, me fit ensuite un présent de quelques poules et d'un peu de farine et je lui envoyai quelques mètres d'étoffe en retour. Je déjouai dans la soirée un complot de séjour pour le lendemain en promettant un cadeau aux nyamparas si nous arrivions sans délai à destination, et, le 12 août, une marche de 10 kilomètres vers le Sud nous amena enfin à Karema.

Karema est situé à l'extrémité méridionale de la vallée du Wandolo, plaine large d'une lieue environ et limitée par deux chaînes de collines s'étendant de l'E.-N.-E. à O.-S.-O. Le village se trouvait il y a quelques années sur les bords du Tanganika, mais les eaux, par leurs empiétements successifs, ont envahi l'ancien emplacement et les habitants se sont

Digitized by Google

réfugiés dans la plaine, à 3 kilomètres du lac. Cette plaine est complétement privée d'arbres; des roseaux épais et touffus de 5 à 6 mètres de hauteur la couvrent presque complétement. Les huttes du village ont la forme hémisphérique et sont entièrement construites en paille avec charpente en roseaux. Elles sont entassées au nombre d'environ 150 dans un cercle de 80 mètres de diamètre, et, en cas d'incendie, le village entier serait complétement détruit en quelques minutes. Ce danger a frappé les chefs, car défense est faite de circuler avec du feu, dans le village, mais j'ai pu constater que cette défense est souvent enfreinte. La population peut être évaluée à 250 habitants, misérablement vêtus de peaux ou de jupons d'écorce. Toute la culture se borne à celle du tabac, du maïs et de la patate douce. Tout le bétail de la bourgade est représenté par trois chèvres qui sont la propriété du sultan; les poules y sont rares. Les buffles sont assez nombreux dans la plaine; les lions leur donnent la chasse et fournissent de la viande aux habitants qui s'emparent des restes abandonnés par le roi des animaux. La lutte du lion et du buffle ne se termine pas toujours à l'avantage du premier, qui parfois est éventré par les cornes redoutables de son gibier. Tel a été le sort de deux lions dont j'ai pu voir les têtes orner l'intérieur du village.

Je séjournai à Karema jusqu'au 17 août et je fis accord avec le sultan pour la construction de quelques cases destinées à recevoir les marchandises restées en arrière. Le 17, je me remis en route et le 22 août, j'étais de retour dans la ville de Simba.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Les caractères généraux des contrées que j'ai parcourues sont assez monotone, De l'Ounyanyembé aux monts Masigo, dans le Mwaru, le sentier se déroule sur un immense plateau sablonneux où les ondulations du terrain sont presque insensibles. Dans la saison pluvieuse, des inondations considérables couvrent presque tout ce pays, puis les eaux disparaissent rapidement par infiltration et par évaporation, ou bien s'écoulent vers le Tanganika par de nombreux « nullahs » dont les bas fonds forment seuls les réservoirs où va s'abreuver le gibier qui abonde dans toute cette partie de l'Afrique.

Le sol est couvert de forêts de « miombo ». Le miombo est un arbre élancé dont le tronc de $0^{m}15$ à $0^{m}25$ de diamètre se bifurque en deux fortes branches à environ 4 ou 5 mètres du sol ; la tête seule de l'arbre porte un feuillage peu touffu. C'est avec l'écorce du « miombo » que les indigènes fabriquent les cordes, les pirogues et les lindos ou paniers pour conserver le

Digitized by Google

grain; les vêtements sont également faits avec l'écorce de cet arbre; l'on n'emploie pas d'autre bois pour la construction des huttes et des retranchements.

Les villages sont placés comme des oasis au milieu de ces immenses forêts. Dans l'Ounyanyembé ils sont nombreux et le défrichement est considérable; le sol cultivé avec soin produit en abondance le riz, le mtama (blé cafre), le maïs, le manioc et la patate douce; les arabes y cultivent du blé et des oignons, mais sur une échelle restreinte; ils y ont implanté la plupart des arbres fruitiers de la côte, citronniers, manguiers, etc.; on y rencontre également le cotonnier. Les poules, les bœufs, les chèvres et les moutons y sont nombreux.

L'Ougounda a les mêmes productions que l'Ounyanyembé, mais la culture y est moins soignée et le gros bétail assez rare.

Dans le Manyara, l'Oukamba et le Mwarou, on se borne à récolter un peu de mtama et de maïs; la patate douce, fraîche ou séchée, forme presque l'unique alimentation des habitants. La tsétsé pullule dans ces régions, au point de devenir incommode même pour le voyageur. La chèvre et le mouton ne s'y rencontrent plus; la population est des plus timides et des plus misérables.

L'Ousavira, situé sur la crête de partage du bassin du Malagarazi et de celui du lac Rikwa, est pour ainsi dire une colonie de l'Ounyanyembé. Simba, frère du sultan actuel de ce dernier pays, s'empara de l'Ousavira et s'y établit. Le territoire qu'il possède est très-restreint et la population sous ses ordres est agglomérée dans un seul village; mais ce village est important et renferme de deux à trois mille âmes. Des wangwanas (gens libres originaires de Zanzibar) sont venus s'y établir en assez grand nombre. Dans l'Ousavira, on cultive le riz et le mtama, le sultan possède un petit troupeau de bœufs; les chèvres qu'on y rencontre proviennent de l'Ouvinza.

De l'Ousavira à Karema, on quitte la route suivie ordinaire-

Digitized by Google

ment par les caravanes. Les populations de l'Oukawende et de l'Oufipa sont disséminées dans de pauvres bourgades indépendantes; le sol est fertile dans les vallées et produit plusieurs récoltes de maïs par an, mais la culture y est très-négligée. Les cours d'eau et les chaînes de montagnes qu'on y traverse ont tous une direction générale nord-sud. Le terrain est argileux dans les bas fonds et les montagnes sont formées de granit ou de grès ferrugineux; la végétation, très-riche dans la plaine est au contraire rabougrie sur les pentes.

Les eaux pluviales s'écoulent vers le lac Rikwa et le Katouma paraît les drainer presque toutes. Je n'ai pas rencontré la rivière indiquée sous le nom de Ruguku par M. Stanley et de Mousamvouira par M. Cameron et qui serait le déversoir naturel des eaux du Rikwa dans le Tanganika, mais il est possible qu'à la saison des pluies, les eaux du Rikwa inondent la grande plaine de Liowa et trouvent une issue à travers la crête côtière du Tanganika. Enfin à quelques lieues du lac Rikwa on franchit, sans pouvoir la distinguer, la ligne de partage des eaux qui se rendent dans le Tanganika. Ce ne sont que des torrents courant sur un fond de rochers et dont le lit resserré et sinueux renferme une eau limpide mais fortement chargée de soude, que l'évaporation dépose en flocons blancs dans les creux du roc.

Toute cette dernière partie du pays est extrêmement giboyeuse, les troupeaux de buffles et de zèbres y sont des plus nombreux; les lions leur font une chasse acharnée et les habitants se félicitent du voisinage des fauves qui leur fournissent la seule viande qu'ils peuvent se procurer.

Agréez, etc.

(Signé) CAMBIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Lettre de Monsieur Cambier, datée de Karema, 24 septembre 1879.

J'ai l'honneur de vous informer que je suis arrivé définitivement le 15 septembre, à Karema, avec le restant du matériel de la première expédition. Une seule caisse, dont le porteur ne s'est pas présenté le jour du départ, est restée en dépôt chez Matumula. Elle ne renferme que des bourres de fusil et un peu de plomb de chasse; je la ferai prendre à la prochaine occasion.

Le lendemain de mon arrivée, j'ai fait une dernière reconnaissance des bords du lac, et le 17, j'ai commencé la construction des bâtiments de la station que j'ai mission de fonder.

Digitized by Google

L'endroit choisi est situé sur un monticule arrondi, élevé de 5 à 6 mètres au dessus du niveau du Tanganika et s'avançant légèrement dans l'intérieur du lac. Je vous enverrai prochainement un croquis détaillé du site et des constructions projetées ou en voie d'exécution.

Malgré l'accord fait avec le sultan de Karema pour la construction de huttes dont le prix avait été payé d'avance, je n'ai trouvé en arrivant ici qu'une seule case encore était-elle à peine terminée; elle a naturellement servi à abriter nos bagages. La paresse des indigènes me laisse peu d'espoir de les décider, à moins de dépenses considérables, à nous aider dans nos travaux; d'un autre coté, la saison des pluies qui s'avance à grands pas et le danger permanent d'incendie qui existe ici à un suprême degré nous recommandent la plus grande célérité dans la construction d'un abri sûr. Vous concevrez parfaitement que, dans ces conditions, il me sera impossible de me livrer dès l'abord aux travaux d'observations, de levés de plans et de collections que comporte le programme imposé aux chefs de station.

Je ne dispose réellement, déduction faite des messagers et des malades laissés en arrière, que d'environ vingt hommes disponibles pour le travail; j'espère pouvoir les augmenter d'une dizaine de Wanyamouésis qui m'ont suivi fidèlement depuis l'Ounyanyembé et qui se montrent disposés à nous aider moyennant un salaire convenable.

Le défaut d'ouvriers du métier et la pénurie de bois de charpente dans la contrée sont des difficultés que nous aurons à surmonter, mais j'espère que ces obstacles ne nous retarderont pas beaucoup.

Mon second voyage de l'Ousavira à Karema s'est effectué beaucoup plus heureusement que je ne m'y attendais. Mes porteurs ont cependant encore tenté de faire augmenter

Digitized by Google

leurs salaires en me menaçant de déserter en cas de refus, mais la précaution que j'avais prise de demander à Simba deux de ses nyamparas pour surveiller mes pagazis m'a été fort utile, et aucune désertion ne s'est produite.

J'ai envoyé à M. Popelin des croquis de l'itinéraire que j'ai suivi avec des indications sur les ressources des contrées que j'ai traversées ; j'espère que ces renseignements pourront lui être de quelque utilité.

Comme fait de quelque importance, je n'ai à mentionner qu'un tremblement de terre que nous avons ressenti chez Simba, le 30 août, vers midi. Les secousses, peu violentes, ont duré environ une demi-heure, et ont été précédées d'un bruit comparable à celui d'un charriot lourdement chargé et roulant avec rapidité. Les indigènes avec qui je causais en ce moment ne témoignèrent ni étonnement ni frayeur. Ils me dirent que c'était l'âme d'un Sultan décédé depuis longtemps qui passait sous la terre et que son passage annonçait la mort prochaine d'un personnage important. Ils ont ajouté que ce phénomène se répétait toutes les années. Cette fréquence des tremblements de terre explique pourquoi les montagnes de ces contrées sont formées de fragments de roches comme je l'ai signalé dans le dernier rapport que j'ai eu l'honneur de vous faire parvenir.

Le besoin que j'éprouve en ce moment de conserver près de moi le plus de bras possible, m'obligera peut-être à retarder le départ du prochain courrier, à moins que des faits importants à vous signaler ne se présentent. Les pluies pouvant d'ailleurs rendre les chemins impraticables, je vous prie de ne pas concevoir d'inquiétudes si les circonstances me forcent à garder le silence pendant quelque temps.

Les porteurs de la présente lettre remettront leur messages au gouverneur de l'Ounyanyembé qui les fera parve-

Digitized by Google

nir à la côte comme l'accord en a été fait. J'ai donné à mes porteurs l'ordre d'attendre à Tabora l'arrivée des voyageurs de la seconde expédition pour leur servir de guides, le cas échéant.

Agréez, etc,

(Signé) CAMBIER.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Notes d'anthropologie.

Les mensurations dont le tableau suit ont été prises sur 10 crânes de Ounyamouézis, soldats de Nyoungou morts en 1875, dans une de ces guerres qui éclatent si fréquemment entre les diverses tributs de l'Ounyamouési.

Ces crânes ornaient l'entrée du village de Kouikourou, chef-lieu de l'Ounyanyembé où résident le sultan de cette province et le gouverneur arabe délégué par le sultan de Zanzibar.

Je ne suis arrivé à pouvoir examiner ces crânes qu'après bien des difficultés. La superstition des Ounyamouésis est grande et ils ne tardent guère à taxer de sorcellerie tout acte dont ils ne s'expliquent pas la raison et qui sort des habitudes de la contrée. Le mot sinistre de « Mganga » (sorcier) vient alors sur leurs lèvres, et à leur défiance à l'égard des étrangers ne succède que trop souvent une hostilité déclarée.

Digitized by Google

Pour atténuer aux yeux du sultan de Kouikourou l'étrangeté de ma demande, je lui manifestai simplement le désir de voir les ossements des bêtes fauves tuées par ses chasseurs et qui sont ordinairement réunis comme un trophée près de l'habitation des chefs de l'Ounyamouési. J'examinai et je mesurai avec un intérêt apparent, des os d'hyènes, de léopards, de buffles, de lions; à une seconde visite, je demandai à voir des crânes humains, et ce n'est qu'à la troisième visite que je me mis à les mesurer de l'air le plus indifférent du monde.

J'ai fait ces mensurations en plein soleil, accroupi dans les hautes herbes qui sont à l'entrée de Kouikourou, entouré de quelques centaines d'habitants et surtout de femmes et d'enfants, tous curieux de voir ce qu'allait faire le sorcier européen « Mganga oulaya ».

Suivant leurs habitudes, ces Ounyamouésis disaient que j'allais me livrer à la confection de quelque *dawa*, (ce mot veut à la fois dire *médecine*, *charme*, *sortilége*). Je tâchai d'écarter cette interprétation fâcheuse en donnant quelques explications à leur portée. Ils me parurent les saisir, car, craignant, au milieu du brouhaha de cette foule, de m'être trompé en inscrivant mes chiffres et ayant recommencé quelques mensurations, je les entendis faire cette remarque, que j'en prenais exactement les mesures : *amé audika kouelli*, *il écrit vrai!* disaient-ils en se regardant les uns les autres d'un air pensif. Les conditions bien imparfaites où je me trouvais ne m'ont pas permis de réaliser un plan vertical ni de pratiquer le procédé de la double équerre. Je n'ai pu prendre plusieurs mensurations importantes, je me suis borné à en pratiquer le plus possible, et avec toute la rigueur et la précision désirables.

(*Signé*) DUTRIEUX.

Digitized by Google

CRANE N° 1.

MESURES

		Millimètres.
Diamètres antéro-postérieurs :	maximum	17.8
	iniaque	17.8
Transverses :	pariétal maximum	13.2
	temporal maximum	12.8
	bi-auriculaire	11.4
	frontal minimum	9.4
Courbes :	occipito frontale totale	28
	sa partie antérieure	13.5
	horizontale totale	50
	sa partie antérieure	26
	transversale bi-auriculaire	20
Cordes :	iniaque	10.6
	bregmatique	12
	sus-nasale	10.2
Distance transversale :	des deux arcades zygomatiques	12.6
Distances :	du bord antérieur du trou occipital à l'épine nasale antérieure	8.8
	du bord postérieur à la protub. occipitale	8.5
Trou occipital :	diamètres antéro-postérieur maximum	3.3
	transversal maximum	2.7

REMARQUES.

Les dents sont conservées et saines.

Les incisives sont très-légèrement obliques.

La suture bi-pariétale est ossifiée dans toute sa longueur, sauf sur une étendue de 15 millimètres à son extrémité postérieure.

Digitized by Google

CRANE N° 2.

MESURES.

		Millimètres.
Diamètres antéro-postérieurs :	maximum.	16.8
	iniaque.	17
Transverses :	pariétal maximum . .	13.4
	temporal maximum .	13.8
	bi-auriculaire . . .	11
	frontal minimum . .	10.6
Courbes :	occipito frontale totale	26
	sa partie antérieure	14.5
	horizontale totale	52
	sa partie antérieure	23
	transversale bi-auriculaire	31
Cordes auriculaires :	iniaque	10.2
	bregmatique	12.6
	sus-nasale.	10.4
	sous-mentale	12.4
Distances du point sous-nasal :	au bord des incisives .	2
	au point sous-mental .	7.3
	à la racine du nez . .	5.1
	au point sus-nasal . .	6.6
Distances transversales :	des deux arcades zygomatiques	13.4
	des deux angles de la mâchoire inférieure	10.2
	du point sous-mental à l'angle de la mâchoire	9
	de la racine du nez à l'angle de la mâchoire	12.4
	du bord postérieur du trou occipital à la protubérance occipitale	6.8

Digitized by Google

	Millimètres.
Distances transversales : de son bord antérieur à l'épine palatine	.4.8
(soit à l'épine nasale antérieure)	10.1
Trou occipital : diamètre antéro-postérieur maximum	3.2
transversal maximum . .	3.2
Voûte palatine : longueur maxima	5.3
largeur maxima	4

REMARQUES.

Le maxillaire inférieur est resté articulé au crâne.
Quelques lambeaux de peau sont encore adhérents au crâne.
Les dents sont toutes conservées et saines.
Les incisives sont verticales.
La suture bi-pariétale est ossifiée dans toute son étendue.

—

CRANE N° 3.

MESURES.

	Millimètres.
Diamètres antéro-postérieurs : maximum.	18.8
iniaque.	18.8
Transverses : pariétal maximum . .	12.4
temporal maximum .	12.2
bi-auriculaire . . .	11.6
frontal minimum . .	10
Courbes : occipito-frontale totale	27
sa partie antérieure	12
horizontale totale	51
sa partie antérieure	23
transversale bi-auriculaire	29
Cordes auriculaires : iniaque.	11.4
bregmatique	12.4
sus-nasale.	10.7
Distance du point sous-nasal : au bord des incisives .	1.9

Digitized by Google

	Millimètres.
Distances du point sous-nasal : à la racine du nez . .	5
au point sus-nasal. .	6.3
des deux arcades zygomatiques	12.6
Trou occipital : diamètres antéro-postérieur maximum	3.5
transversal maximum . .	2.8
Distances de son bord postérieur à la protubérance . .	8.4
ant. à l'épine nasale antérieure.	9
Voûte palatine : longueur maxima	5.5
largeur maxima	3.8

REMARQUES.

Dents conservées et saines.
Incisives légèrement obliques.
Courbe antéro-postérieure très-prononcée et crâne fortement allongé.

—

CRANE N° 4.

MESURES.

		Millimètres.
Diamètres antéro-postérieurs :	maximum.	18
	iniaque.	17.8
Transverses :	pariétal maximum . .	12.6
	temporal maximum .	12.8
	bi-auriculaire . . ,	10.8
	frontal minimum . .	9.6
Courbes : occipito frontale totale		26.5
sa partie antérieure . , ...		11
horizontale totale		50
sa partie antérieure		24
transversale bi-auriculaire		27.5
Cordes auriculaires : iniaque		10.4
bregmatique		11.6
sus-nasale . . . . . ,		10.8

Digitized by Google

		Millimètres.
Distances du point sous-nasal :	au bord des incisives .	1.6
	à la racine du nez . .	4.6
	au point sus-nasal . .	6.5
	des 2 arcades zygomatiques	12.8
Trou occipital :	distance de son bord postérieur à la protubérance	6.4
	distance de son bord antérieur à l'épine nasale antérieure.	9.4
	diamètres antéro-postérieur maximum	3.2
	transversal maximum . . . , ...	2.9
Voûte palatine :	longueur maxima	5
	largeur maxima	3.4

REMARQUES.

La suture bi-pariétale est tout-à-fait ossifiée
Dents saines. Incisives verticales.

—

CRANE N° 5.

MESURES.

		Millimètres.
Diamètres antéro-postérieurs :	maximum.	18
	iniaque.	17.8
Transverses :	pariétal maximum . .	13.2
	temporal maximum .	12.4
	bi-auriculaire . . .	11.4
	frontal minimum . . .	9.4
Courbes :	occipito-frontale totale	28
	sa partie antérieure	11.5
	horizontale totale	51
	sa partie antérieure	27
	transversale bi-auriculaire	28

Digitized by Google

		Millimètres.
Cordes auriculaires :	iniaque	9.2
	bregmatique	11.4
	sus-nasale	10.8
	sous-mentale	12.2
Distances du point sous-nasal :	au point alvéolaire	1.6
	au bord des incisives	2.7
	au point sous-mental	6,8
	à la racine du nez	4 8
	au point sus-nasal	6.4
Distances transversales :	des deux arcades zygomatiques	13.1
	des deux angles de la mâchoire inférieure	8.4
	du point sous-mental à l'angle de la mâchoire	8.4
	de la racine du nez à l'angle de la mâchoire	12.1
Trou occipital :	distance de son bord postérieur à la protubérance	5
	distance de son bord antérieur à l'épine nasale antérieure	9.6
Voûte palatine :	longueur maxima	5.3
	largeur maxima	3.8
Trou occipital :	diamètres antéro-postérieur maximum	3.8
	transversal	2.8

REMARQUES.

Maxillaire inférieur conservé
5 dents absentes en haut et 2 en bas.
Dents verticales.
Suture bi-pariétale entièrement ossifiée.
L'occipital est presque plat et se rapproche du plan horizontal.
L'ensemble du crâne est comme aplati.

Digitized by Google

CRANE N° 6.

MESURES.

		Millimètres.
Diamètres antéro-postérieurs :	maximum	17.9
	iniaque.	17.4
Transverses :	pariétal maximum . .	13.2
	temporal maximum .	12.6
	bi-auriculaire . . .	10.8
	frontal minimum . .	10,2
Courbes :	occipito frontale totale	31
	sa partie antérieure	11.5
	horizontale totale	50.5
	sa partie antérieure	21
	transversale bi-auriculaire	30
Cordes auriculaires :	iniaque	10
	bregmatique	12.6
	sus-nasale	10.2
Distances du point sous-nasal :	au point alvéolaire . .	1.8
	à la racine du nez . .	4.5
	au point sus-nasal . .	5.4
	des deux arcades zygomatiques	12.4
Trou occipital :	diamètres antéro-postérieur maximum	3.4
	transversal maximum . .	2.6
Distances de son bord postérieur à la protubérance. .		5.6
	ant. à l'épine nasale antérieure .	9.2
Voûte palatine :	longueur maxima.	5.6
	largeur maxima	3.2

REMARQUES.

Dents incisives un peu obliques.

N. B. — La suture bi-pariétale est déjetée de gauche à droite à son extrémité postérieure et va aboutir à une protubérance très-prononcée, située

Digitized by Google

à l'extrémité supérieure et externe de l'occipital, à 2 c. 5 m. de la ligne médiane.

Les apophyses mastoïdes sont énormes. — Les incisives médianes manquent.

—

CRANE N° 7.

MESURES.

		Millimètres.
Diamètres antéro-postérieurs :	maximum	17.4
	iniaque.	17.4
Transverses :	pariétal maximum . .	13.2
	temporal maximum .	12.8
	bi-auriculaire . . .	11.4
	frontal minimum . .	10
Courbes :	occipito frontale totale	29
	sa partie antérieure	14
	horizontale totale	50
	sa partie antérieure.	23
	transversale bi-auriculaire	20
Cordes auriculaires :	iniaque.	10.8
	bregmatique	12.4
	sus-nasale	10.6
	sous-mentale	12.3
Distances du point sous-nasal :	au point alvéolaire. .	2.2
	au bord des incisives .	3.4
	au point sous-mental .	7.5
	à la racine du nez . .	4.7
	au point sus-nasal . .	6.4
	transversales des deux arcades zygomatiques	13.4
	des deux angles de la mâchoire inférieure .	9.1
	du point sous-mental à l'angle de la mâchoire	8.4
	de la racine du nez à l'angle de la mâchoire	12.5

Digitized by Google

		Millimètres.
Trou occipital :	diamètres antéro-postérieur maximum	2.9
	transversal maximum . .	2.4
	distance de son bord postérieur à la protubérance	5.7
	distance de son bord antérieur à l'épine nasale antérieure	9.8
Voûte palatine :	longueur maxima	6.1
	largeur maxima	3

REMARQUES.

Le maxillaire inférieur est resté articulé.
Fort prognathisme.
Grand développement des bosses pariétales.
Les dents sont toutes conservées sauf 2 incisives médianes inférieures.
Incisives un peu obliques.

—

CRANE N° 8.

MESURES.

		Millimètres.
Diamètres antéro-postérieurs :	maximum.	17.6
	iniaque	17.4
Transverses :	pariétal maximum . .	13.6
	temporal maximum .	13.4
	bi-auriculaire . .	11.8
	frontal minimum . .	10
Courbes :	occipito-frontale totale	28
	sa partie antérieure	10.5
	horizontale totale	53
	sa partie antérieure.	22
	transversale bi-auriculaire	29.5
Cordes auriculaires :	iniaque	9.6
	bregmatique	11.8
	sus-nasale	10.8

Digitized by Google

	Millimètres.
Distances du point sous-nasal : au point alvéolaire . .	2.2
à la racine du nez . .	4.4
au point sus-nasal . .	6.2
Distance des deux arcades zygomatiques	12.6
Trou occipital : diamètres antéro-postérieur maximum	3.6
transversal maximum . .	3.1
distance de son bord postérieur à la protubérance.	4.8
distance de son bord antérieur à l'épine nasale antérieure	9.2
Voûte palatine : longueur maxima	5.7
largeur maxima	2.9

REMARQUES.

Incisives médianes supérieures absentes.

—

CRANE N° 9.

MESURES.

	Millimètres.
Diamètres antéro-postérieurs : maximum	18.1
iniaque	17.8
Transverses : pariétal maximum . .	13.4
temporal maximum .	13.2
bi-auriculaire . . .	11.8
frontal minimum . .	9.6
Courbes : occipito frontale totale	29.5
sa partie antérieure	11
horizontale totale	51.5
sa partie antérieure	23
transversale bi-auriculaire	29.5

Digitized by Google

		Millimètres.
Cordes auriculaires :	iniaque	9.6
	bregmatique	12.4
	sus-nasale	11
Distances du point sous-nasal :	au point alvéolaire. .	2.5
	au bord des incisives .	3.5
	à la racine du nez . .	4.9
	au point sus-nasal . .	7
	des deux apophyses zygomatiques . . .	13.4
Trou occipital :	diamètres antéro-postérieur maximum	3.6
	transversal maximum . .	2.9
	distance de son bord postérieur à la protubérance	5.1
	distance de son bord antérieur à l'épine nasale antérieure	9.4
Voûtepalatine :	longueur maxima	5.1
	largeur maxima	3.7

REMARQUES.

Incisives médianes très-obliques.
Quelques lambeaux de peau adhérents.
Protubérance occipitale énorme. Arcades sourcilières très-proéminentes

—

CRANE N° 10

MESURES.

		Millimètres.
Diamètres antéro-postérieurs :	maximum	18.1
	iniaque	18.1
Transverses :	pariétal maximum . .	13.3
	temporal maximum. .	11.7
	bi-auriculaire . . .	10.8
	frontal minimum . .	8.4

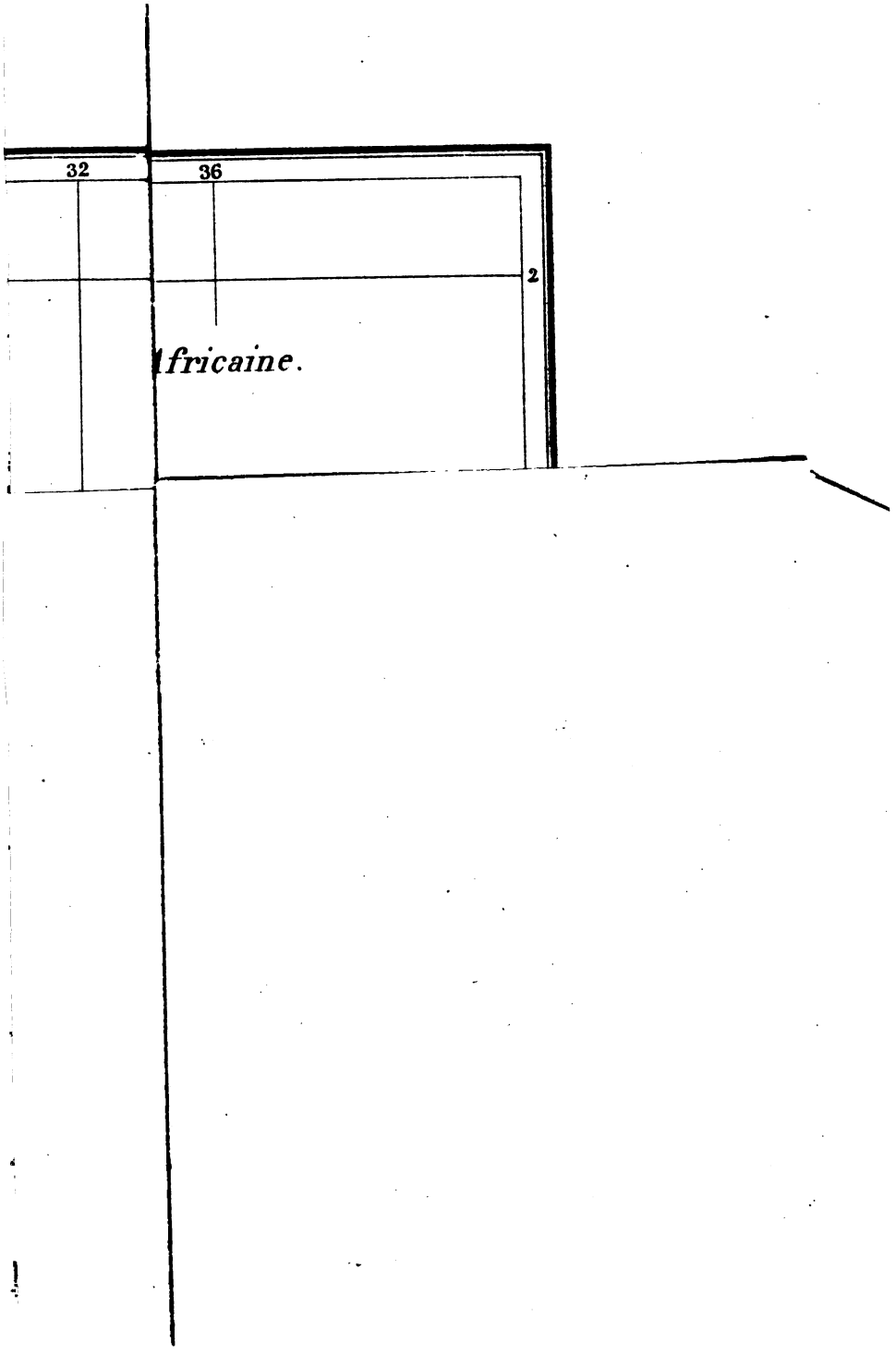
Digitized by Google

		Millimètres
Courbes :	occipito frontale totale	28.5
	sa partie antérieure	10.5
	horizontale totale	50
	sa partie antérieure	21
	transversale bi-auriculaire	29
Cordes auriculaires :	iniaque	9.6
	bregmatique	12
	sus-nasale	10
	sous-mentale	11.6
Distances du point sous-nasal :	au point alvéolaire	2.2
	au bord des incisives	3.1
	au point sous-mental	7.1
	à la racine du nez	4.2
	au point sus-nasal	5.7
Distances transversales :	des deux arcades zygomatiques	10.8
	des deux angles de la mâchoire inférieure	8
	du point sous-mental à l'angle de la mâchoire	8.1
	de la racine du nez à l'angle de la mâchoire	11.7
Trou occipital :	diamètres antéro-postérieur maximum	3.4
	transversal maximum	2.9
	distance de son bord postérieur à la protubérance occipitale	6.3
	distance de son bord antérieur à l'épine nasale antérieure	9.3
Voûte palatine :	longueur maxima	5.3
	largeur maxima	3.4

REMARQUES.

Dents toutes conservées.
Incisives très-obliques.
Maxillaire inférieur conservé.
Prognathisme très accusé.
Bosses pariétales énormes.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

ASSOCIATION INTERNATIONALE

AFRICAINE

NOTE DU DOCTEUR DUTRIEUX
SUR UNE AFFECTION CUTANÉE PARASITAIRE OBSERVÉE DANS L'AFRIQUE ORIENTALE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Note sur une affection cutanée parasitaire observée dans l'Afrique orientale.

J'ai eu l'occasion d'observer dans ses détails, pour en avoir été atteint moi-même, une affection cutanée produite par un parasite distinct de celui qu'on décrit en dermatologie, sous le nom de *chique*, *puce pénétrante* ou *tounga*, comme étant fort commun aux Antilles et au Brésil.

Ce parasite attaquerait particulièrement le bœuf d'où son nom de *founza ia ngômbé* (1). D'après les indigènes, ses œufs seraient introduits dans la peau de l'homme par une grosse mouche, compagne habituelle du bœuf, et dont la piqure créerait une voie où les œufs déposés se transformeraient en larves.

(1) Littéralement : *ver du bœuf.*

Digitized by Google

Pendant quelques jours, cet animalcule ne provoque qu'une légère démangeaison; cette démangeaison augmente la nuit; l'exacerbation est sans doute due à la chaleur du lit ainsi qu'à l'activité plus grande du parasite pendant la nuit. Ce prurit n'est toutefois pas de nature à appeler l'attention et on le confond aisément avec celui qu'occasionnent journellement les divers insectes qui tourmentent le voyageur dans les pays chauds; mais il devient bientôt insupportable et ne tarde pas à être remplacé par une véritable douleur. A ce moment, le corps de l'insecte enfoncé dans la peau y détermine, en se développant, une vive inflammation. Le point enflammé est d'une coloration rouge foncé et présente bientôt à son centre, une élevure dont la base s'enfonce dans les couches profondes du derme et dont le sommet proémine à l'extérieur. Ce bouton augmente de volume pendant cinq à six jours. On éprouve pendant ce temps, des douleurs qui, de térébrantes qu'elles étaient, sont devenues très-aigües et comparables à celle que produirait la piqûre d'une aiguille. Le point blanchâtre que présente la petite tumeur à son sommet donne alors issue, soit spontanément, soit à la suite d'une pression exercée à la base, à un entozoaire blanc dont la longueur peut atteindre six à huit millimètres et la largeur deux à trois millimètres.

A dater de ce moment, la coloration de la tumeur s'efface graduellement, la douleur s'apaise, cesse au bout de dix à douze heures, et la cicatrisation s'opère.

J'ai minutieusement observé sur moi-même les diverses particularités de cette affection.

Les points enflammés, siège du *founza,* étaient au nombre de douze et ne se présentaient, qu'en arrière, en dedans et un seul en dehors, sur le membre inférieur droit depuis le milieu de la jambe jusqu'à la hanche.

N'attachant guère d'importance à ces boutons, je les ai d'abord

Digitized by Google

pris pour des furoncles commençants avec lesquels ils offraient une analogie frappante. Le caractère nettement lancinant de la douleur, vers le cinquième ou sixième jour, me décida à ouvrir sans retard tous les points enflammés, quoiqu'ils le fussent tous à des degrés différents et que la douleur ne fût réellement insupportable qu'en trois points. En exerçant une pression sur le pourtour de chaque tumeur et en m'aidant parfois de pinces, je pus amener l'animalcule sur le plat du bistouri et l'examiner à ses divers degrés de développement.

Le *founza ia ngômbé* est mou, blanchâtre, lisse, et nacré. Il présente des rides transversales qui lui donnent un aspect vermiforme et annelé. Il est muni d'un dard qui se détache nettement en avant; ce dard qui est noir à son extrémité, est susceptible de s'allonger ou de se retirer; pendant quelques minutes, j'ai vu l'animalcule exécuter de petits mouvements; quant au dard, j'en provoquai les mouvements, que je pus distinguer nettement à la loupe, en touchant avec la pointe d'une épingle le corps du parasite.

Il faut se garder de confondre cette affection avec une poussée de furoncles. Les saillies qu'elle détermine n'ont pas la forme cônique, ni le sommet acuminé des boutons furonculeux; quant aux douleurs, elles ne sont pas pulsatives, mais d'abord térébrantes, puis lancinantes; ces deux caractères correspondent, le premier à l'augmentation de volume du corps du *founza*, et le second aux mouvements exécutés par le dard.

Le traitement consiste à mettre l'animalcule à découvert et à le faire sortir de son gîte sitôt qu'on soupçonne son existence au caractère de la douleur et à la forme des boutons. On se sert à cet effet du bistouri, de la lancette, ou, à leur défaut, d'une épingle. Quand le parasite est sorti, on lave la petite plaie et on y applique un peu de baudruche ou de taffetas gommé.

Il est important de ne pas attendre, pensant qu'on se trouve en présence de furoncles, la maturité des pseudo-furoncles et

Digitized by Google

la formation du pus; le mieux, dans le doute, est encore d'inciser les saillies inflammatoires, car, s'il s'agit de furoncles, l'incision diminuera l'inflammation et abrègera la durée de l'affection.

Il faut s'abstenir de favoriser la suppuration en se servant d'emplâtres de diachylon, comme on pourrait être tenté de le faire, surtout en voyage et pendant les marches.

Il faut toujours avoir présent à l'esprit ce fait que, dans les contrées tropicales, la moindre plaie tend à prendre la forme ulcéreuse. Or, par suite de l'extrême humidité des terres sur lesquelles se font les marches, les ulcères, toujours atoniques, ont la plus grande tendance au phagédénisme qui en éternise la durée et en rend la guérison très-difficile.

Ces ulcères graves des membres inférieurs ne se spécialisent pas aux races, et si les nègres, marchant sans chaussures sur un sol ordinairement humide ou fangeux, y sont naturellement plus sujets, les Européens peuvent aussi en être atteints pendant les marches, surtout à la saison des pluies.

Le *founza ia ngômbé* peut attaquer le membre inférieur dans toute son étendue. — La *chique*, elle, attaque particulièrement le pied et se loge de préférence sous les ongles ou sous la peau du talon; c'est en ce dernier point que j'ai eu maintes fois l'occasion de l'observer chez des nègres. Son corps peut acquérir le volume d'un pois ou d'une fève. Ce n'est pas sans difficultés qu'on parvient à l'extraire, surtout du talon; si on ne parvient pas à l'extraire en totalité, les parties restant dans les tissus y développent parfois une inflammation de mauvaise nature. Chez les nègres d'ailleurs, l'absence de soins et la marche à pieds nus provoquent ordinairement, à la suite de cette extraction, un ulcère très-douloureux et très-difficile à guérir.

(signé) Dr. DUTRIEUX.

PROFESSEUR HONORAIRE A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DU CAIRE.

Kouiara-Ounyanyembé, 3 avril 1879.

Digitized by Google

EXTRAITS DES RAPPORTS DES VOYAGEURS DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE

Digitized by Google

Digitized by Google

Karéma, le 22 novembre 1879.

Monsieur le Secrétaire-Général,

Les premières pluies ont commencé et m'ont obligé d'interrompre mes travaux de construction. Je serai condamné à une inaction relative pendant toute la mauvaise saison. J'emploierai le temps à amener à pied d'œuvre les pierres et les bois de construction; ce sera une avance pour le moment où les beaux jours me permettront de me remettre à la besogne.

Deux nouveaux tremblements de terre se sont fait sentir ici le 13 octobre vers 5 heures et demie de relevée. Ils se sont succédé à 20 minutes d'intervalle.

Les premières oscillations furent assez considérables, elles durèrent à peu près deux minutes, elles allaient en s'affaiblissant.

Les oscillations du second tremblement de terre furent plus rapides mais moins amples et de moindre durée.

La direction générale des oscillations était O. N. O. dans les deux cas; aucun bruit n'accompagnait les secousses; l'air était calme, la température de 30° centigrades, la hauteur barométrique de $694^{mm}5$.

D'après le témoignage d'un indigène qui rentra au village peu de temps après les dernières vibrations, ces tremblements de terre ne s'étaient pas fait sentir dans les montagnes voisines.

Digitized by Google

D'après le dire des plus anciens habitants de Karéma, c'était la première fois qu'un tremblement de terre se produisait sans que les secousses fussent accompagnées d'un bruit souterrain.

Depuis mon arrivée à Karéma le niveau des eaux du lac Tanganika ne fait que baisser. Il continuera probablement encore à en être ainsi pendant quelques jours. J'aurai soin de noter le niveau minimum des eaux.

Le personnel de la station comprend actuellement 29 Zanzibariens, deux de mes hommes étant partis pour la côte avec ma correspondance.

Le travail commence à 6 heures du matin pour finir à 2 heures avec une demi-heure de repos à 11 heures.

Mes hommes travaillent donc à peu près 7 heures par jour: c'est tout ce qu'on peut exiger d'eux si l'on tient compte de l'ardeur du soleil des tropiques. Ils reçoivent pour leur salaire une shouka d'étoffe tous les dix jours, soit environ 1m.60. La shouka vaut la moitié du doti, qui représente ici 3 1/2 yards.

J'ai pu me procurer une embarcation à Oudjiji. Elle mesure 12 mètres de long, 2m.80 de large et 1m.10 de profondeur. Elle peut être équipée à deux mâts et transporte 6 tonnes de marchandises; c'est un des géants du lac.

L'état sanitaire de mon personnel est des plus satisfaisants, bien qu'une véritable épidémie de bronchites soit venue s'abattre sur le village en même temps que les premières pluies.

La position exacte de Karéma est de 6°47'50" de latitude Sud, à peu près à l'endroit où Cameron place la rivière « Mousamvouira ».

Je vous dirai, à ce propos, que d'après les renseignements que

Digitized by Google

m'ont fournis les indigènes « Mousamvouira » n'est nullement le nom d'une rivière, mais bien celui d'un « esprit ou diable » qui habite la plaine de Karéma et les collines environnantes, et dont le pouvoir s'étend même sur une partie du Tanganika.

Ce diable a pour prêtresse une femme qui, comme les pythonisses de l'antiquité, est souvent inspirée par l'esprit infernal; seulement elle n'a pas de trépied sacré pour rendre ses oracles, elle se contente de se rouler sur le sol en se tordant dans de violentes convulsions et en poussant des cris stridents.

Comme le costume des naturels de la contrée est très sommaire, les mouvements désordonnés de la prêtresse ne s'exécutent pas toujours sans blesser plus ou moins la décence. Mousamvouira, qui est probablement au courant des usages européens jugea peut-être qu'il fallait ménager la délicatesse du voyageur étranger en donnant un peu plus d'ampleur aux vêtements de sa prêtresse; du moins je suppose que c'est dans ce but qu'il chargea celle-ci de me demander, en guise de sacrifice propitiatoire, un présent de 7 dotis d'étoffe (24m50). Je ne pus m'empêcher de trouver que Mousamvouira mettait ses bonnes grâces à un prix bien élevé. J'essayai de marchander : je proposai d'abord une shouka (1m60); mon offre fut refusée comme absolument insuffisante; après d'assez longs pourparlers avec la noire interprète de l'esprit, nous finîmes par tomber d'accord pour un doti et demi (4m.80). Moyennant ce don, l'esprit de Karéma me promit solennellement sa bienveillance. Ce pacte une fois conclu, j'espérais que le diable me laisserait en paix. Il n'en fut rien. Quelque temps après, je fus réveillé au milieu de la nuit par des cris et des hurlements affreux : c'était Mousamvouira qui, malgré notre récente convention, m'envoyait son oracle pour me signifier ses volontés et me réclamer de nouveaux présents. Ce manque de bonne foi de la part du diable m'indigna. Je le fis prévenir que s'il continuait à

Digitized by Google

m'importuner je recevrais ses délégués à coups de verges. Ma menace produisit son effet et le diable me promit qu'il n'approcherait plus de ma hutte. Il a tenu parole.

Ces jongleries exercent une influence extrêmement fâcheuse sur l'esprit des indigènes. Mes Zanzibariens eux-mêmes en étaient fort impressionnés. Ils sont bien musulmans de par la circoncision, mais ils n'en partagent pas moins toutes les croyances superstitieuses des sauvages. Il en est d'ailleurs de même de presque tous les Arabes habitant l'intérieur de l'Afrique.

J'ai reçu il y a quelque temps un billet de M. Popelin qui m'annonce sa prochaine arrivée à Karéma. Je serai bien heureux de revoir un compatriote et de recevoir d'un ami des nouvelles de mon cher pays.

Agréez, etc.

CAMBIER.

Karéma, le 9 décembre 1879.

Monsieur le Secrétaire-Général,

Je suis heureux de vous annoncer mon arrivée à Karéma; j'y ai retrouvé M. Cambier en bonne santé.

Parti de Tabora le 3 novembre, j'ai atteint Karéma le

Digitized by Google

9 décembre. Il y avait cinq mois, jour pour jour, que j'avais quitté Bagamoyo : vous vous rappellerez en effet que c'est le 10 juillet que je me suis mis en marche pour l'intérieur du continent.

Mon voyage de Tabora au lac Tanganika s'est accompli dans de bonnes conditions. Mes soldats et mes porteurs se sont relativement bien conduits et ne m'ont pas causé trop d'ennuis. J'ai bien eu avec eux quelques difficultés, inévitables d'ailleurs, mais j'ai toujours réussi à les aplanir sans trop de peine.

C'est surtout le matin, au moment de quitter le camp et de mettre la caravane en marche, que le voyageur doit s'attendre à des résistances, principalement si l'endroit que l'on doit quitter présente des ressources abondantes en vivres. A Ouganda, par exemple, j'ai dû déployer une grande énergie pour faire partir les pagazis.

Des conflits se sont élevés plus d'une fois entre mes soldats zanzibaristes et mes porteurs wanyamouésis. Les motifs des querelles étaient toujours des plus futiles : une bousculade, un peu de bois enlevé par un soldat à un porteur, un peu de paille soustraite par un wanyamouési à un zanzibariste. La querelle commencée entre deux hommes s'étendait bientôt à tout mon monde, chacun prenant parti pour son compatriote. Le camp retentissait alors de cris assourdissants; deux ou trois fois les deux partis coururent aux armes et manquèrent d'en venir aux mains. Cependant j'ai toujours été assez heureux pour prévenir l'effusion du sang. Il m'a suffi chaque fois de quelques vigoureux coups de canne distribués impartialement aux plus mutins des deux partis pour séparer les combattants et faire rentrer tout dans l'ordre.

Au surplus, les nègres sont généralement plus criards que courageux, et il m'a semblé que zanzibariens et wanyamouésis n'étaient pas fâchés, au fond, de me voir arriver

Digitized by Google

pour que l'affaire pût se terminer avant qu'elle ne prît une tournure plus grave.

Je suis arrivé à Karéma à l'époque de la saison des pluies, ce qui a rendu mes dernières marches assez pénibles. Les rivières grossissaient déjà; les parties basses commençaient à devenir fangeuses; parfois le sentier traversait un vrai bourbier où l'on enfonçait jusqu'au genou. La traversée de la partie supérieure de la plaine de Lilowa nous a surtout laissé un très mauvais souvenir.

Vous savez par mes lettres antérieures que j'ai quitté l'Ounyanyembé à la tête d'une caravane légère, laissant à Tabora le docteur Van den Heuvel avec le gros de mes bagages et de mes marchandises. A mon arrivée ici, j'ai licencié mes porteurs, de sorte qu'il ne me reste plus que 39 zanzibariens. Ils aident les hommes de M. Cambier à réunir les matériaux nécessaires pour les bâtiments de la station, dont la construction se trouve momentanément interrompue par la mauvaise saison.

Il a été décidé, entre M. Cambier et moi, que mon compagnon conserverait le commandement de la station de Karéma, tandis que je continuerais mon voyage au delà du lac. Toutefois je ne pourrai guère repartir d'ici avant le mois d'avril, après la saison des pluies, lorsque le sol sera suffisamment raffermi.

Je pourrai d'ailleurs utiliser fort utilement mon séjour ici en réunissant les notes et les observations que j'ai recueillies pendant mon voyage, de manière à vous présenter un historique complet de mon voyage depuis la côte jusqu'au lac Tanganika. Je n'aurais pu faire ce travail pendant la route, le temps me manquait. J'ai d'ailleurs été tellement éprouvé par la fièvre pendant la première partie de mon voyage que tout travail intellectuel m'était pénible. Ce n'est qu'à Tabora que je me suis complétement remis. Maintenant je suis bien portant.

Digitized by Google

M. Carter a dû quitter Kouikourou quelques jours après moi. Les deux éléphants qui lui restaient avaient trouvé dans l'Ounyanyembé une nourriture fraîche et abondante et étaient en parfaite santé.

J'espère que M. Carter nous rejoindra promptement. Puisse-t-il nous arriver dans quelques jours en bonne santé.

Agréez, etc.

POPELIN.

Karéma, le 17 décembre 1879.

Monsieur le Sécrétaire-Général,

J'ai l'honneur de vous annoncer mon arrivée à Karéma; je regrette toutefois de devoir ajouter que j'ai perdu l'éléphant femelle « Sosankalli ». Le pauvre animal est mort le 14 de ce mois à 200 yards de notre camp de Karéma. Il a succombé aux atteintes d'un mal que les mahouts désignent sous le nom d' « Aghin Baho » et qui se manifeste par une inflammation des yeux, bientôt suivie d'une éruption cutanée. Lorsque nous quittâmes Kouihara, le 5 novembre dernier, les deux éléphants étaient fort bien portants. Nous campâmes dans un endroit appelé « Mogemga » où nous restâmes jusqu'au 8. Le 9 « Sosankalli » donna les premiers signes de malaise : ses yeux pleuraient; un moment son

Digitized by Google

état parut s'améliorer, néanmoins le 11, les symptômes devinrent alarmants. Une taie blanche recouvrait en partie les yeux de l'éléphant, comme l'appétit restait bon, les mahouts me dirent que l'indisposition ne présentait aucune gravité et qu'elle se dissiperait au bout de quelques jours. Malgré ces prévisions optimistes, mes inquiétudes grandissaient et je m'aperçus vers 1 heure de l'après midi que la taie recouvrait entièrement les deux yeux. L'éléphant était complètement aveugle. Je le débarrassai immédiatement de sa charge que je fis transporter au camp.

Quoique l'appétit se soutint, l'animal était faible, aussi je le laissai se reposer un jour.

Je repris ma marche le 13; j'avais fait débarrasser l'éléphant de sa charge qui fut tranportée par des porteurs. Je m'arrêtai de nouveau le 14, pour permettre à « Sosankalli » de prendre du repos. Les yeux étaient encore malades, mais l'état général s'étant amélioré je me décidai à continuer ma route en réduisant la charge de l'éléphant au quart de ce qu'il portait habituellement. Quelques lotions alunées parurent lui faire le plus grand bien ; le 16, il put voir d'un œil et les forces lui étant revenues je lui rendis, le 17, sa charge complète.

Le 19 et le 20, une pluie battante nous força de rester au camp. Nous en partîmes le 21. L'état sanitaire était peu satisfaisant. Le chef de la caravane, le chef du personnel des éléphants, 5 soldats, 18 pagazis et moi-même étions atteints de fièvre et de dyssenterie. » Sosankalli » portait toute sa charge et semblait avoir recouvré la santé; toutefois, de légers écoulements de matière s'étaient déclarés à l'angle interne de l'oreille, où l'on accroche l'aiguillon et sous le cou, à l'endroit où passe l'attache de la charge.

La pluie nous retint au camp le 22.

Le 23, l'un des yeux était de nouveau à moitié recouvert;

Digitized by Google

vers 7 heures du matin, l'éléphant butta contre un arbre renversé et tomba. Je le déchargeai immédiatement et je constatai que la jambe droite était un peu luxée.

La jambe fut rapidement guérie et les jours suivants je ne constatai aucune modification notable dans l'état de l'animal.

Le 6, il porta toute sa charge jusqu'à 10 heures du matin sans en paraître incommodé; mais peu à peu sa marche se ralentit; à 12 heures 45 minutes, je le fis décharger complètement. Nous étions tout près d'arriver au camp. A 1 heure, il chancela, comme s'il était ivre, puis se remit et commença à manger et à boire comme d'habitude. « Hindes », le chef des mahouts, persistait à croire à une indisposition passagère; malgré sa compétence, je restai fort alarmé. Je donnai un jour de repos à « Sosankalli » et quand nous nous remîmes en marche je le laissai cheminer sans charge. Son état ne paraissait pas s'empirer, bien qu'une affection cutanée se fût déclarée aux oreilles et au sommet de la tête. Les yeux étaient à peu près guéris, cependant un léger larmoiement persistait. La pluie nous força de séjourner deux jours à Simba, le 30 novembre et le 1er décembre. Puis notre marche continua sans incident jusqu'au 6. Ce jour là l'étape fut longue et pénible : de 6 heures 30 minutes du matin à 6 heures 30 minutes du soir, nous dûmes cheminer à travers la plaine marécageuse nommée « Lilowa ». Je ne pouvais malheureusement pas épargner cette fatigue à mon pauvre « Sosankalli » dont les forces étaient épuisées quand nous nous arrêtâmes. Il mangea cependant comme d'habitude, mais je constatai qu'il souffrait d'une légère diarrhée que les mahouts attribuèrent aux fourrages nouveaux. Je lui accordai le 7 le repos dont il avait besoin; le 8 et le 9 il marcha lentement et se montra très fatigué à la fin de l'étape. Le 10 et le 11, nous ne cheminâmes que pendant quelques heures pour ménager les forces de notre compagnon.

Digitized by Google

Le 12, il allait mieux. A 9 heures 45 minutes du matin, nous aperçûmes le Tanganika, et je remerciai Dieu, dans l'élan de ma joie, de m'avoir permis d'amener deux de mes éléphants vivants jusqu'en vue du lac.

« Sosankalli » était à peu près rendu à la fin de l'étape et bien que pressé d'arriver au terme de nos fatigues je le laissai se reposer le 13.

Il était tout à fait bien le 14, mais à midi, son pas se ralentit. A 4 heures de l'après-midi, à 200 yards de notre destination, il s'arrête : les jambes de derrière tremblent; il se couche, respire bruyamment et à 6 heures du soir, il meurt tranquillement, sans souffrances.

Pauvre ami ! tu meurs en touchant le but, avant d'avoir pu goûter le repos que tu avais si vaillamment mérité.

Je ne saurais vous dire quel chagrin m'a causé la perte de cet animal. J'ai eu pour lui les plus grands soins: je me suis arrêté douze jours en plusieurs fois pour lui donner du repos et je n'ai forcé l'étape que lorsque j'y étais absolument contraint.

La route que nous avons suivie est très bonne, les fourrages y sont abondants et l'on n'y rencontre ni jungle, ni aucun de ces obstacles qui rendent la marche pénible. Depuis Tabora l'éléphant n'avait donc eu à supporter ni privations ni fatigues excessives : chose étrange, il a continué à manger jusqu'au moment où il s'est couché pour ne plus se relever.

« Pulmalla », l'éléphant pilote, est bien portant, mais on voit qu'il est fortement affecté de la perte de son compagnon.

Je me fais un devoir de vous rendre compte que M. Cambier a eu l'attention gracieuse de me faire construire un abri avant mon arrivée. Il se montre d'ailleurs extrêmement obligeant pour moi en toute occassion.

Agréez, etc.

CARTER.

Digitized by Google

Karéma, le 6 janvier 1880.

Monsieur le Secrétaire-Général,

MM. Popelin et Carter vous ont annoncé leur arrivée ici. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel bonheur je les ai reçus. L'état de santé de ces Messieurs était des plus satisfaisant et tout me fait espérer qu'il continuera à en être de même pendant leur séjour à Karéma.

Ainsi que nos instructions nous le prescrivaient, nous nous sommes concertés M. Popelin et moi, au sujet de nos travaux futurs.

Nous avons décidé que M. Popelin se porterait au delà du lac et que je conserverais le commandement de la station de Karéma.

Les travaux de construction de ma station sont à peine ébauchés. C'est avec grand plaisir que je m'occuperai à les complêter.

M. Popelin ne pourra quitter Karéma avant le mois d'avril. Entre temps, ses Zanzibariens aident les miens à réunir tous les matériaux qui me sont nécessaires pour élever mes constructions.

Depuis son arrivée ici, M. Carter pourvoit régulièrement notre table de gibier. Il faut vraiment être possédé de la passion de la chasse pour avoir le courage de battre le pays, à la poursuite du gibier, à ce moment de l'année. Une jungle épaisse, haute de quatre mètres, couvre la plaine; le

Digitized by Google

sol est devenu fangeux; en certains endroits, c'est un vrai bourbier. On ne peut traverser la jungle, même en suivant les sentiers, sans être immédiatement mouillé jusqu'aux os.

Dernièrement M. Carter revenait d'une de ses excursions. Il était fort désappointé, ayant manqué ce jour là, malgré sa grande adresse, deux zèbres et une girafe. Un sanglier vint à passer : M. Carter lui envoie un coup de fusil et l'atteint d'une balle qui le traverse de part en part; l'animal n'en continue pas moins à fuir à toutes jambes en laissant sur sa route deux traînées de sang. M. Carter se précipite à sa poursuite. Il suivait la piste de l'animal depuis une dizaine de minutes quand il entendit de sourds grognements dans la jungle. Les noirs qui l'accompagnaient prétendirent que c'était un rhinocéros; la peur les prit et, à l'exception de celui qui portait le second fusil du chasseur, ils refusèrent de le suivre plus loin. M. Carter s'avança alors lentement et avec prudence à travers le fourré. Au moment où il se disposait à franchir la dernière touffe de jungle, il se trouva tout à coup en présence de trois lions qui achevaient de dévorer le sanglier blessé. L'un des lions entr'ouvant sa gueule ensanglantée se ramassait déjà sur lui-même pour s'élancer vers l'intrépide chasseur. Prompt comme l'éclair, M. Carter lui décharge presque à bout portant un coup de son éléphant rifle, et se jette aussitôt en arrière attendant l'attaque des trois monstres. D'effroyables rugissements répondent au coup de feu, puis deux lions s'enfuient en faisant des bonds prodigieux et disparaissent dans la jungle. Le troisième, atteint par une balle André calibre 10, s'éloigna plus lentement. M. Carter lui tira, mais sans l'atteindre, le coup qu'il tenait en réserve. Il se retourna ensuite pour prendre le fusil de rechange que tenait son porteur d'arme, mais il s'aperçut alors que celui-ci s'était enfui et se trouvait déjà à plus de cinquante mètres de lui.

M. Carter parvint cependant à décider deux noirs à suivre

Digitized by Google

avec lui la trace sanglante du lion blessé, mais l'obscurité qui arrivait rendit bientôt la poursuite impossible.

Nous n'eûmes pas de viande fraîche ce jour là, mais le soir, quand notre ami nous quitta, nous lui serrâmes la main plus vigoureusement que d'habitude.

Agréez, etc.

CAMBIER.

Karéma, le 9 janvier 1880.

Monsieur le Secrétaire-Général,

M. Carter vous a annoncé son arrivée ici le 14 décembre dernier. Il vous a raconté en détail les incidents de sa marche de Kouikourou à Karéma.

Il espérait amener sains et saufs jusqu'au lac les deux éléphants qui lui restaient. Cette satisfaction lui a été refusée. Un troisième éléphant, « Sosankalli », a succombé aux suites d'une maladie que les mahouts ont désignée sous le nom d' « Aghin Baho ».

Cet événement nous a causé à tous un véritable chagrin : nous avions conçu pour ces intelligents animaux un attachement que l'on ne peut bien comprendre que lorsque

Digitized by Google

comme nous, on les a vus à l'œuvre, et qu'on a été témoin de leur patience à supporter les privations et les fatigues d'une longue route à travers un pays où ils ont souffert plus d'une fois de la faim et de la soif.

Pour apprécier exactement les résultats de l'expérience qui vient d'être tentée, il faut tenir compte des grandes difficultés qu'elle offrait et qui ne se représenteront certainement plus au même degré si l'on recommence l'essai.

L'éléphant qui nous reste est celui qu'on appelle « Pulmalla », l'éléphant pilote, le même qui nous servit de monture lorsque nous fîmes notre entrée triomphale à Tabora, M. Carter, le docteur Van den Heuvel, M. Stokes et moi.

Le séjour de Karéma est fort triste en cette saison. Nous sommes confinés dans nos habitations dont nous ne pouvons guère sortir que pour aller jusqu'au lac. Depuis ma dernière lettre les pluies sont devenues toujours plus fréquentes, les rivières ont considérablement grossi et les jungles sont très hautes et tellement épaisses que la marche est devenue très difficile.

Vous trouverez ci-joint les observations météorologiques que j'ai faites pendant ces derniers jours (1). Je vous enverrai régulièrement par chaque courrier les observations que j'aurai eu l'occasion de faire.

Agréez, etc.

POPELIN.

---

(1) Voir l'annexe 1

Digitized by Google

Tabora (Kouiharah), le 25 janvier 1880.

Monsieur le Secrétaire-Général,

Les courriers de M. Popelin viennent d'arriver à Tabora; j'en profite pour vous envoyer cette lettre qui vous donnera quelques détails sur ma situation dans l'Ounyanyembé.

Mes relations avec le gouverneur de Tabora et avec les Arabes continuent à être excellentes, grâce aux soins médicaux que je leur donne à eux et à leurs familles.

Vous savez déjà, Monsieur le Secrétaire-Général, que le capitaine Popelin, avant de quitter Tabora, a obtenu la concession d'un terrain situé sur un plateau assez élevé, entre Kouiharah et Kouikourou. C'est sur ce point que je me construirai une habitation aussitôt que la saison le permettra. J'espère pouvoir commencer ce travail dans deux mois, à la fin de la masika (saison des pluies).

Ce pays est extrêmement fertile; la terre produit tout ce qu'on lui demande. Les naturels cultivent le riz, le moutame, le maïs; les Arabes ont semé du blé et en ont obtenu d'abondantes récoltes.

Les transactions commerciales ont lieu à l'aide d'échanges. La première demande que fait un nègre dont on veut acheter le moutame est celle-ci : « avez-vous des pioches? » Ces pioches sont des feuilles de fer en forme d'as de trèfle fichées dans un long manche de bois; elles se vendent très cher. Si les frais de transport des pioches de fabrication européenne n'étaient pas si élevés on pourrait en expédier ici: on les

Digitized by Google

débiterait rapidement et avec avantage. Il en est de même de tous les articles de charpenterie ou de menuiserie. Des artisans de ces deux métiers seraient parfaitement accueillis ici et y gagneraient aisément leur vie.

J'ai eu quelque peine à m'habituer au climat de l'Ounyanyembé. Insensiblement je me sens cependant de plus en plus « at home », et j'espère que ma santé continuera à se raffermir et me permettra de remplir mes devoirs de chef de station.

Agréez, etc.

VAN DEN HEUVEL.

Mpwapwa, le 20 février 1880.

Monsieur le Secrétaire-Général,

J'ai l'honneur de vous faire savoir que nous sommes arrivés à Mpwapwa avant-hier, 18 février, à midi. Notre santé est parfaite et l'état de la caravane, qui se compose de 108 hommes et de 14 ânes, est satisfaisant.

Je vous remets ci-joint un rapport succinct sur la route de Saadani à Mpwapwa (1). J'ai été obligé de le faire à la hâte, le courrier partant cette nuit. Je n'y ai renseigné que

(1) Voir l'annexe 2.

Digitized by Google

l'itinéraire suivi et quelques observations qui peuvent être utiles aux voyageurs futurs.

Nous partons lundi, 23 février courant, pour l'Ougogo; nous sommes dans les meilleures conditions pour affronter les fatigues et les ennuis qui nous y attendent.

J'avais déjà écrit de Zanzibar à MM. Cambier et Popelin pour leur annoncer notre arrivée; je viens de leur écrire de nouveau pour leur dire que nous espérons atteindre Karèma vers la mi-avril.

Agréez, etc.

BURDO.

Mpwapwa, le 20 février 1880.

Monsieur le Secrétaire-Général,

Nous sommes arrivés en bonne santé à Mpwapwa, le 18 février, après un voyage qui a duré vingt-quatre jours et qui a été, pour ainsi dire, une vraie promenade.

Le pays que nous avons traversé est vraiment magnifique; chaque jour, à chaque pas, nous voyions les oiseaux les plus beaux, les papillons les plus variés. Un naturaliste pourrait y former les plus riches collections.

Digitized by Google

Les vivres sont très chers tout le long de la route. On demande 1 shouka pour 2 poules, pour une mesure de haricots de la contenance de trois litres ou pour quatorze œufs. Nous n'avons trouvé qu'une seule fois du riz à Kidoudwé. La pomme de terre douce et le maïs sont peu cultivés et ne sont d'ailleurs pas mûrs en cette saison.

J'ai vu beaucoup de gros gibier en différents endroits, et j'ai chassé souvent, mais avec peu de succès, bien que j'aie une arme excellente.

Ces chasses constituent une récréation pour le voyageur, en même temps qu'elles entretiennent son activité.

Nous sommes très satisfaits de l'équipement que nous avons emporté de Belgique.

Bien que nous soyions dans la saison la plus chaude de l'année, nous n'avons point souffert de la température.

Agréez, etc.

ROGER.

Mpwapwa, le 20 février 1880.

Monsieur le Secrétaire-Général,

Nous sommes arrivés ici avant-hier, tout le monde est en bonne santé, sauf 5 ou 6 pagazis atteints d'affections diverses.

Les bâts que nous avons emportés de Zanzibar ayant besoin

Digitized by Google

de réparation et les nattes qui recouvrent les ballots étant usées, nous nous arrêterons ici pendant quelques jours pour remettre le tout en bon état et pour donner quelque repos aux hommes et aux ânes avant d'affronter les fatigues de la traversée de l'Ougogo.

Je puis recommander en toute confiance la route de Saadani. Elle est tout à la fois salubre, praticable, plus courte que toute autre et présente des approvisionnements suffisants en vivres et en eau.

Le Louringoulah, le Nkindi, le Mawené et le Gombé sont les seuls cours d'eau de quelque importance que nous ayons eu à traverser. Ces cours d'eau drainent les vallées de la partie de pays appelée par Stanley les « monts N'guru ».

Le bétail est très rare tout le long de la route. Nous n'en avons pu acheter. Toute la viande qui a paru sur notre table a été obtenue par le fusil de M. Roger qui profite largement de la faculté de quitter la caravane pour chasser le gibier qui est très abondant en cette contrée.

J'ai été heureux de trouver ici une lettre de M. Carter. Je lui ai immédiatement répondu et je continuerai de communiquer avec lui par toutes les occasions possibles, afin qu'il soit toujours au courant de mes mouvements.

Agréez, etc.

CADENHEAD.

Digitized by Google

Etude sur les maladies et l'acclimatement des Européens dans l'Afrique intertropicale.

I

AVANT-PROPOS

Je n'ai pas l'intention de traiter ici à fond et d'une manière complète tout ce qui concerne la pathologie des Européens dans l'Afrique centrale.

Mettre en lumière les caractères principaux des maladies qui les frappent sous ces latitudes, exposer succinctement les résultats de mon observation et de mon expérience personnelles, formuler quelques conclusions pratiques en m'abstenant de discussions théoriques et de considérations doctrinales approfondies, envisageant bien plus l'utilité pratique que la portée scientifique des questions que j'aborde : tel a été mon seul but dans cet aperçu médical qui n'a d'autre prétention que d'être écrit avec sincérité et avec la pensée d'être utile.

Je traiterai successivement de la *fièvre africaine,* de la *dyssenterie*, de quelques maladies de moindre importance, et de l'*acclimatement*.

Digitized by Google

II

Fièvre africaine.

Je désigne sous ce nom, uniquement pour fixer les idées, la fièvre qui règne *endémiquement* en Afrique et plus particulièrement dans la zône intertropicale. *Elle se développe dans les contrées chaudes et humides de cette zône, à la suite de la décomposition des matières organiques à la surface du sol.* Les émanations qui s'en dégagent communiquent à l'air ambiant des propriétés insalubres; d'où, pour l'homme soumis à leur action, une *intoxication miasmatique* qui se manifeste par la fièvre.

Toutes les circonstances qui favorisent les décompositions organiques activent le développement de la fièvre. Les marais et les nappes d'eau formées dans le voisinage immédiat de la mer par le mélange de l'eau douce et de l'eau salée constituent les foyers fébrigènes par excellence. Telle est la cause de l'insalubrité spéciale de certains points de la côte orientale d'Afrique et notamment de *Bagamoyo* (point de départ ordinaire des caravanes pour l'intérieur, situé près de l'embouchure du Kingani), qui est une véritable nécropole pour les étrangers Européens, Arabes et Indiens qui y séjournent.

C'est lorsque les terrains se dessèchent et viennent à se découvrir sous l'influence de la chaleur, que les miasmes fébrigènes se développent, qu'il s'agisse de marais proprement dits ou de surfaces récemment inondées à la suite du débordement des cours d'eau et constituant ensuite des marais temporaires.

La stagnation des matières putrescibles, dans des contrées chaudes et humides, à végétation riche et sauvage, suffit pour

Digitized by Google

engendrer la fièvre *en l'absence de tout marais permanent ou temporaire.*

Les variations de fréquence et d'intensité de la fièvre sont en rapport avec les conditions physiques diverses qui influencent les décompositions organiques. — Ainsi s'explique l'activité plus grande des foyers fébrigènes au début de la saison des pluies et immédiatement après cette saison; on voit souvent les formes graves de la fièvre disparaître quand les terrains, couverts au début d'une couche d'eau peu épaisse, sont plus tard complètement submergés; on peut les voir reparaître quand, après les dernières pluies, de fortes chaleurs viennent amener un dessèchement rapide, ainsi qu'en pleine saison sèche, quand des pluies exceptionnelles viennent changer le degré d'humidité du sol.

Les conditions météorologiques, en général, ont peu d'importance dans l'étiologie de la fièvre. Dans la région montagneuse qui s'étend à environ 20 jours de marche de la côte orientale, la fièvre ne se développe pas malgré la fréquence des refroidissements et la différence de température si considérable que présentent les jours et les nuits. (J'y ai parfois noté une différence maxima de 26° centigr.).

Dans les contrées insalubres, le froid de la nuit retenant près du sol les effluves nuisibles, c'est alors que leur action fébrigène est le plus à redouter.—C'est surtout sur les récidives qu'influent les variations de température; elles suffisent certainement à les provoquer sans le concours direct de causes fébrigènes.

Les courants atmosphériques transportant à distance les miasmes fébrigènes, la fâcheuse influence des localités insalubres peut s'étendre loin d'elles. — C'est ainsi qu'une contrée salubre peut cesser momentanément de l'être sous l'action de certains vents.

Digitized by Google

Une contrée peut d'ailleurs n'offrir qu'une *insalubrité apparente;* il suffit en effet de traverser une région insalubre pour y contracter le germe de la maladie qui peut se manifester quand on arrive dans une contrée salubre. Il faut avoir cette possibilité présente à l'esprit avant d'incriminer tel ou tel climat. — Il se passe en effet un temps variable entre l'action miasmatique et l'apparition de la fièvre. Dans quelques cas, j'ai pu déterminer avec assez d'exactitude la durée du temps d'incubation. Les chiffres de 6 à 8 jours peuvent s'appliquer aux fièvres *rémittentes* de l'Afrique Orientale, qu'il s'agisse de la côte ou de l'Ounyamouésì où elles sévissent avec intensité, et les chiffres de 15 à 20 jours aux fièvres *intermittentes*. — Je ne crois pas rationnel d'admettre que cette incubation puisse durer plusieurs mois. — La première manifestation fébrile peut être plus ou moins tardive suivant l'activité du foyer fébrigène et la réceptivité morbide; mais je ne pense pas qu'il y ait d'exemple de personnes ayant pu vivre plusieurs mois dans un pays à fièvres sans contracter la maladie à un degré plus ou moins marqué. C'est du moins ce qui ressort de mon observation personnelle et des données minutieuses que j'ai recueillies à ce sujet.

Dans les régions intertropicales, la *race blanche* présente une grande susceptibilité morbide. Les constitutions faibles y sont plus facilement atteintes de la fièvre que les autres. Quelle que puisse être d'ailleurs sa puissance de résistance à l'action miasmatique, tout nouvel arrivé dans les contrées insalubres de cette zône subit, sous l'influence de la chaleur, une dépression des forces qui le prédispose à la fièvre. Les souffrances de la faim et de la soif, les fatigues, les secousses morales, l'affaissement résultant d'une insolation prolongée (toutes circonstances fréquentes dans la vie des voyages dans ces contrées), agissent comme causes adjuvantes et, par la débilitation qui en résulte, diminuent la force de résistance de l'organisme à l'action miasmatique.

La *race nègre* présente une moindre susceptibilité morbide; seulement elle est sujette à des formes moins graves, moins

Digitized by Google

caractérisées de la fièvre. Les nègres de Zanzibar, à leur arrivée dans l'Onyamouési, y sont, comme les blancs, atteints de la fièvre; seulement, chez ces derniers la fièvre affecte une *forme rémittente* tandis qu'elle est *intermittente* chez les nègres.

Dans les contrées insalubres, les *indigènes* subissent à un degré variable l'influence miasmatique qui se révèle chez eux sous forme d'accès de fièvre faibles et éloignés ou d'une consomption chronique amenée par une lente intoxication.

Dans la région des fièvres, la population est d'ailleurs étiolée et la durée moyenne de la vie y est certainement moindre. Dans cette partie de l'Afrique centrale, comme au Soudan, au Kordofan et au Sénégal, toute la population indigène est soumise à des fièvres légères à l'époque des pluies. Ces fièvres peuvent offrir une certaine gravité par l'effet des maladies intercurrentes, surtout de la dyssenterie.

Ainsi, l'*acclimatation* n'est jamais telle qu'elle puisse neutraliser l'action fébrigène et si l'on interprète l'*acclimatation* dans le sens d'une *préservation, on peut dire qu'il n'y a pas d'acclimatation contre la fièvre africaine.*

Je dois mentionner ici la disposition que présentent les *animaux* à contracter la fièvre. Dans l'Afrique Orientale, les bœufs, les chevaux, les ânes, les mules, les chameaux et les chiens succombent le plus souvent avant d'arriver au plateau et à quelques jours seulement de la côte. C'est généralement à la piqûre de la *tsetsé* et à l'infection qui en résulte qu'est due la mort de ces animaux. Mais il faut, à mon avis, imputer en partie cette mortalité à l'influence miasmatique, aidée de manque de soins et de négligence dans l'alimentation. Il serait étonnant d'ailleurs que l'action fébrigène ne s'exerçât pas sur eux; dans les contrées insalubres de l'Afrique Orientale, le petit bétail participe d'une façon évidente à l'étiolement général. — Dans certaines contrées marécageuses de l'Europe, des faits analogues ont été signalés. Dans la Bresse, où, comme l'homme, les ani-

Digitized by Google

maux sont soumis à un véritable empoisonnement palustre, on constate souvent chez eux, l'existence de tumeurs de la rate; dans la campagne de Rome, on observe même quelquefois chez les chèvres des ruptures spontanées de la rate à la suite de fièvres pernicieuses; on y a vu aussi survenir, mais moins fréquemment que chez l'homme, de véritables accès de fièvre intermittente chez les chevaux, les vaches et les chiens.

Y a-t-il un *antagonisme entre l'impaludisme et la tuberculose?*

Cette question a fait l'objet de nombreuses controverses et les médecins français l'ont particulièrement étudiée en Algérie, se prononçant, les uns pour, les autres contre cet antagonisme! Mon observation personnelle me porte à croire que la fièvre et la tuberculose ne s'excluent pas chez la même personne; la fièvre n'épargne pas les tuberculeux; mais j'ai cru remarquer que sous l'influence de l'impaludisme, l'évolution des tubercules subit un temps d'arrêt. Le hasard a fait tomber trois cas de ce genre sous mon observation et je crois le fait intéressant à noter.

La fièvre endémique et la dyssenterie se trouvent souvent réunies sur le même malade. — Il n'en résulte pas que la dyssenterie soit de même nature que la fièvre; cette dernière règne souvent avec fréquence et intensité sans que la dyssenterie vienne la compliquer. Pour ma part, j'ai éprouvé plus de 60 accès de fièvre de formes diverses, sans avoir jamais été, à aucun moment, atteint de dyssenterie. Quand à la *fièvre pernicieuse dyssentérique,* où la dyssenterie complique tellement la fièvre que les accès alternent avec les selles dyssentériques et où elle paraît dépendre directement de l'action miasmatique fébrigène, je n'ai pas eu occasion de l'observer.

Je vais maintenant signaler succinctement *diverses particularités* que j'ai notées sur la *forme,* le *type,* et la *marche* de la fièvre africaine. Les nouveaux arrivés contractent ordinairement des *fièvres rémittentes*. Ces fièvres se développent dans

Digitized by Google

les contrées fortement marécageuses ; elles sévissent avec intensité sur certains points de la côte, notamment à *Bagamoyo*, et dans certaines contrées de l'intérieur, comme dans l'*Ounyamouési*.

Les étrangers résidant dans ces foyers actifs d'impaludisme ne sont plus, en général, atteints que de fièvres à intermittence bien nette. L'intoxication miasmatique entraîne d'ailleurs, au bout d'un temps variable suivant les réceptivités individuelles, un état cachectique accidenté de temps à autre par de véritables accès fébriles, — La prolongation du séjour n'entraîne nullement l'immunité contre l'action miasmatique ; cette immunité n'est jamais qu'apparente. Dans l'intérieur des terres et sur les plateaux, la fièvre offre ordinairement une intermittence bien définie, et, toutes choses égales d'ailleurs, elle est bénigne. Ainsi, la fièvre affecte le type *rémittent* ou *intermittent* suivant l'activité du foyer miasmatique, et, dans le même foyer, suivant les changements de température. — On peut dire que le type offre une tendance progressive à la continuité suivant l'élévation de la température ; la fièvre rémittente est plus fréquente à mesure qu'on se rapproche de l'équateur. Elle se rencontre partout davantage au moment des plus fortes chaleurs.

Les premières manifestations fébriles sont précédées de *prodrômes* bien marqués. Mais après plusieurs attaques, la période prodromique est presque nulle, et les accès débutent, pour ainsi dire, d'emblée. Au début de l'intoxication, les accès présentent ordinairement la série complète des trois *stades*. Plus tard, le *stade de froid* manque souvent. Dans beaucoup de cas, au bout d'un certain temps, l'intoxication ne se manifeste plus que par de *légers accès* se traduisant par un peu de chaleur et de sueur. Ces *légers accès*, qu'on observe rarement comme manifestations premières, surviennent ordinairement pendant la convalescence de fièvres rémittentes graves, ou dans l'intervalle de forts accès. Ils peuvent être assez faibles pour passer inaperçus, mais l'obser-

Digitized by Google

vation thermométrique fait voir alors une élévation de la température.

D'après mon observation, le *type quotidien* est plus fréquent que le *type tierce* qu'il précède toujours. — J'ai vu d'ailleurs le type quotidien précédé lui-même du type *double-quotidien;* il n'y avait alors que quelques heures d'apyrexie complète.

Dans les *autres types plus longs*, j'ai observé que les intervalles n'étaient pas toujours constitués par une apyrexie franche et continue, et qu'ils étaient marqués par quelques accès en quelque sorte avortés, seulement reconnaissables au thermomètre.

La marche retardant ordinairement l'apparition de l'accès, je n'ai pu dans un grand nombre de cas, apprécier avec exactitude le *moment du jour* où l'accès survenait de préférence. — Dans les autres cas, j'ai cru remarquer qu'ils se développaient de préférence *entre minuit et midi* pour les résidents fixés *depuis peu*, et *entre midi et minuit* pour ceux fixés *depuis quelques années*.

Rarement l'*accès complet* dure plus de 8 à 10 heures. Les températures les plus élevées que j'ai eu l'occasion de noter sur moi-même variaient entre 39°8 et 41°. Le *thermomètre* est éminemment utile pour apprécier l'intensité diverse des accès et le plus ou moins de régularité de leur marche, et pour surveiller ces apyrexies peu franches et ces manifestations avortées qui en signalent le cours. Une légère élévation de température, en l'absence même de tout malaise subjectif, suffit pour annoncer l'imminence d'un accès caractérisé et pour dicter à temps la médication voulue.

Dans les contrées de la zône intertropicale de l'Afrique, la *tuméfaction du foie* est aussi fréquente chez les fébricitants que l'est celle de la rate chez les sujets impaludés dans les pays tempérés.

Digitized by Google

Le foie y fonctionne en effet énergiquement; il est constamment stimulé, et la *polycholie* survient rapidement. Elle s'accentue particulièrement dans les fièvres rémittentes, qui sont toujours accompagnées de troubles gastro-hépatiques.

Le travail congestif se localise donc de préférence dans le foie, qui augmente de volume d'une façon manifeste pendant les accès, et qui, d'un état de tuméfaction temporaire, passe à un état d'*hypertrophie chronique* quand l'intoxication fébrigène a suffisamment duré.

Cette particularité s'explique par le fait que le foie et la rate sont liés par des connexions vasculaires qui en rendent, dans une certaine mesure, la circulation commune.

La rate peu d'ailleurs s'hypertrophier consécutivement. Mais le foie peut aussi rester seul à supporter l'effet de l'hyperémie.

Dans l'état cachectique, la tuméfaction chronique de ces deux organes est de règle et reste soumise à l'ancienneté de l'intoxication et à la fréquence des récidives.

L'intoxication peut occasionner des *névralgies,* notamment du nerf *sus-orbitaire* et du nerf *sciatique.* — Au début, tout au moins, ces manifestations ne sont pas complètement apyrétiques. D'après mon expérience personnelle, la sciatique peut débuter en même temps qu'une fièvre rémittente, en suivre les phases, et lui succéder en affectant une forme chronique, accidentée de crampes qui persistent sans être accompagnées d'aucun phénomène fébrile, mais sans cesser d'être justifiable du médicament spécifique. L'action directe et prolongée du soleil peut provoquer la *congestion cérébrale* et la *méningite.* — On voit souvent, dans les localités qui ne peuvent être considérées comme insalubres, mais où la température est excessive, se développer une fièvre accompagnée de troubles gastro-hépatiques et de phénomènes cérébraux, c'est la *sunfever* des médecins anglais. Dans un cas heureux, j'ai vu la maladie se juger

Digitized by Google

d'elle-même par un abondant épistaxis; dans d'autres cas, la mort peut survenir, et les cas de ce genre, signalés dans les annales des voyages sous le nom de *fièvres chaudes*, sont loin d'être rares.

Prophylaxie

Les précautions prophylactiques à prendre à l'égard de la fièvre ne sont pas toujours à la portée des voyageurs. L'hygiène des voyages en Afrique présente de nombreux *desiderata* imputables au mauvais état des routes et à la difficulté des moyens de transport, à la nécessité de s'arrêter dans les localités insalubres, et à la mauvaise qualité des aliments et des boissons. Souvent aussi des privations, des fatigues, des émotions exagérées viennent compliquer cette situation.

Dans la mesure du possible, les résidents et les voyageurs dans l'Afrique intertropicale doivent se soustraire aux émanations directes du miasme; éviter de dormir à l'air libre ou de se coucher directement sur le sol; porter des vêtements de flanelle, de laine et de drap; éviter avec le plus grand soin les excès de table; renoncer à l'usage des spiritueux; les remplacer par le thé et le café; traiter, sans tarder, le moindre trouble digestif; filtrer, bouillir ou mieux encore distiller leur eau; choisir de préférence pour séjourner ou pour camper, des endroits secs et élevés; éviter enfin une trop longue exposition aux rayons solaires.

Quant à l'*action prophylactique de la quinine*, elle n'est nullement prouvée et me paraît tout au moins *contestable*. Je ne puis recommander l'usage journalier de doses de quinine dans un but préventif; quand il s'agit de traverser un pays marécageux ou d'explorer une région malsaine, il est peut-être utile de prendre tous les 3 ou 4 jours une dose de 75 centigr.

Digitized by Google

de quinine; peut-être cette précaution écarte-t-elle la fièvre, peut-être atténue-t-elle ses manifestations prochaines; peut-être aussi est-elle absolument inefficace; mon observation personnelle ne me permet pas d'émettre sous ce rapport un avis bien tranché.

Traitement

Le sulfate de quinine, qui est le spécifique de la fièvre, ne doit pas toujours être donné de la même manière, et le mode, la nature et le temps de son emploi doivent être calculés suivant la forme, le type, la marche et la durée de la maladie.

Cependant, dans les cas ordinaires. son administration reste soumise à quelques *règles générales*.

Mon expérience personnelle m'a conduit à adopter des doses uniques d'un gramme, en poudre plutôt qu'en pilules, dans du café ou dans du pain azyme. Cette dose doit être ingérée au début de la période d'apyrexie qui suit l'accès, et au moins six heures avant l'heure présumée de l'accès suivant. — La même dose doit être répétée pendant trois jours. — La répétition de la dose doit être basée sur la probabilité d'une récidive s'annonçant ordinairement par un malaise général et par une sensation de pesanteur dans la région du foie.

Règle générale, il vaut mieux s'en tenir à des doses élevées, ingérées à de longs intervalles. Lorsque les doses sont nombreuses, petites, isolées, les accès s'affaiblissent, se raccourcissent, mais ne s'arrêtent que fort tard, quand ils s'arrêtent. Avec une dose unique, inférieure à 1 gramme ingérée 3 heures avant le moment probable de l'accès, j'ai observé que l'accès n'était pas coupé, mais modifié, *faible* et *retardé*. Je signale, en y insistant, l'inconvénient de cette méthode préconisée par

Digitized by Google

quelques praticiens qui, la trouvant impuissante, concluent précipitamment à l'impuissance du sulfate de quinine, renoncent à son emploi et recourent empiriquement à la médication arsénicale ; j'ai été moi-même victime de cette méthode dans des circonstances particulières qui m'ôtaient la possibilité de me soigner moi-même, dans un cas de fièvre rémittente compliquée de sciatique.

Dans la *fièvre bi-quotidienne* ou *rémittente,* l'administration du médicament doit suivre la fin de l'accès.

Dans les *formes rémittentes graves*, on doit l'ingérer aux époques de rémission de la fièvre, en deux doses qu'on peut prendre ordinairement matin et soir. On ne doit pas craindre d'atteindre 2 gr. 50 c. en pareil cas. Je n'ai jamais vu d'états dyspeptiques survenir pour avoir pris de la quinine à jeun ; j'ai vu souvent au contraire les vomissements survenir quand elle était ingérée un peu avant le repas. — Le mieux est de boire, immédiatement après, du café léger ou du thé.

Pour les fébricitants et les cachectiques résidant dans une contrée insalubre, il est certain que l'administration du sulfate de quinine doit à la longue irriter la muqueuse stomacale, et qu'il y a tout avantage alors à recourir aux injections hypodermiques de quinine.

Il m'est arrivé d'observer, dans un cas, des *troubles psychiques,* de la perte de la mémoire, des absences et des symptômes d'anémie cérébrale à la suite de l'*abus prolongé de la quinine.* En dehors de ce cas, je n'ai observé comme phénomènes cérébraux, dans les cas où la quinine était prise avec réserve et prudence selon la méthode exposée plus haut, qu'une *surdité passagère* et parfois un peu de *vertige.* Il est bon de s'assurer à l'avance de la pureté du sulfate de quinine.

Il y a des cas où la quinine n'est pas absorbée, est inactive et disparaît dans les selles. On reconnait cette anomalie si on

Digitized by Google

ne retrouve pas la présence de la quinine dans l'urine. — Il suffit souvent de changer le mode d'administration pour rendre la quinine active. Il faut toujours s'assurer, par l'épreuve des urines, si le médicament a été absorbé, oui ou non, avant de conclure à son impuissance et à la nécessité d'y substituer la *médication arsénicale* qui, très utile dans les états cachectiques, est tout-à-fait inférieure à la quinine dans les fièvres ordinaires.

On peut remplacer avec avantage le sulfate de quinine par le *chlorhydrate* qui est plus soluble et qui contient, à poids égal, plus de quinine que le sulfate; le 1er en renferme 83 % et le second 74 %.

Dans les cas de fièvres compliquées de symptômes d'irritation cérébrale, on se trouve bien d'associer le *bromure de potassium* au sulfate de quinine; il produit alors une grande sédation nerveuse.

Je regarde également comme avantageuse, l'administration dans les intervalles apyrétiques, et suivant les symptômes, du *fer,* du *bicarbonate de soude,* et de l'*iodure de potassium* à doses légères.

Je me suis bien trouvé d'applications répétées de *teinture d'iode* sur la région du foie, et de l'ingestion, dans les intervalles apyrétiques, du *citrate de caféine* à la dose de 60 centigrammes.

Le *vin* est généralement utile. Les résidents à la côte ou dans le voisinage de la côte peuvent et doivent y recourir; les voyageurs et les résidents dans l'intérieur des terres sont contraints d'y renoncer, vu les difficultés des transports. Tout au plus peuvent-ils adopter l'usage des petites doses de *vin de quinquina* dans l'intervalle des manifestations fébriles.

De la série des remèdes préconisés contre la fièvre, je détache l'extrait alcoolique d'*Eucalyptus* pour dire que, d'après mon

Digitized by Google

observation personnelle, les résultats thérapeuthiques en sont nuls. — Il n'en est pas moins certain que les plantations d'Eucalyptus peuvent faciliter l'assèchement des terrains humides et marécageux et combattre ainsi indirectement la fièvre.

Quant à l'*alimentation*, tout en étant mixte, elle doit être substantielle; l'expérience des derniers voyageurs permet de modifier heureusement l'hygiène alimentaire et de diminuer le nombre des privations. Les *vêtements* doivent être réglés suivant les températures si différentes du matin et du soir.

On ne saurait trop recommander l'usage du *thermomètre médical* qui peut figurer au premier rang des instruments du voyageur. De fréquentes observations thermoscopiques pourront l'avertir de l'imminence de la fièvre et l'éclairer sur la marche et les caractères réels de la maladie. — Il ne devra pas perdre de vue qu'au bout d'un certain séjour dans ces contrées la moyenne thermométrique physiologique est généralement élevée de 2 à 3 dixièmes.

Quant à la proscription absolue dont beaucoup de praticiens ont frappé le *lait*, elle ne me paraît nullement justifiée: son usage ne pourrait être nuisible aux fébricitants qu'en cas de dyssenterie concomitante.

III

Dyssenterie

De toutes les affections qui puissent atteindre un étranger dans la zône intertropicale de l'Afrique, la dyssenterie est à coup sûr la plus redoutable et la plus meurtrière. La dyssenterie est évidemment *endémique* dans ces contrées où elle offre

Digitized by Google

tous les caractères d'un flux intestinal de nature spéciale manifestant une grande tendance aux récidives et à la chronicité, et entraînant parfois la mort.

Mais tout en tenant compte de l'*endémicité* dans l'étiologie de la maladie, il convient d'attribuer une sérieuse importance à deux ordres de causes qui jouent, à mes yeux, un rôle capital dans la production de la dyssenterie. Ce sont les *variations de température* et les *mauvaises conditions du régime alimentaire.*

Dans les climats intertropicaux, les transitions brusques de température sont la règle, et la fraîcheur des nuits y contraste avec la chaleur diurne. C'est le plus souvent à la suite d'un refroidissement ou d'un brusque arrêt de la transpiration, que se déclare la dyssenterie. Que le voyageur ait l'imprudence d'alléger ses vêtements après une longue marche et alors que le corps est baigné de sueur, ou de se coucher sur le sol humide soit directement, soit avec interposition d'une toile imperméable, l'impression du froid retentira sur le ventre et pourra provoquer la dyssenterie.

Mais, dans un grand nombre de cas, le genre d'alimentation agit concurremment avec la cause précédente. Isolément même et en dehors de toute cause adjuvante, une alimentation de mauvaise qualité suffit pour produire une dyssenterie grave. C'est là un point sur lequel je ne saurais trop insister, car il comporte de précieuses indications prophylactiques.

Sous l'influence de cette cause, la dyssenterie apparaît souvent en pleine saison sèche et dans les climats relativement salubres, atteignant indistinctement les blancs et les nègres.

Dans tous les cas qui sont tombés sous mon observation j'ai pu attribuer le développement de la maladie à une alimentation trop abondante, d'une manière générale, ou dans laquelle intervenaient des végétaux indigestes et grossiers, ou bien des aliments

Digitized by Google

gras ou de la viande en quantité disproportionnée, ou encore une eau de mauvaise qualité.

Il y a là pour l'intestin toute une série de causes d'irritation.

La dyssenterie offre, dans ces cas, deux périodes : l'une *catarrhale*, *diarrhéiforme*, l'autre *inflammatoire*, *hémorrhagique*. C'est ordinairement après quelques jours de diarrhée négligée en raison de son indolence, que les évacuations deviennent sanginolentes. Les fatigues physiques, la longue exposition au soleil, les émotions morales aggravent la maladie par la dépression des forces qu'elles entraînent. — Quant aux émanations miasmatiques, quand elles ne provoquent pas une fièvre concomitante, elles interviennent toujours comme cause débilitante. Mais il faut se garder de confondre la fièvre purement symptomatique de la seconde phase de cette forme de dyssenterie avec un accès surajouté. Cette confusion entraînerait une administration tout au moins inutile du médicament spécifique.

Dans les cas heureux, la maladie se termine ordinairement au bout d'un septenaire. — Dans les autres cas, la maladie affecte ordinairement la *forme adynamique* et se termine par un épuisement graduel des forces.

La maladie offre une tendance marquée aux *rechûtes* et aux *récidives*, et la convalescence demande toujours les plus grands ménagements. —Ainsi, loin de conférer la moindre immunité, la dyssenterie reparaît sous l'influence des mêmes causes, avec une fréquence et une intensité proportionnées au nombre des attaques antérieures. — Cette affection est bien distincte de la *fièvre pernicieuse dyssentérique* si bien observée et décrite par les médecins de la marine. — Elle n'en a pas moins sa gravité, car les conditions de la vie des voyageurs en Afrique font de cette maladie, relativement bénigne en elle même, une cause puissante de mortalité.

(1) Archiv. f. Geschichte d. Medecin u. med. Geographie. III. Bd.

Digitized by Google

Sans entrer dans des considérations à perte de vue sur la *prophylaxie* de cette affection, je crois utile de tracer à ce sujet quelques règles générales que m'a dictées mon observation personnelle.

Avant tout, la nourriture doit être calculée sur les exigences du climat. Une alimentation fortement animalisée est des plus nuisibles, et il importe d'y faire entrer les matières azotées dans une grande proportion. L'étranger qui débarque en Afrique a deux écueils à éviter au point de vue alimentaire : celui d'ingérer quotidiennement une trop grande quantité de viande, et celui d'emprunter aux indigènes l'usage de végétaux indigestes (sorgho, haricots, pois). Un autre danger consiste dans l'usage des boissons alcooliques, qui a ses zélés partisans, et dans cette idée qui s'est emparée de plusieurs esprits que le blanc n'a rien de mieux à faire, pour garder la santé dans la zône intertropicale, que d'imiter le régime alimentaire des nègres.

Il est indispensable que la *viande* entre pour une certaine proportion dans l'alimentation. Mais il suffit d'un repas à la viande pour les 24 heures. L'aliment dont il convient de faire la base de la nourriture, c'est le *riz* et le *pain* qu'il est toujours possible de faire lever à l'aide de cette boisson fermentée des nègres connue sous le nom de *pombé*. On peut, en cas de rareté de blé, faire entrer dans la confection du pain un tiers et même une moitié de farine de *maïs*. Cette addition n'enlève rien à la saveur du pain. L'usage du pain et du riz permet d'équilibrer les deux éléments indispensables de l'alimentation, et j'y vois la ressource prophylactique la plus puissante contre la dyssenterie de la zône intertropicale.

Quant à l'influence des *boissons alcooliques*, elle peut souvent être accusée comme la cause principale de la dyssenterie. — L'*alcool* doit être à mon sens proscrit d'une façon absolue et je ne crois nullement à la nécessité pour l'étranger voyageant en Afrique de se munir de rhum, de cognac ou d'eau-de-vie.

Digitized by Google

— Le vin pourrait figurer avantageusement dans le régime à titre d'agent tonique et réparateur. Mais il n'est nullement indispensable et les conditions des voyages en rendent d'ailleurs le transport à grande distance tout-à-fait impossible. Restent donc comme boissons à la portée du voyageur : l'*eau*, le *thé*, le *café*, et deux boissons indigènes qu'il est souvent possible de se procurer : l'*hydromel* et le *togoi*.

L'*eau* contient souvent des matières étrangères, les unes en suspension, les autres en solution.

De telles eaux sont souvent désagréables à boire et même d'un usage répugnant, il est d'usage de clarifier l'eau ou du moins de tenter de la clarifier à l'aide de *filtres à charbon;* malheureusement le charbon n'exerce son action purifiante que dans des limites assez étroites et avec une lenteur désespérante. Un bon filtre portatif, clarifiant l'eau rapidement, est encore à trouver. Quant à l'*alun*, il ne peut s'employer qu'exceptionnellement pour des eaux chargées d'une très grande quantité de chaux. L'*ébullition* rend l'eau moins indigeste par la décomposition des matières organiques qu'elle peut contenir, et par la précipitation sur les parois du vase d'une partie des sels qui s'y trouvent dissous à l'aide d'un excès d'acide carbonique. Mais il est bon de noter que l'eau peut contenir une certaine quantité de nitrates, de chlorures et de sulfates dont l'ébullition n'atteint pas la solubilité ; de telles eaux, bouillies, n'en sont que plus malsaines, car les sels y sont d'autant plus concentrés. Elles sont généralement d'une limpidité décevante et d'un goût légèrement saumâtre, mais nullement désagréable. Dans certaines localités situées à 5 ou 6 journées de marche de la côte orientale, ces eaux déterminent des dyssenteries ou tout au moins des diarrhées qui atteignent indistinctement les voyageurs noirs ou blancs ; à la suite de leur ingestion, il arrive d'éprouver pendant plusieurs jours une sensation de cuisson pendant la miction urinaire et même quelque temps après la miction.

Digitized by Google

En pareil cas, ni la filtration, ni l'ébullition ne peuvent détruire la mauvaise qualité des eaux.

Une précaution dont je ne saurais trop recommander l'usage consisterait à ne boire que de l'*eau distillée*. Il sera facile aux voyageurs de se munir d'un appareil à distillation portatif où le tube intermédiaire au récipient et au réfrigérant serait suffisamment long pour empêcher l'échauffement, par l'effet du voisinage du vase qui sert comme réfrigérant.

On pourrait distiller la veille l'eau destinée à l'usage du lendemain, quitte à aérer par le battage l'eau ainsi obtenue.

Toutes les règles hygiéniques relatives à l'eau doivent se résumer dans ce précepte d'une importance capitale et de nature à écarter la cause la plus active peut-être de dyssenterie : *dans les contrées de la zône intertropicale ne boire autant que possible que de l'eau distillée*, et cet avantage, il est aisé de le réaliser pour tout voyageur.

Le thé léger est une boisson salutaire dont les étrangers ne sauraient trop adopter l'usage pendant leur séjour dans les régions intertropicales. — Son action est légèrement stimulante, et les estomacs faibles et dyspeptiques le supportent mieux que le café. Il favorise d'ailleurs la digestion et constitue la meilleure boisson qu'on puisse prendre pendant les repas ou dans leurs intervalles.

Le café a des propriétés stimulantes, nutritives et antidéperditrices qui sont précieuses pour l'homme qui se livre à des exercices fatiguants et s'expose constamment aux intempéries de l'atmosphère. — Le café froid, suffisamment dilué, est la boisson la plus salubre, la plus rafraîchissante et la plus agréable qu'on puisse prendre pendant de longues marches.

L'action stimulante du café est assez énergique pour qu'on s'abstienne de recourir aux boissons spiritueuses dans les cas où l'on recherche cette action.

Digitized by Google

La *bière* des Africains, le *pombé*, en dehors de son goût peu agréable, est trop riche en alcool pour qu'on puisse y recourir avantageusement; il n'en est pas de même de l'*hydromel* qu'on peut préparer de façon à ne permettre qu'une légère fermentation, et du *togoi* qu'on obtient en faisant macérer du grain de sorgho pendant 24 heures dans une certaine quantité d'eau; au bout de 2 ou 3 jours, cette macération donne une boisson assez agréable et très nutritive dont l'usage n'entraîne ni diarrhée, ni troubles digestifs d'aucune sorte; tel est du moins le résultat de mon observation et de mon expérience personnelles.

Quant à l'*hygiène des vêtements* considérée au point de vue de la prophylaxie de la dyssenterie, je ne saurais trop recommander l'usage de longues et épaisses *ceintures de laine* sur le ventre. Le tissu le plus avantageux sous ce rapport est celui dont les Arabes et les Bédouins du désert font leurs burnous; on peut en faire une ceinture large, faisant 2 à 3 fois le tour du ventre, de façon à en maintenir l'application directe et à en empêcher le déplacement. Le *régime diététique* est le point le plus important et le plus difficile du traitement de la dyssenterie. L'*eau albumineuse*, l'*eau de riz*, l'*opium* suffisent souvent, dans des conditions diététiques convenables, à combattre les premières attaques. Dans les autres cas, la médication la plus efficace consiste dans l'emploi du *calomel* et de l'*ipéca*.

IV

La pathologie des blancs dans l'Afrique centrale offre *plusieurs particularités intéressantes*. — Je me bornerai à signaler à ce titre une affection assez curieuse que j'ai observée sur moi-même pendant mon séjour dans l'Ounyamouési; c'est une *maladie cutanée parasitaire* due au *founza ia môm̂bé* (littéralement : *ver du bœuf*). Je l'ai décrite en détail dans une note adressée à l'Association internationale africaine. La fréquence des ophthalmies (conjonctivives muco-purulentes) est à noter

Digitized by Google

dans les immenses plaines sablonneuses à terre rougeâtre de l'Ougogo, vaste contrée située à un mois de marche environ de la côte orientale et au commencement du plateau central de l'Afrique intertropicale.

V

Les *affections vénériennes* sont très fréquentes parmi les nègres de l'Afrique orientale, et la plupart des femmes en sont atteintes.

La *syphilis constitutionnelle* est chez eux d'une observation commune; j'ai noté dans ces cas la fréquence de l'*irido-choroïdite* et de quelques syphilides, surtout du *pian*. Il est à remarquer à ce sujet, que dans l'Ougogo, qui se trouve en quelque sorte enclavé au milieu de l'Afrique orientale, ces affections sont exceptionnelles.

J'attribue cette circonstance au peu de relations qu'ont les habitants de cette contrée avec le littoral du Zanguebar et à l'habitude qu'ont les Wagogos de se marier exclusivement dans leur tribu. — Les populations situées tant à l'Ouest qu'à l'Est de cette contrée sont la proie de la syphilis, contractée, selon toute apparence, à la suite de leurs rapports avec les Arabes et les métis de la côte.

La syphilis contractée par les nègres est loin de guérir spontanément comme le croient quelques auteurs. La guérison n'est qu'apparente; et des accidents secondaires ou tertiaires peuvent se développer au bout d'un temps très long. — Les Africains orientaux comptent si peu sur la disparition spontanée de la maladie, qu'ils la soignent avec force tisanes et force infusions de végétaux indigènes; ce mode de traitement paraît d'ailleurs peu actif. Un trait de mœurs intéressant à ce sujet, c'est que les

Digitized by Google

Africains orientaux n'attachent pas la moindre idée d'impudeur au fait d'être infecté de la syphilis; les rapports sexuels n'en continuent pas moins. — La plupart, d'ailleurs, n'ont aucune notion de la contagiosité de la maladie. Chez eux, la syphilis se soigne pour ainsi dire en famille, et la femme y prépare les tisanes anti-syphilitiques avec autant de naturel que s'il s'agissait du repas quotidien.

VI

Au point de vue de la pathologie externe, je dois signaler la tendance que les moindres *plaies, piqûres*, *excoriations* présentent à prendre la *forme ulcèreuse* et à revêtir le caractère du *phagédénisme*. Ces ulcères présentent rapidement l'aspect de la *pourriture d'hôpital* et la guérison en est généralement longue et difficile. Le sulfate de cuivre et le nitrate acide de mercure sont les meilleurs topiques à employer dans ces cas rebelles.

VII

Acclimatement

Les considérations qui précèdent montrent suffisamment que les maladies sont un obstacle sérieux à l'existence et à la propagation des Européens dans l'Afrique intertropicale.

L'expérience faite à ce sujet par quelques voyageurs et plusieurs résidents dans ces contrées, et l'examen des tentatives de colonisation faites, à diverses époques, par les Européens sous les mêmes latitudes, fournissent de précieux éléments pour apprécier cette grave question de l'*acclimatement*.

Digitized by Google

Dans ce milieu nouveau, l'organisme humain doit lutter contre le *climat proprement dit* et *contre les maladies endémiques*. Examinons quelles chances il y a de résister dans cette double lutte, en analysant les épreuves par lesquelles il doit passer, et voyons ce qu'il faut penser : 1° de l'*acclimatement météorologique* proprement dit; 2° de l'*acclimatement pathologique*.

1° Il y a dans l'Afrique intertropicale des contrées qui, quoique soumises aux influences météorologiques propres aux climats de cette zône, jouissent d'une *salubrité réelle;* tel est le pays montagneux de l'*Ousagara*. D'autres jouissent d'une *salubrité relative;* telles sont les vastes plaines de l'*Ougogo;* la plupart des autres contrées de cette région sont *insalubres*. Ainsi les *endémies* existent chez les unes et n'existent pas chez les autres; là où elles se rencontrent, elles agissent concurremment avec les influences météorologiques, pour frapper les Européens voyageurs et résidents.

Les *climats partiels* de cette zône présentent donc des différences de salubrité très marquées, et si certaines localités sont de véritables nécropoles, si dans d'autres ne peuvent résider que des colonies de valétudinaires, on en trouve aussi où les Européens peuvent vivre plusieurs années sans danger pour leur santé et sans contracter d'autre affection que l'*anémie des pays chauds*, à condition naturellement d'y observer les précautions hygiéniques nécessaires. C'est ainsi qu'on est préservé contre les maladies endémiques sur les hauteurs du Ngourou et de l'Ousagara, malgré leur proximité des foyers insalubres. Si je signale particulièrement ces points, c'est qu'ils sont appelés, sans nul doute, à devenir pour les blancs un véritable *sanitarium;* on peut s'y rétablir de maladies contractées au littoral; mais après y avoir séjourné plus ou moins longtemps, on n'en reste pas moins exposé à subir les influences endémiques quand on rentre à la côte ou qu'on se rend dans tout autre foyer insalubre.

Digitized by Google

Certains climats présentent donc des conditions spéciales d'insalubrité indépendantes des agents cosmiques et liées à leur topographie, à la constitution du sol influençant le régime des eaux.

Citons quelques exemples :

A peu de distance de la Réunion, se trouvent sur les côtes de Madagascar, d'autres îles, Mayotte, Nossi-bé, d'une extrême insalubrité. Près de Zanzibar se trouve l'île de Lamoo qui est très salubre. Les Seychelles le sont également et servent même souvent de lieu de convalescence à ceux qui ont subi l'influence du climat de Zanzibar.

Ainsi *les seules propriétés physiques de l'air ne sont pas des causes d'insalubrité dans la zône intertropicale;* l'homme possède la faculté de réagir contre leur influence et de s'adapter à ces conditions nouvelles; il peut vivre exempt de maladies endémiques dans un climat donné de cette région, non pas qu'il acquiert à la longue une immunité contre la fièvre et la dyssenterie, mais parce que la topographie de ce climat ne comporte pas de maladies endémiques; il peut se transporter directement d'Europe dans ces contrées, sans passer par des séjours en des points intermédiaires. Une preuve suffisante de l'innocuité du climat proprement dit sous ces latitudes est fournie par les navires qui voyagent sur tous les points des mers tropicales sans voir se modifier leur état sanitaire à une seule condition, *celle de ne pas aborder les contrées insalubres.*

De là résulte naturellement l'indication d'éviter les contrées réputées insalubres, ou au moins, de tout mettre en œuvre pour y faire le séjour le moins long possible et pour en rendre la traversée facile et rapide par l'amélioration des routes et le perfectionnement des moyens de transport. L'*acclimatement météorologique* est donc possible dans cette zône.

C'est là un point qu'il importe de mettre en lumière et de dégager nettement de cette question généralement mal com-

Digitized by Google

prise de *l'acclimatement*. C'est une grave erreur d'interpréter *l'acclimatement*, dans le sens d'une *immunité*, d'une *préservation* contre les maladies endémiques.

S'il y a *adoption, accoutumance* de l'organisme à de nouvelles conditions météorologiques, il n'y a pas d'*immunité* possible contre les maladies endémiques; cette question de l'acclimatement se divise donc, et, si l'on peut admettre l'*acclimatement météorologique* proprement dit, on peut dire que l'*acclimatement pathologique* n'est qu'un *mythe*. Tout au plus peut-on considérer le premier comme atténuant, dans une certaine mesure, l'action des causes morbigènes. C'est ainsi que les nègres de Zanzibar sont soumis à la fièvre, comme les blancs, quand ils arrivent dans l'Ounyamouési; seulement elle est chez eux plus bénigne.

De grandes modifications fonctionnelles sont corrélatives de cet acclimatement météorologique dans les climats chauds et salubres.

La plus saillante consiste dans l'activité extrême des exhalations pulmonaires et cutanées et dans l'augmentation de la sécrétion biliaire, d'où résulte un allanguissement général. Il se développe progressivement une débilité musculaire, et une excitabilité particulière du système nerveux.

La circulation s'accélère, d'où cette tendance hémorrhagique qu'on observe chez les Européens nouvellement arrivés dans les régions intertropicales. Les poumons y fontionnent avec moins d'énergie, l'acide carbonique est exhalé en proportion plus faible. L'excès de carbone est éliminé par une autre voie, par le foie. — La calorification est moindre, bien que la moyenne de la chaleur animale soit plus élevée.

Quoique les forces musculaires soient peu développées chez les indigènes, ils résistent à la fatigue beaucoup mieux que les Européens; ces derniers peuvent cependant acquérir par l'habi-

Digitized by Google

tude une force de résistance assez grande. Il est en effet établi que tout Européen, dans des conditions moyennes de force physique et de santé, arrive à faire de huit à dix lieues par jour à pied et contracte tellement l'habitude des longues marches qu'elles deviennent rapidement indispensables à son état de santé.

La suractivité fonctionnelle du foie détermine fréquemment, surtout au début, des maladies des voies biliaires. On observe alors tous les phénomènes de la *polycholie aigüe*. L'exagération de la quantité de bile dans les voies digestives et le reflux de ce liquide entraînent l'inoxerie, des nausées, un affaiblissement général du corps et de l'esprit, la langue se couvre d'un enduit jaunâtre et la peau déjà colorée se nuance d'une *teinte subictérique*. — A la longue cet état devient chronique et on ne peut y remédier que par le repatriement.

L'excitabilité du système nerveux se développe à un point dont on ne peut se faire une idée dans les pays tempérés. De là cette inégalité d'humeur, cette irascibilité, cette *hypocondrie*, cette *mélancolie* qu'ont signalées, éprouvées ou observées bien des voyageurs et qui, chez quelques uns, a été poussée jusqu'à la misanthropie; chez d'autres cette irritabilité, accrue par l'abus de la quinine ou de vives émotions morales, a été jusqu'à provoquer le suicide. C'est l'exaltation constante de la sensibilité qui explique la fréquence des maladies du système nerveux sous les latitudes intertropicales.

Un phénomène psychique remarquable, c'est qu'avec le temps la vivacité des impressions diminue chez l'Européen et qu'il finit par faire un usage moins régulier et moins pénétrant de sa faculté d'observation. La finesse du jugement s'émousse et fait place à un état d'indifférence, à une sorte *de torpeur intellectuelle* et une tendance extrême à la *contemplation*.

Digitized by Google

Acclimatation pathologique

J'ai déjà dit plus haut qu'envisagé comme une immunité acquise contre les maladies endémiques, l'acclimatement n'existe pas. Un fait hors de doute, c'est l'impossibilité pour l'Européen de se préserver d'une manière absolue contre elles et c'est l'inutilité de toutes les mesures préalables d'acclimatation imaginées dans un but préventif. On espérerait en vain se prémunir contre la fièvre et la dyssenterie en stationnant quelque temps dans des points intermédiaires avant d'arriver à la côte orientale ou dans les contrées insalubres de l'Afrique intérieure. Ces étapes n'auraient d'autre effet que d'atténuer les premières impressions du climat météorologique que l'organisme peut supporter d'emblée, à condition d'observer une hygiène convenable.

Les Anglais ont d'ailleurs renoncé à cette mesure de l'échelonnement des garnisons sur la route des climats insalubres, qu'ils pratiquaient autrefois pour recourir à la création de troupes indigènes et à la séquestration des troupes européennes sur les hauteurs.

J'ai pu me rendre compte du genre d'immunité dont jouissent apparemment quelques Européens dans des foyers insalubres. Il n'y a là qu'un certain degré de tolérance pour l'action miasmatique en rapport avec la réceptivité particulière de l'individu et avec l'accoutumance au climat météorologique qu'il acquiert à l'aide d'une hygiène appropriée.

L'Européen qui arrive dans ces climats malsains dans un état de santé parfaite, qui adopte toutes les précautions hygiéniques désirables, qui oppose aux fièvres et aux dyssenteries qui l'assaillent le traitement le plus convenable, et qui fait tout pour en éviter et en atténuer les récidives, arrive à la *tolérance* compatible avec l'existence au bout de quelque temps et pourra

Digitized by Google

séjourner un certain nombre d'années dans ces localités insalubres. — Mais dans tous ces cas, il ne s'agit jamais que d'une immunité *relative,* que d'un *acclimatement apparent.* La fièvre pourra revêtir des formes plus bénignes; la récidive pourra paraître s'épuiser; on pourra se dire ou passer pour *acclimaté;* mais l'intoxication n'en continuera pas moins son action désorganisatrice, et si cette action reste quelque temps latente, elle pourra se révéler au moment le plus inattendu par une attaque foudroyante. C'est ainsi qu'à ma connaissance une fièvre pernicieuse algide est venue frapper un Européen qu'un séjour de huit ans à la côte faisait considérer comme acclimaté, et qui n'avait, depuis plusieurs années, que des accès de fièvre rares et légers. — C'est, que le plus souvent alors, aux manifestations franches de l'action miasmatique, a succédé un état cachectique apyrétique ou à peu près, avec gonflement de la rate ou du foie. Dans ces cas prétendus d'acclimatement, on pourra toujours constater l'existence de ces lésions, ou tout au moins un état anémique très prononcé avec bruits de souffles vasculaires au cœur et une tuméfaction temporaire, sinon persistante du foie. Tout au moins aussi une enquête attentive révèlera comme phénomène subjectif l'existence de palpitations et d'un état dyspeptique. C'est cet état réellement pathologique, que quelques auteurs ont appelé l'*acclimatement.* On a été jusqu'à proposer de favoriser cet affaiblissement pour hâter l'acclimatement, et jusqu'à admettre des *maladies acclimatantes!* Mais ces maladies acclimatantes n'emportent que trop souvent les immigrants! Si quelques individus vigoureux et prudents ne succombent pas au bout de quelques années, ils restent dans cet état de débilité, de langueur et de vieillesse prématurée qui frappe à première vue tout observateur; ils deviennent de plus en plus accessibles aux endémies qui finalement amènent une mort anticipée.

Il n'y a pas plus d'acclimatement contre la dyssenterie et contre l'hépatite que contre la fièvre. Toutefois la tolérance individuelle peut exister à un degré plus marqué que pour la

Digitized by Google

fièvre. Mais dans les foyers intenses, la proportion des morts aux malades est plus grande pour l'endémie dyssentérique, et c'est surtout la forme chronique, résultat presque constant de nombreuses récidives qui entraîne alors la mort. Rien de plus instructif sous ce rapport, pour l'Européen arrivant à la côte d'Afrique, que la vue des agents qui viennent constater l'état sanitaire du bord avant d'autoriser le débarquement. — Ces Européens au teint blafard, à la figure amaigrie, aux yeux éteints, sont les premiers visages qui frappent l'étranger. Amère dérision ! Ces tristes spécimens de l'acclimatement sont désignés sous le nom de « *la santé* » et leur visite s'appelle, la visite de la santé ! Les *indigènes* ont positivement les bénéfices d'un certain acclimatement, mais cet acclimatement ne va pas jusqu'à l'immunité complète, et le déplacement vers un point plus insalubre encore fait disparaître pour eux cet avantage naturel. Ils subissent sous une forme plus bénigne que les étrangers les influences endémiques et ils ne rencontrent pas plus de causes de mort dans la dyssenterie et l'épatite que les habitants des pays tempérés n'en trouvent dans la pneumonie et le rhumatisme articulaire.

Dans les considérations qui précèdent nous n'avons envisagé que l'*acclimatement individuel*. Nous avons établi sous ce rapport une distinction bien nette entre les climats malsains et les climats sains des régions équatoriales de l'Afrique, niant l'acclimatement dans les premières, l'admettant dans les secondes, et formulant comme conclusion pratique que l'existence pour les Européens dans un état satisfaisant de santé est possible pour un certain nombre d'années, dans de bonnes conditions d'hygiène. Est-ce à dire qu'un certain nombre d'immigrants puisse parvenir à s'y créoliser et que l'acclimatement complet de l'espèce, en tenant compte des aptitudes respectives des diverses races, puisse s'y opérer après plusieurs générations? La question est plus que douteuse, et sans vouloir l'examiner

Digitized by Google

ici dans ses détails, nous nous bornerons à rappeler qu'en Egypte, climat salubre par excellence, on ne rencontrerait pas une seule famille étrangère qui ait prospéré et se soit propagée dans une suite de générations, et à citer ce fait connu que les Circassiens qui y formaient la classe dominante des Mameloucks ne pouvaient s'y entretenir qu'au moyen d'un recrutement continuel dans leur pays d'origine. — Quant à l'Algérie, qui offre des conditions moins favorables que l'Egypte, l'acclimatement y a été considéré tout ou moins comme difficile; la statistique a établi que la mortalité moyenne des soldats français y est quatre fois plus considérable que celle des troupes en France et que, des habitants Européens, elle est environ du double que celle qu'on observe en France.

Il n'en est pas moins probable que les régions salubres de l'Afrique équatoriale offrent des conditions d'acclimatement, tant individuelles que générales, plus avantageuses que bien des colonies actuelles, que la Cochinchine, que les Antilles, que Mayotte, Nossi-bé, la côte de Madagascar et la côte occidentale d'Afrique. Certes il est difficile de prévoir avec certitude l'avenir d'une colonisation des plateaux de l'Afrique équatoriale, mais, sans préjuger la question, on peut l'envisager avec confiance; le jour où ils seraient accessibles aux tentatives de colonisation, les immigrants y courraient certainement moins de chance, de mortalité que dans la plupart des nécropoles que nous venons de citer. L'existence pourrait s'y entretenir et la race Européenne s'y propager peut-être dans une certaine mesure et par certains moyens : tels, au point de vue individuel, que les déplacements sur les hauteurs, ou les voyages en Europe après un certain nombre d'années, et, à un point de vue général, par les croisements avec du nouveau sang Européen, avec des races plus aptes à vivre dans le nouveau milieu, ou avec les populations indigènes.

Dans aucun cas, les immigrants Européens ne pourraient s'adonner eux-mêmes à la culture du sol. Ils devraient chercher

Digitized by Google

des travailleurs, à défaut des indigènes, parmi les races reconnues comme les plus aptes à l'acclimatement et comme pouvant se livrer impunément aux travaux agricoles sous ces latitudes, tels que les Chinois et les Hindous.

Dans le cours de cet aperçu médical, auquel j'ai voulu donner un caractère essentiellement pratique, j'ai eu l'occasion de formuler quelques conclusions d'une portée pratique au point de vue de l'hygiène individuelle des Européens dans l'Afrique intérieure, et d'indiquer, à un point de vue plus général, les grandes questions d'hygiène que soulève l'examen des conditions d'existence et de propagation éventuelle de notre race dans ces régions. Cette étude révèle des *desiderata* dont la réalisation n'est pas impossible, mais reste soumise à d'immenses difficultés qu'il importe de ne pas méconnaître. Il est à prévoir que les fièvres reculeront devant le défrichement, que la culture assainira des localités insalubres et que l'amélioration du régime des eaux pourra rendre habitables des contrées au climat meurtrier. Il est permis d'espérer que les voies de communication iront s'améliorant et que les moyens de transport iront se perfectionnant sans cesse; que la traversée des régions insalubres sera abrégée; que l'accès des climats salubres deviendra moins lent, moins pénible, moins difficultueux. Mais la réalisation de ces projets indispensables à l'établissement d'une civilisation sérieuse et durable, dépendra moins des efforts moraux à faire, des difficultés spéciales à vaincre et de l'argent à dépenser, que des sacrifices à faire en hommes. L'exploration de ces régions a coûté et coûtera de précieuses existences, et leur colonisation quelque base qu'on lui donne exigera de nombreuses vies humaines. C'est que la civilisation comme la guerre a ses champs de bataille, ses victimes et ses martyrs ! Cette idée de civiliser l'Afrique intérieure, partie d'un sentiment humanitaire élevé, a pris, sous la pression d'une situation économique nouvelle, une tendance utilitaire qui l'impose irré-

Digitized by Google

sistiblement à l'examen de tous les esprits sérieux et prévoyants. Les préoccupations commerciales de diverses nations se tournent vers ce nouveau champ ouvert à l'activité Européenne. Le mouvement s'accentue de jour en jour; des gouvernements y prennent une part active; des projets surgissent, et des entreprises se préparent. Entre-temps de vastes reconnaissances s'opèrent au cœur de l'Afrique. De savants explorateurs, de vaillants missionnaires, de hardis commerçants y pénètrent par toutes les voies accessibles et s'y signalent par de glorieux et pénibles travaux. Les résultats de leurs recherches sont vivement commentés; la presse les discute, l'opinion s'en émeut et le théâtre lui-même en saisit l'imagination populaire. Le mouvement civilisateur a pris une forme internationale et de nobles esprits, dans leur impatience généreuse, ont déjà posé les questions coloniales. Eh bien ! dans ce concours de toutes les forces civilisatrices, à côté des philanthropes, des moralistes et des économistes, les hygiénistes et les médecins ont une place à occuper. Une tâche ardue, mais utile entre toutes, leur incombe : celle d'étudier les moyens de diminuer la mortalité des blancs dans l'Afrique centrale. C'est cette face particulière de ce que j'ai appelé la *question Africaine*, qui m'a semblé de nature à fixer l'attention et que je n'ai pu qu'effleurer dans cette étude incomplète, entreprise en pleine convalescence au lendemain de mon voyage, et que j'espère faire suivre d'un travail plus étendu. Les Européens ne peuvent jouer de rôle civilisateur en Afrique qu'à condition de *pouvoir y vivre :* ils ne peuvent y vivre assez longtemps pour y semer leurs idées qu'à condition de se préoccuper de leur santé, d'observer les règles d'une hygiène rationnelle, et d'emprunter à la science médicale toutes les armes propres à leur assurer la victoire dans cette lutte pour l'existence qu'ennoblit le sentiment de grands services à rendre pour une cause essentiellement humanitaire.

DUTRIEUX.

Digitized by Google

Digitized by Google

ROLOGIQUES

LIEU D'OBSERVATION : KARÉMA (VILLAGE).

	Quantité de NUAGES (2)	PLUIE recueillie	EVAPORATION	REMARQUES
5 janv	4	"		Ciel couvert permettant à de rares intervalles une observation.
	1/2	"		
6	8	3mm 5		Température max. de la journée : 27° 5.
	5	"		
	8	"		
7	9			
	9	2mm		Température max : 27° 8; min : 20° 4.
	4	3mm 6		
8	9	1mm		Température max : 32°; min : 22°.
	4	5mm 4		
9	1/2	"		
	0	"		

MENT COUVERT).

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNEXE 2

Itinéraire succinct de la route de Saadani à Mpwapwa.

Sadani ou Saadani, petite localité située au Nord de Bagamoyo. Aucun Européen n'y est établi. On y recrute difficilement des porteurs.

SADANI.

La traversée de Zanzibar à Saadani se fait en daou. Le tirant d'eau de cette embarcation étant assez considérable, et la mer étant peu profonde le long de la côte, les daous doivent s'arrêter à un mille et demi du rivage; comme ils ne disposent pas de canots, on est forcé de faire ce trajet à marée basse ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

N'DOUMI.

Nous quittons Saadani, le 26 janvier pour N'Doumi, village qui se trouve à 2 heures de marche S. O. O. de Saadani.

L'eau y est assez bonne et l'on peut s'y procurer des vivres. Nons campons deux jours dans cette localité, que nous quittons le 28 janvier à 6 heures 20 minutes du matin,

Digitized by Google

nous dirigeant vers l'Ouest, à travers un pays de plaine. Nous traversons quelques bois de petite futaie, et remarquons ça et là quelques rochers de granit.

M'Kengi.

Après une marche de 3 1/2 heures, nous campons dans un endroit appelé M'Kengi. On y trouve de l'eau courante qui est très bonne, mais en revanche très peu de vivres.

Pakouréhé.

Le lendemain, lever du camp à 5 heures. Direction de la marche. S. O. O. Même aspect du pays. Après une marche de 3 1/2 heures, nous campons à proximité d'un village appelé Pakouréhé où commence l'Ousikoua. L'eau y est détestable et boueuse, le village ne peut fournir que peu de vivres qu'on paie fort cher.

Semagombé.

Le lendemain, 30 janvier, nous partons à 6 heures; nous marchons pendant 3 1/2 heures à travers de hautes herbes et d'épais fourrés pour aller camper à proximité d'un village appelé Semagombé.

Nous y trouvons de l'eau potable, mais fort peu de vivres. Le terrain est argileux; les environs du village sont peu cultivés.

Camp.

Le 31 janvier, à 6 heures du matin, nous quittons Semagombé, nous dirigeant vers l'Ouest, à travers un pays montagneux et peu peuplé. Le sol est schisteux. Nous sommes obligés de camper dans un endroit peu favorable mais où nous trouvons une eau assez potable.

Camp.

Le jour suivant, 1er février, était un dimanche. Nous nous mîmes en route à 6 1/2 heures dans la direction du S.O.O. Après une marche de 2 1/2 heures nous établissons notre camp sur une hauteur où nous trouvons de l'eau assez bonne.

Nérigouami.

Le 2 février, après une marche de 4 heures, nous rencontrons enfin un village où nous campons. Ce village s'appelle Nérigouami.

Digitized by Google

L'eau y est détestable, les vivres rares. Nous ne pouvons nous procurer ni poules, ni œufs, ni légumes. Au N. O. O. nous apercevons la chaîne des monts N'gourou.

Le 3 février, nous nous dirigeons vers le S. O. Nous traversons un torrent, tributaire Nord de la rivière Wamé, et nous établissons notre camp sur la rive Sud de cet affluent. CAMP.

Le 4 février, une marche de 3 1/2 heures à travers un pays accidenté nous conduit à Mattoungou, village très pittoresque, mais fort malsain, où l'eau est détestable. MATTOUNGOU

Nous en partons le lendemain, à 5 1/2 heures. Après une marche très pénible à travers un pays stérile et inhabité. nous arrivons à Kidoudwé, où les vivres sont abondants et l'eau excellente. Depuis deux jours nous n'avions plus trouvé d'eau buvable. KIDOUDWÉ.

Nous rencontrons à Kidoudwé un missionnaire français, le père « Machou ». Son établissement se trouve à Monda, dans les monts N'gourou, à 5 heures de marche de Kidoudwé.

Les missionnaires y font des essais de culture qui réussissent fort bien.

Nous séjournons le 7 février à Kidoudwé pour donner à nos hommes un jour de repos qu'ils réclamaient depuis longtemps.

Nous en partons le lendemain à 5 heures 25 minutes, et nous traversons successivement et sans incident deux affluents de la Wamé. Pendant la saison des pluies le passage des deux rivières doit présenter de sérieuses difficultés.

Nous campons près d'un village appelé Quamkoungo, situé près d'un nouvel affluent de la Wamé. QUAMKOUNGO

En face de nous s'étend la ligne des monts N'gourou, dont le panorama est splendide.

Digitized by Google

Un violent orage éclata pendant la nuit et mit quelque désordre dans notre camp.

Le 8 février, nous nous dirigeons vers le S. O. Nous remontons bientôt un nouvel affluent de la Wamé, le Mtouwa-Wame. Nous le traversons à gué, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. A 10 heures, nous franchissons un nouveau cours d'eau et nous arrivons enfin à M'Choropa, beau village dont les environs sont bien cultivés.

M'CHOROPA.

M'Choropa est situé sur la route de Bagamoyo. Deux routes conduisent de ce point vers Mpwapwa ; la première est la route ordinaire des caravanes ; c'est celle qui a été suivie par le capitaine Popelin. L'autre qui est plus courte, est la route des montagnes ; c'est cette dernière que nous nous proposons de suivre.

Le 9 février, nous partons à 5 1/2 heures du matin, nous dirigeant vers Koundi, premier village de l'Ousagara. Après avoir traversé deux cours d'eau, nous atteignons ce village ; nous y trouvons peu de vivres, mais de la très bonne eau courante.

KOUNDI.

L'étape suivante fut excessivement pénible. Une marche de 10 heures à travers un pays très montagneux, coupé de ravins, privé d'eau et complètement inhabité, nous conduisit enfin à Nyangara ou Nyangala. L'eau y est boueuse et malsaine. Nous n'y trouvons presque pas de vivres : on nous demande 1 shouka d'étoffe pour 16 œufs ou pour deux poules étiques.

NYANGARA.

Le lendemain, 11 février, la marche recommença, aussi pénible que celle de la veille. Le pays est toujours inhabité et sans eau. Nous escaladons les montagnes pour les redescendre ensuite. Ce n'est qu'à 10 3/4 heures, que nous rencontrons enfin le village de Mangoubika ou Magoubika près duquel nous campons.

MANGOUBIKA.

Les vivres y sont rares et très chers, l'eau est assez bonne.

Une courte étape nous conduit le lendemain, après avoir traversé une rivière étroite, dans une belle vallée où les

Digitized by Google

missionnaires anglais, sous la direction de M. Last, ont établi une station.

Plusieurs villages sont échelonnés sur le versant des montagnes; ils forment le district de Mamboïa. La mission anglaise est établie sur un point dominant tout le pays environnant et dans un site admirable. Un nouvel orage éclata pendant la nuit. MAMBOÏA.

Le 13 février, nous traversons plusieurs torrents grossis par les dernières pluies et nous campons près de Kitangi. KITANGI.

Il y plusieurs villages de ce nom. Les indigènes habitent des tembés; ils ressemblent beaucoup, dit-on, aux habitants de l'Ougogo. Les environs de Kitangi ne sont guère cultivés. L'eau y est médiocre et les vivres rares. Les dernières étapes ayant été très pénibles, nous y séjournons néanmoins le 14 février.

Nous partons le 15, à 6 heures 25 minutes du matin, pour Loubéo que nous atteignons après une marche fatigante. LOUBÉO.

Au N- E.du village coule une eau très malsaine qui donne la dyssenterie. Au Sud, au contraire, sur le revers de la montagne, on trouve dans le ravin une eau assez bonne, quoique boueuse.

Loubéo est le point le plus élévé de tout l'itinéraire que nous avons suivi. Il se trouve à 400 pieds au dessus du niveau de la mer. Les vivres y sont rares et très chers.

Le 16 février, au bout de deux heures de marche, nous arrivons sur un plateau élevé où la végétation est fort belle. Le pays est cependant inhabité. A midi, nous traversons à gué la rivière Mlalé, qui coule vers le Nord, et nous allons camper près du village de Mlalé, dont les environs, fort peu cultivés, ne présentent à l'œil que quelques rares champs de maïs; aussi les vivres y sont-ils très chers. MLALÉ

Digitized by Google

Le lendemain, nous suivons un sentier qui se déroule à travers des fourrés épais dont les lianes épineuses, en se rejoignant, forment de véritables berçeaux sous lesquels on ne peut marcher qu'en se courbant.

A mi-route, nous rencontrons une caravane indigène qui porte de l'ivoire à la côte. Elle est forte d'environ 300 hommes, femmes et enfants, et accompagnée de bestiaux.

Elle est envoyée à la côte par Mirambo et lui rapportera en échange de son ivoire des armes, de la poudre et des étoffes. Mirambo envoie ainsi par an trois ou quatre caravanes à la côte. Quelques unes des dents d'éléphants qu'elles transportent sont superbes et forment la charge de deux hommes.

TOUBOUGUÉ. Nous campons le lendemain, près du village de Toubougué, où nous trouvons des vivres en abondance et de l'eau excellente.

Enfin le 18 février, après une marche assez pénible, nous arrivons à Mpwapwa, où nous campons au N. N. O. du village.

Mpwapwa est admirablement situé au bord d'une rivière coulant vers le N. O. Cette localité, entourée de montagnes, est fort salubre.

Nous rendons visite au docteur Baxter et aux trois européens qui composent avec lui le personnel de la station de la « Church missionary ».

Les missionnaires anglais nous reçoivent parfaitement bien.

Nous séjournerons pendant quelques jours à Mpwapwa. Nous nous proposons d'en repartir le 23 février pour l'Ougogo.

La température est bonne : fort chaude à certains moments de la journée, mais assez fraîche la nuit.

Le temps est couvert, et tout annonce que la saison des pluies commencera dans quelques jours.

Digitized by Google

Observations générales :

Les étoffes dont on doit spécialement être munis pour le voyage de Saadani à Mpwapwa sont de deux espèces :

Une blanche dite américani, une bleue dite kaniki.

Le kaniki est la même étoffe que le méricani, teinte en bleu indigo.

Le kaniki vient de Bombay, le méricani d'Amérique. C'est le kaniki qui a le plus de valeur ici.

Les mesures sont :

La shouka (ou t'chouka) qui mesure quatre brasses ;

Le doti qui vaut 2 shoukas ou 8 brasses.

La brasse se mesure en prenant l'étoffe dans la main et en la portant au coude c'est une coudée.

Le prix ordinaire de deux poules maigres, sur la route que nous avons suivie, est de 1 shouka. En dehors de la chasse, l'Européen ne peut pas trouver d'autre nourriture.

BURDO.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXTRAITS DES RAPPORTS DES VOYAGEURS DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE

Digitized by Google

Digitized by Google

Dudoma (second de ce nom), le 8 mars 1880.

Monsieur le Secrétaire-Général,

Je vous envoie ces lignes par une caravane indigène de trafiquants d'ivoire qui arrivent du Nord de l'Ougogo — district riche en ivoire à ce qu'ils disent — et qui se rendent à Bagamoyo pour y vendre leur marchandise.

Nous avons quitté Mpwapwa le 25 février seulement. Au lieu de suivre la route ordinaire des caravanes, M. Cadenhead a choisi une route plus au Nord; M. Stanley (2e voyage) et un missionnaire anglais du Nyanza l'avaient seuls suivie en partie avant nous. Le but était d'éviter Mvoumi parce que l'on nous avait prédit à Mpwapwa que nous aurions un lourd tribut à y payer. Mais d'après des gens qui ont fréquenté l'autre route et qui se sont joints à notre caravane, et aussi au dire d'Arabes qui nous accompagnent depuis Mpwapwa, la route ordinaire des caravanes est infiniment préférable à celle-ci sous tous les rapports : si l'on a un assez lourd tribut à payer à Mvoumi, du moins les autres chefferies sont accommodantes, et les indigènes à force de voir passer des caravanes par chez eux ont fini par apporter quelque régularité dans la perception du hongo, qui dépasse rarement 10 dotis d'étoffe (40 mètres).

MPWAPWA.

MVOUMI.

Digitized by Google

Ici, au contraire, l'arbitraire règne d'une manière absolue. Pour comble, comme personne dans notre caravane ne connaît bien la route, on s'arrête le plus souvent devant des tembés où l'on paie un hongo qui n'est pas dû, et le lendemain au départ, on se voit arrêté à une demi-lieue de là par le vrai chef qui, à la tête de ses guerriers, vous barre le passage et vous force à demeurer deux ou trois jours chez lui, tout en percevant un lourd tribut; c'est ainsi que nous avons payé hongo à deux Chikombo, à deux Lihouma (ou Leehumwa), à deux Dudoma; les deux premiers distants d'une demi-lieue l'un de l'autre, les deux suivants de vingt-cinq minutes, les deux derniers de trois quarts d'heure. Quand serons nous sortis de cet affreux pays de brigandage !

Nous voyageons en compagnie de caravanes arabes avec lesquelles nous formons un effectif de 500 hommes et auxquelles M. Cadenhead a conseillé de prendre cette route, qui leur était inconnue. L'une de ces caravanes, rencontrée à Mpwapwa, est envoyée par les soins de M. Greffulhe en destination de Karéma, avec un ravitaillement pour M. Cambier.

A vrai dire, l'indécision et peut-être un certain manque d'énergie sont un peu cause des ennuis que nous avons éprouvés; on pouvait aisément, dès le principe, ou se décider à se rejeter sur la route ordinaire, ou montrer aux indigènes la même fermeté que Stanley, qui sans tirer un seul coup de fusil, n'a jamais payé double hongo sur cette route.

Je ne veux pas dire que nous ferions bien de faire usage de nos armes pour nous frayer un passage; d'abord, nos instructions nous enjoignent d'employer toujours la douceur avec les naturels; en outre, au premier combat, les porteurs des caravanes arabes (tous Ounyamouésis) se hâteraient de déserter, et le ravitaillement de M. Cambier se trouverait compromis. Mais je pense qu'avec de la fermeté et de la décision dans les résolutions, maintes pertes de temps et d'argent seraient évitées, sans que l'on ait à tirer un seul coup de

Digitized by Google

fusil. Ces Wagogos sont habiles à discerner la moindre indécision, le moindre signe de faiblesse, et plus habiles encore sont-ils à les exploiter.

Au demeurant, cette route est mauvaise; tout le monde, surtout les Arabes, regrettent de s'y être engagés, et quant à moi, je la déconseille vivement à tout Européen.

Heureusement le temps nous favorise; jusqu'à présent, il fait très beau, et depuis notre départ de Tchouniou il a soufflé un vent S.-E. très violent et pas une goutte de pluie n'est tombée. La massika n'a pas l'air d'être proche. C'est à croire que les personnes de Zanzibar qui nous l'annoncaient ici pour la fin de février se sont trompées, ce dont naturellement, nous nous félicitons, en souhaitant que le temps se maintienne ainsi jusqu'à Tabora.

Depuis notre départ d'Europe nous n'avons reçu aucun courrier; nous espérons trouver nos lettres à Tabora : elles auront suivi la route ordinaire, et arriveront avant nous.

Notre santé à tous est très bonne et nos rapports mutuels parfaits. L'état de la caravane est aussi très satisfaisant : depuis Mpwapwa nous n'avons plus eu de déserteurs. Seulement huit hommes en tout ont déserté jusqu'à présent. Mais c'est surtout l'Unyanyembé qui est à craindre sous ce rapport. Les ânes, eux aussi, se comportent bien; il est vrai que leurs charges sont bien légères, et que depuis Mpwapwa ils n'ont guère marché que deux ou trois heures, à part la tirikésa de Tchouniou, qui a été bien supportée.

Il y a dans l'Ougogo une assez grande quantité de vivres; mais en général l'eau, conservée dans des trous, est saumâtre, mauvaise et parfois corrompue.

Lorsque la traversée de l'Ougogo sera terminée, je m'empresserai de vous adresser un rapport détaillé sur les endroits par où nous aurons passé, sur les ennuis, les retards, les tributs que nous aurons eu à supporter.

Agréez, etc. A. BURDO.

Digitized by Google

Mdabourou (frontière Ouest de l'Ougogo), le 24 mars 1880.

Monsieur le Secrétaire-Général,

J'aï l'honneur de vous adresser un rapport succinct et rédigé un peu à la hâte de notre traversée de l'Ougogo, depuis Mpwapwa jusqu'à Mdabourou, dernier district de l'Ougogo, où nous sommes arrivés depuis trois jours. Ce rapport va du 25 février jusqu'au 25 mars. J'y joins deux annexes renfermant quelques informations spéciales.

Le 12 mars, à Pembé-Lampera (Ougogo), nous avons trouvé le courrier que M. Greffulhe nous a expédié après l'arrivée de la malle de février; il nous apportait de nombreuses lettres et de bonnes nouvelles de nos familles. En outre, j'ai reçu par l'intermédiaire de M. Cadenhead un pli de votre part, je vous remercie bien vivement des bons souhaits de nouvel an que vous voulez bien m'adresser.

Notre santé à tous les trois est excellente et nous poursuivons notre voyage dans les meilleurs termes et dans une entente parfaite.

Le moral de la caravane est également très bon; les ânes résistent bien, sauf un qui a succombé hier à Khonko où nous avions dû le laisser.

Digitized by Google

Nous avons eu quelques jours de pluie à Mizanza, puis le temps s'est remis au clair et aujourd'hui toute apparence de massika a disparu, c'est-à-dire qu'on était dans l'erreur lorsqu'on nous a fourni des renseignements à ce sujet à Zanzibar et à Mpwapwa. Je suis enclin à croire, d'ailleurs, que Stanley est dans le vrai lorsque, dans son second voyage, il écrit de Zingeh (Ougogo) à la date du 23 décembre. « Les pluies atteignent en ce moment leur plus grande intensité ». Or, si la massika est dans sa plénitude à la fin de décembre, il n'est pas à présumer qu'elle recommence deux mois après, fin février, ainsi qu'on nous l'avait prédit.

Les plantations elles-mêmes nous le prouvent. Les épis de maïs et de millet sortent de tige, le moutama est en fleur, ce ne peut donc pas être le moment des grandes pluies qui abatteraient les plantations et causeraient de vrais désastres. Je constate cependant que les naturels désirent qu'il pleuve. Ainsi, à Mdabourou, le chef nous recommanda de défendre à nos hommes de tirer des coups de fusil, attendu que cela empêcherait la pluie de tomber; et à Khonko, j'eus bien de la peine à me débarrasser des importunités du ministre du chef, qui voulait à toute force que le *mouzoungou* qui a « *des soleils dans les yeux* » fît pleuvoir. Ce que ce naïf indigène appelait pompeusement des soleils, c'était simplement mes lunettes. Mais, je le répète, je ne crois pas que ce fut la réelle massika qui était attendue en ce moment; je crois plutôt que les indigènes souhaitaient un peu d'eau pour empêcher leurs récoltes sur pied de se dessécher ou d'être brûlées par le soleil.

J'ai cru bien faire en priant M. Cadenhead de me permettre d'écrire à M. Vanden Heuvel afin de lui demander de vouloir bien nous fournir, dès notre arrivée, les renseignements qui peuvent nous être nécessaires sur le trajet de Tabora à Karéma.

D'après ce que me dit le guide, nous pouvons facilement traverser le Mgonda-Mkali en 10 ou 12 jours; si donc nous sommes à Tabora vers le 7 ou 8 avril, nous pouvons, je l'espère, atteindre Karéma à la fin de ce même mois.

Digitized by Google

Malheureusement, je ne sais pas encore quand il plaira au chef de Mdabourou de discuter le hongo; aujourd'hui 25 mars, les débats à ce sujet n'ont pas encore commencé. Ce hongo est réellement le supplice du voyageur.

Aucune caravane descendante n'est ici en ce moment; mais on nous assure que nous en rencontrerons dans le Mgonda-Mkali. Dans cette prévision, je ferme à l'avance ce pli, et j'indiquerai sur l'enveloppe le lieu et la date où ma lettre aura été remise en route à une caravane ou à un courrier.

Agréez, etc.

A. BURDO.

Hittoura, Mgonda-Mkali, le 2 avril 1880.

Monsieur le Secrétaire-Général,

Nous n'avons rencontré ni caravane descendante ni courrier depuis Mdabourou. Aujourd'hui nous croisons le courrier à Hittoura. Je rouvre ma lettre afin de vous annoncer que nous avons traversé sans encombre le Mgonda-Mkali, et même assez rapidement, comme vous le voyez.

De Tabora, je vous enverrai un rapport sur cette route : je crois qu'il sera utile aux futurs voyageurs, car les écoles que l'on fait dans ces tirikésas sont bien douloureuses et peuvent compromettre une expédition.

Digitized by Google

Aujourd'hui, bien qu'éreintés par les marches forcées des jours précédents, nous allons nous rendre, M. Roger et moi, à Hekoungou, dont nous ne sommes éloignés, nous dit-on, que de quatre heures de marche. Nous y visiterons la tombe de M. Wautier, et, si cela est nécessaire, nous la remettrons en bon état. Nous serons heureux de pouvoir rendre cet hommage à la mémoire de notre regretté compatriote.

Notre santé est parfaite. Quatre étapes seulement nous séparent de Tabora, où nous serons le 6 ou le 7 courant. De là, je vous enverrai de nouvelles communications.

Agréez, etc.

A. BURDO.

Digitized by Google

Mdabourou, le 26 mars 1880.

Rapport succinct sur la route suivie par notre caravane depuis Mpwapwa jusqu'à Mdabourou (frontièr Oeuest de l'Ougogo).

Du 25 février au 26 mars.

Marche et observations.

MPWAPWA. Départ le 25 février 1880, à 11 heures du matin. Fausse direction Sud au début; puis Ouest. Belle et bonne route.

A 6 kilomètres environ, rencontré le village de Kisokoué, où l'on fait halte une heure pour acheter des vivres. De là, terrains montagneux, route accidentée, entrecoupée de ravins. Forte déclivité vers l'Ouest.

La route prend l'aspect d'un défilé coupé par de nombreuses vallées d'érosion.

TCHOUNIOU. A 4 heures et demie nous arrivons à Tchouniou; on n'y trouve pas de vivres, c'est pourquoi on s'approvisionne à Kisokoué. Nous campons sur le versant Sud de la montagne; de là on domine une plaine immense, c'est l'Ougogo.

Digitized by Google

L'eau est bonne. Les ânes s'en abreuvent sans en être incommodés.

Voici, à mon sens, comment je m'explique l'insalubrité des eaux de Tchouniou lors du passage de Stanley (1er voyage).

Le lit de la rivière Tchouniou (en ce moment à sec) décrit une courbe autour de la montagne dont il contourne le pied de l'Ouest à l'Est. Au dire des indigènes, l'eau recueillie dans la région de l'Est serait fatale aux ânes; celle qu'on recueille à l'Ouest, au contraire, serait parfaitement bonne. Celle dont nous avons fait usage a été obtenue en creusant des trous dans le lit de la rivière, à l'Ouest. Il est donc probable que les terrains, à l'Est, renferment des matières végétales en décomposition qui altèrent l'eau; c'est la seule façon dont je puisse m'expliquer cette différence entre l'eau recueillie en deux points aussi rapprochés, et dans la même rivière. Il est possible aussi que les terrains infectés ayant une certaine altitude, l'eau ne s'altère que pendant la saison des pluies, alors que la hauteur de la crue et la violence des torrents la mettent en contact avec ces terres malsaines.

Dans tous les cas, pour être fixé d'une manière certaine à ce sujet, il faudrait analyser les eaux pendant les diverses saisons et à des points différents. Les gens des caravanes s'accordent, en général, à dire que les eaux sont pernicieuses pour les animaux, parce qu'elles renferment des précipités nitreux.

Le 26 février, départ au point du jour.

Direction O. N. O., puis O. La marche d'aujourd'hui est une petite tirikésa. La route se déroule d'abord dans une vaste plaine; herbe courte, terrain un peu détrempé par les orages qui ont sévi les jours précédents, sol gras. Au bout de deux heures nous entrons sous bois; marche pénible à cause des acacias (acacia horrida), dont les branches épineuses se rejoignent à hauteur d'homme et gênent beaucoup les porteurs en accrochant les charges qu'ils portent sur la tête.

Digitized by Google

A 1 heure et demie, grande halte.

La route est jalonnée par de nombreux baobabs de taille gigantesque, qui dominent le fourré.

Pas d'eau.

Vestiges rocheux à 3 heures et demie.

CAMP.

A 5 heures et demie nous découvrons une flaque d'eau auprès de laquelle nous campons.

Eau stagnante, mauvaise.

Le 27 février, reprise de la marche à 6 heures et demie, direction Ouest. Nous débouchons dans une plaine immense. Nombreux troupeaux de zèbres, buffles, girafes; beaucoup d'autruches et des traces nombreuses et fraîches d'éléphants.

Sol maigre, crevassé. Herbe brûlée, plaine nue ressemblant à un désert.

Nous rentrons sous bois vers 8 heures.

A 10 heures, en débouchant du bois, nous apercevons des champs de sorgho et de maïs, des troupeaux nombreux : nous sommes dans l'Ougogo. Bientôt apparaissent de longs tembés.

CHIKOMBO ou KIKOMBO.

Ce sont les premiers tembés du district de Chikombo ou Kikombo, et l'on commet l'erreur de s'y arrêter, croyant que c'est là qu'il faut payer le tribut.

Aussi le hongo est-il lestement débattu (à notre grand étonnement), et le chef se contente de 20 dotis, étoffe ordinaire blanche, dite shirting, inférieure au méricani.

Vivres abondants.

Les naturels accourent en foule pour nous voir. Stanley (2e voyage) et un missionnaire du Nyanza ont seuls passé par ici jusqu'à présent. Mais nous ne suivons pas exactement leur route, comme on va le voir.

Digitized by Google

Aperçu du prix des vivres :

14 œufs . . .	1/2 chouka étoffe shirting	(2 coudées).
2 poulets . .	1 » » »	(4 »).

Altitude de Chikombo : 2,480 pieds environ.

Le sol est planté de baobabs et semé de trous où l'on recueille de l'eau, trous presqu'à secs en ce moment.

28 février. Départ à 5 heures trois quarts. Traversé un ravin escarpé. Direction O. N. O. Les tembés continuent. Nous sommes arrêtés à trois quarts d'heure de là par les naturels. J'étais en avant-garde, et en un clin d'œil le cri de guerre ayant été poussé, une foule de Wagogos en armes nous barrent le passage. J'ai peine à arrêter un conflit, car ils menacent mes hommes de très près, avec leur lance et leur casse-tête.

M. Cadenhead me fit dire de retourner en arrière. Nous nous trouvions au vrai Chikombo, où demeure le sultan à qui l'on doit payer tribut. Le chef dont nous avons traversé le territoire la veille n'était pas le vrai souverain. Je crois toutefois que c'était un compère, car pareille aventure nous est encore arrivée aux étapes suivantes.

Aussi, je ne puis conseiller aux futurs voyageurs de suivre cette route dans le but d'éviter Mvoumi, où l'on dit qu'un fort tribut est exigé Il vaut infiniment mieux (lorsqu'on doit se rendre d'un point à un autre et *qu'on n'est pas chargé d'explorer une nouvelle route)* suivre la route ordinaire des caravanes : dans les chefferies qu'on rencontre sur ces routes-là, il existe déjà certaines règles, une sorte de tarif, tandis que c'est l'arbitraire qui règne ici.

Nous campons donc à Chikombo second, et y sommes retenus 2 jours.

Les chefs détiennent ordinairement les caravanes chez eux afin d'écouler leurs produits : œufs, poules, lait, etc.

Digitized by Google

Le chef, ivre de pombay (ou pombé) (1), n'a voulu débattre le hongo que le jour suivant, 29 février.

Le hongo se monte à 58 dotis mèricani, shirting ou étoffes de couleur.

1er mars. A 6 heures, levée du camp, direction O. Traversé une plaine, puis entré sous bois. Les monts que nous avons traversés hier s'infléchissent au Sud. Vers 7 heures, nous sortons du fourré et nous apercevons des champs cultivés et des tembés.

LOHOUMA ou LEEHUMVA.

Nous commettons la même erreur qu'à Chikombo, et nous nous arrêtons aux premiers tembés de Lohouma ou Leehumva.

Aussi le chef ne nous retient-il guère, mais le hongo qu'on y paie est de 41 dotis.

2 mars. A 5 heures et demie, nous quittons ce village ; nous n'avions pas marché une demi-heure que des naturels nous crient de nous arrêter. Nous passons outre. Le cri de guerre retentit, et de toutes parts accourent des guerriers. On parlemente. Nous comprenons que nous avons encore commis une erreur, et force est de camper de nouveau près de la demeure du chef. Un porteur de la caravane arabe est assassiné par les indigènes; deux autres, dont un des nôtres, sont blessés à coups de lances. Les guerriers wagogos accourent à chaque instant, faisant mine de vouloir attaquer le camp.

LUHUMVA.

Nous veillons en personne toute la nuit. Le chef est allé auprès de celui à qui nous payâmes hier : il l'a tué ainsi que son fils et a enlevé son bétail. Aussi le pays est-il en ébullition, et le chef en profite pour dire qu'il n'a pas le temps de discuter le hongo. Enfin, au bout de deux jours, il se décide à accepter 52 dotis étoffes diverses.

4 mars. Levée du camp à 6 heures un quart. Direction O.N.O.

(1) Bière indigène rouge, épaisse comme de la bouillie, et faite avec du moutama (sorgho) et du millet.

Digitized by Google

Nous marchons d'abord en plaine, puis nous entrons dans un bois, dont nous débouchons à 8 heures, ayant en vue les tembés de Dudoma. Campé sous un immense baobab. DUDOMA.

Vivres très abondants. On tue un bœuf; nous en achetons une épaule pour une chouka (2 coudées) : il y a là près de 12 kilogr. de viande.

Beaucoup de scorpions et d'insectes.

Le chef se fait dire absent pour nous retenir. En réalité, il combine un coup avec son fils qui a son tembé à 20 minutes de là, sur le chemin, et qui nous arrêtera au passage.

Vent S.-E. très violent.

Comme nous n'avons plus guère de biscuits et fort peu de farine de blé, nous faisons mélanger 1/3 de farine et 2/3 de moutama (sorgho) et cela nous donne des espèces de galettes molles qui peuvent remplacer le pain, bien que ce ne soit pas bon. Nous nous mettons également à manger le maïs bouilli, afin de réserver le biscuit pour plus tard.

Le chef nous retient durant trois jours sous divers prétextes. Il a pour conseiller, comme beaucoup de souverains de l'Ougogo, un ministre Ouanyamouési, à demi-civilisé déjà, qui connaît les blancs, et qui est le mauvais génie de l'endroit. C'est l'instigateur de toutes les vexations que subissent les caravanes. Enfin, le 6 mars au soir, le hongo est fixé à 65 dotis, étoffes diverses, dont quelques-unes assez chères.

Le chef avait exigé, dès l'abord, 150 dotis, un fusil et de la poudre.

7 mars. Départ à 6 heures. Direction O. N. O. Comme je l'avais prévu, à 20 minutes du camp, nous sommes arrêtés de nouveau et l'on nous oblige à camper. Cet endroit s'appelle également Dudoma. DUDOMA.

Le chef est un fils du sultan, auquel nous avons déjà payé le hongo.

Digitized by Google

Vivres assez abondants. Aperçu des prix :

2 poules. . . .	1	chouka	d'étoffe blanche dite shirting (ordinaire).
1 jarre de lait . .	1	»	
36 épis de maïs. .	1	»	

Le chef nous retient deux jours. Enfin, le 8 au soir, le hongo est accepté au prix énorme de 65 dotis.

Ce qui fait 130 dotis (520 mètres) pour le même endroit et pour le même chef, père et fils!

9 mars. A 6 heures, départ. Direction, N.-O. Traversé un marais, puis entré sous bois. A 1 heure, arrivé en face de
ZINGEH. Zingeh, campé sur le versant de la colline N.-O. Les naturels y semblent moins belliqueux. Très-peu de vivres. Eau saumâtre et mauvaise. Quantité de marécages aux environs.

Le vent S-E. souffle violemment depuis le 4 mars et tient le temps au beau, chassant toutes les vapeurs dont l'Ouest est chargé. Le chef exige 100 dotis. On discute pendant deux jours, et enfin il consent à recevoir 75 dotis, mais dont plusieurs d'étoffes assez chères.

11 mars. Petite tirikésa. On décide qu'on va reprendre la route ordinaire des caravanes, et, à cet effet, infléchir au Sud.

Départ à 5 heures et demie. Belle plaine au départ et beau sentier; croisé le sentier qui va à Kididimo. Entré dans la forêt et fait halte près d'une mare d'eau corrompue. A 3 heures trois quarts, rencontré une petite zihoua (étang) à un endroit appelé *Simbo,* mais les 700 hommes des caravanes réunies ne trouvent pas à s'y abreuver. Le coucher du soleil nous surprend en plein fourré, et nous campons *sans eau,* au milieu du bois.

12 mars. Avant le jour on se remet en marche. Le fourré s'éclaircit, la route est belle. A 8 heures, ayant un peu obliqué à l'Ouest, nous sortons du bois et apercevons les champs et les tembés de Pembé-Lampera, ainsi appelé du nom de son chef.

CAMP. Nous y campons.

Digitized by Google

Eau bonne, vivres abondants, beaux troupeaux. Ce district semble très riche et très abondant.

Pembé-Lampera, a été le seul chef un peu aimable que nous ayons rencontré; il a fait prendre de nos nouvelles et nous a envoyé en présent du lait et des œufs. PEMBÉ-LAMPERA.

Au soir, une trombe venant du Sud-Ouest s'abat sur le camp et renverse nos tentes; il tombe une pluie torrentielle qui mouille complètement tous nos effets.

Le lendemain, temps couvert et humide. On se résigne à payer 75 dotis en étoffe de valeur pour le hongo; c'est un lourd tribut.

Les naturels de ce district fabriquent du sel.

14 mars. Départ à 6 heures et demie. Direction S.-O.

La plaine est entrecoupée de marais salins; tout le sol de cette contrée est d'ailleurs revêtu d'une efflorescence nitreuse. Les zihouas (étangs) sont assez nombreux, mais le terrain s'abaisse beaucoup et toute cette partie doit être très insalubre.

Beaucoup de volatiles, canards, flamands, cigognes, peu de traces de quadrupèdes. A 9 heures et demie, nous arrivons à Mizanza, où nous campons dans une forêt de palmiers assez clair-semés. MIZANZA.

Eau détestable, contenant des matières végétales en suspension : milliers de globules verdâtres imperceptibles, produisant un véritable empoisonnement.

M. Cadenhead, M. Roger et moi, nous éprouvons tous les trois une forte attaque de dyssenterie et tous les symptômes d'un empoisonnement, après avoir bu de cette eau dont il est prudent de ne faire usage qu'après l'avoir filtrée et fait bouillir.

A l'Ouest de Mizanza, il y a de l'eau plus potable; c'est celle de l'Est qui nous a indisposés.

Mizanza est en général malsain, d'ailleurs; il est en contrebas et le sol est entrecoupé de marais.

Digitized by Google

Le chef, qui a vu Stanley, est venu nous rendre visite. Il est très vieux et très laid.

Le bétail est fort beau et très nombreux, mais les naturels refusent de le vendre. Les bœufs appartiennent tous à la race indienne, dite de Brahma : ils sont très grands et gros, avec une bosse sur le dos.

Le hongo se discute lentement, dans d'interminables palabres : ce n'est que le 16 mars au soir que le chiffre en est arrêté à 85 dotis d'étoffe, dont plusieurs de valeur.

Il fait une chaleur épouvantable, et le sol exhale des émanations empoisonnées ; nous trouvons dans nos tentes d'énormes *centi-pedi* dont le venin est mortel. A la nuit, il tombe des ondées très fortes qui transforment le camp en un lac de boue. Le 17 mars, la pluie qui tombe le matin nous empêche de nous mettre en marche de bonne heure. Des informations erronées sont ensuite cause que nous partons à 1 heure seulement. Si nous avions levé le camp au matin, nous pouvions atteindre Konzi le soir.

C'est important à noter pour ceux qui se trouveront dans le même cas, afin d'échapper à la nécessité de camper sans eau dans la forêt, ce que nous dûmes faire.

La chaleur est atroce au départ. La route se déroule au pied d'une montagne ; elle est entrecoupée de vallées d'érosion.

La montagne s'infléchit considérablement au S.-S.-O. et nous la franchissons pour entrer ensuite sous bois, direction Ouest.

A 4 heures, nous traversons le lit desséché d'un cours d'eau large de 12 mètres environ, dont le passage doit être très difficile en temps de pluie : les berges en sont abruptes et boisées.

CAMP. La nuit nous surprend dans la forêt : nous établissons le camp.

Heureusement nous découvrons un peu d'eau dans le creux d'un baobab ; mais les hommes n'en ont point.

Un de nos ânes, atteint d'abcès, est resté en arrière et ne

Digitized by Google

rejoint le camp que plusieurs heures après nous. On craint de le perdre bientôt; naturellement il ne porte plus rien.

Pendant la nuit, pluie torrentielle.

18 mars. Grande humidité. Départ pénible au jour. La forêt est assez claire, la futaie très bonne.

A 8 heures et demie, nous arrivons en vue de Konzi, où nous campons et où nous aurions pu arriver hier soir, si nous avions été bien informés. KONZI.

L'eau y est assez bonne.

Le miel est abondant. Nous en achetons 7 à 8 livres pour 1 chouka.

Beaucoup d'hyènes aux environs. Pendant la nuit, un porteur endormi dans le camp a été enlevé par une hyène à qui on a donné la chasse; on désespère de sauver l'homme.

Konzi est peu peuplé. La race d'homme qui l'habite diffère beaucoup de celles que nous avons vues jusqu'ici.

Le peu de vivres dans cet endroit rend le chef plus coulant sur le hongo, qui est prestement débattu et arrêté le soir même au chiffre de 49 dotis d'étoffes diverses, kaniki, shirting, méricani et swahia; cette dernière est une étoffe à bandes de couleurs et fond gros bleu dont on fait ordinairement des turbans.

19 mars. Départ vers 6 heures et quart. Direction O.-S.-O. Entré sous bois, puis, vers 8 heures, arrivé à la limite des cultures. Les tembés apparaissent bientôt en grand nombre.

C'est le district de Khonko et non Khoko comme on l'a orthographié jusqu'à présent. KHONKO.

Nous traversons ce village, et nous établissons notre camp à l'extrémité Ouest.

Nous avons ainsi traversé près de deux milles de pays habité; c'est le plus grand et le plus populeux district que nous ayons vu. Les cultures y sont très étendues et les troupeaux nombreux.

Digitized by Google

L'eau de Khonko est bonne, mais boueuse.

Vivres beaucoup plus abondants qu'à Mdabourou, la station suivante. Les voyageurs feront bien de s'approvisionner à Khonko de tout ce dont ils auront besoin dans le Mgonda-Mkali, où l'on marche parfois pendant quatre jours et plus, dit-on, sans rencontrer de villages.

Aperçu du prix des vivres à Khonko :

1	cuisse de bœuf (petite)	1	chouka.
1	poule et un petit panier de farine de moutama	1	»
68	épis de maïs	1	»
4	poules (dont 2 maigres).	1	»
2	grandes jarres de lait	1	»

La chouka en question représente 2 coudées d'étoffe blanche ordinaire (shirting).

Tous les districts de l'Ougogo sont loin de ressembler à Khonko.

On offre de nous vendre deux jeunes autruches pour 30 choukas les deux ; mais nous ne saurions qu'en faire et nous refusons.

Le chef envoie son ministre au camp pour prier le Mousoungou (homme blanc) qui a des soleils dans les yeux (mes lunettes), de lui faire tomber de la pluie. Je ne puis me débarrasser de cet homme qu'en lui promettant de faire mon possible pour obtenir qu'il pleuve ces jours-ci.

Il tombe durant les nuits une rosée si abondante que les tentes sont trempées au jour ; cette rosée fait souffrir les ânes : plusieurs sont atteints de rhume.

Je conseillerais aux voyageurs de se munir de couvertures et de bonnes sangles pour leurs ânes : c'est absolument nécessaire et je regrette de n'en pas avoir pour mon âne de selle ; je suis forcé de lui faire mettre la selle pendant la nuit, car il a pris un

Digitized by Google

froid : le matin, la selle est littéralement trempée par la rosée de la nuit.

Avoir également soin d'allumer de bons feux autour des ânes : cela assainit l'air, d'abord, et ensuite cela éloigne les hyènes.

On ne parvient à se mettre d'accord sur le hongo que le 21 ; il est arrêté au chiffre énorme de 91 dotis d'étoffes de belle qualité, 1 fusil à piston, 1 baril de poudre.

Le chef avait d'abord renvoyé ce hongo et il exigeait 150 dotis. Il est vrai de dire que c'est le plus important et le plus riche district que nous ayons rencontré dans l'Ougogo.

22 mars. Départ à 6 heures 10 minutes. Direction N., puis N.-O. Le district de Khonko est très étendu, car, au départ, la route se déroule pendant deux heures au milieu des cultures. Or, le camp était établi déjà à plus de deux milles de la limite S.-E. des champs de ce pays.

Les végétaux qu'on rencontre sont : le maïs, le sorgho (moutama) et le millet.

Après avoir dépassé la limite des champs cultivés, nous entrons dans un fourré où la hâche a fait de nombreuses éclaircies ; nous suivons un sentier large et commode.

Vers 9 heures, nous débouchons dans une vaste plaine : herbe assez courte, arbres clairsemés et de basse futaie ; c'est le paradis du gibier ; nous y voyons défiler de nombreux troupeaux de de zèbres et d'antilopes ; nous apercevons beaucoup de girafes, ainsi que de nombreuses traces d'éléphants. Mais le gibier est si difficile à approcher que nos efforts pour en abattre restent sans résultats.

Il se fait probablement un certain trafic d'ivoire dans la contrée, car je rencontre pour la première fois des indigènes portant aux poignets de lourds bracelets d'ivoire.

Nous mettons plus d'une heure à traverser cette plaine dans sa largeur.

Digitized by Google

Après être rentrés peu de temps sous bois, nous arrivons sur un plateau en vue de Mdabourou. Nous descendons la colline au pied de laquelle coule la rivière Mdabourou dont le lit est à peu près à sec en ce moment, et nous établissons le camp dans la plaine.

MDABOUROU.

Le chef nous fait prier d'enjoindre aux hommes de ne pas tirer de coups de fusil, parce que, dit-il, *cela éloigne la pluie.*

A l'Ouest de Mdabourou coule la rivière de ce nom, dont le lit, malgré la sécheresse de la saison, contient encore un peu d'eau. Cette rivière se jette dans la Rouaha qui serait, au dire des naturels, un des tributaires Nord du Loufidji.

Les vivres à Mdabourou ne sont pas assez abondants pour les provisions à faire en vue du Mgonda-Mkali; aussi sommes-nous forcés d'envoyer 12 hommes à Khonko pour en rapporter du maïs et du moutama. A leur retour, ils nous apprennent que l'âne malade, laissé à Khonko, est mort le jour même de notre départ.

C'est le premier qui succombe. Sa mort peut être attribuée à des abcès de mauvaise nature dont il était couvert et dont nous n'avons pu le guérir.

Les hommes de la caravane demandent un doti (8 coudées d'étoffe) d'avance, afin d'acheter ici des provisions pour la traversée du Mgonda-Mkali. On le leur accorde.

Eau de Mdabourou, fortement nitreuse, ne semble pas bonne pour les ânes. Cela provient de ce que l'eau ne se trouve en ce moment que dans des mares stagnantes dans le lit de la rivière; pour peu que le terrain soit recouvert d'une légère efflorescence nitreuse, c'est ce dernier résidu d'eau qui l'absorbera. Lorsqu'au contraire la rivière roule de fortes eaux courantes (comme ses rives l'indiquent), les principes nitreux ne doivent pas s'y faire sentir.

Le chef de Mdabourou nous envoie un mouton en présent; il est vrai qu'en échange il a reçu hier un doti d'étoffe de couleur

Digitized by Google

valant deux dollars à la côte. Cependant, il traîne en longueur les débats du hongo. Aujourd'hui 24, il prétexte qu'une tribu voisine, unie aux naturels de Khonko, lui a volé 20 bœufs, et qu'il doit faire la guerre.

Tout cela est probablement faux, et n'a pour but que de nous retenir chez lui quelques jours de plus et écouler ainsi ses denrées.

Les seules denrées abondantes ici sont les poules et le moutama; encore faut-il aller chercher celui-ci à des tembés assez éloignés.

Quant au maïs, c'est à Khonko qu'il faut s'en approvisionner.

Le 25 mars, le chef de Mdabourou nous rend visite au camp. C'est un jeune homme de 25 ans environ, qui n'a pas l'air bon du tout. Il est entouré d'une jeunesse tapageuse. Ce doit être un chef dangereux. Il semble détester cordialement les Arabes, contre qui, d'ailleurs, son père a plus d'une fois combattu.

Nous mangeons aujourd'hui pour la première fois d'un zèbre que M. Roger a tué. La chair en est excellente et ressemble à du très bon bœuf.

Vers 10 heures du soir, un violent ouragan s'abat sur le camp : pluie torrentielle, éclairs, tonnerre; vent terrible qui renverse nos tentes.

Cette trombe est venue de l'Est. Elle revient vers 2 heures du matin du Nord-Ouest.

Le 26, le temps reste couvert et il pleut par intervalle. Les Arabes m'assurent que cette fois, *c'est la massika*, et que nous devons nous attendre à ces pluies jusqu'à Tabora, au moins. C'est très pénible : les effets sont trempés, et l'air est chargé d'une humidité très malsaine.

Les débats du hongo sont enfin terminés; après les demandes les plus extravagantes, le chef s'est contenté de 80 dotis d'étoffe diverses, dont plusieurs sont des étoffes de prix.

Digitized by Google

Nous partons demain, 27 mars, pour le Mgonda-Mkali.

Le temps reste entièrement à la pluie; la lune est à son plein. Je crois réellement que nous allons traverser une époque de pluie qui, si elle n'est pas la vraie massika, semble du moins devoir être assez rigoureuse.

Nous espérons traverser le Mgonda-Mkali en neuf ou dix jours, et être à Tabora vers le 7 ou le 8 avril.

En prévision de la rencontre d'une caravane, je clos ce pli à la date de ce jour, 26 mars.

Agréez, etc.

A. BURDO.

Mdabourou (extrémité Ouest de l'Ougogo), le 26 mars 1880.

Rapport sur la route suivie par notre caravane depuis Mdabourou jusque Kouihara (Tabora) du 27 mars au 7 avril 1880.

Marche et observations.

MDABOUROU

Départ le 27 mars à 6 heures et demie. Direction N. puis N.O. Ce district est extrêmement étendu : pendant plus de deux heures nous restons dans les limites des cultures. Nous marchons ensuite sous bois pendant une heure. Vers 9 heures et demie nous nous arrêtons et nous établissons notre camp en plein bois dans un endroit appelé Tonghoni, à proximité d'un peu d'eau. Tonghoni est une expression générale qui signifie : « endroit où s'élevait jadis un village aujourd'hui détruit ou

TONGHONI (CAMP).

Digitized by Google

abandonné. « Il ne reste en effet ici aucun vestige d'habitation.

Le temps est humide, le ciel couvert, la pluie tombe par intermittence.

Le sol est noirâtre et semble très fertile. Le bois est assez dense et les herbes sont très grasses.

Nous quittons le camp le 23 mars à 6 heures, nous dirigeant vers le N.-O. L'aspect du bois change sensiblement : nous rencontrons des affleurements de rochers et bientôt d'énormes blocs de granit. Nous entrons dans une région rocheuse où l'eau abonde.

Après une marche de deux heures nous rencontrons deux tembés entourés de cultures et à 10 heures nous atteignons déjà les limites de cultures de Kommounyé M'tuana ou M'tuana.

Nous avons certainement eu tort de nous arrêter hier en pleine forêt ou bout de trois heures et demie de marche. Nous aurions dû pousser au moins jusqu'aux deux tembés où nous eussions trouvé des vivres. Il eût même été préférable, après le repos pris à Mdabourou, de marcher jusqu'à M'tuana : ce n'était, en somme, que sept heures et demie de marche, tout au plus. En agissant ainsi, on économiserait un jour et un campement sous bois sans vivres pour les hommes. Je conseille donc aux voyageurs qui suivraient le même itinéraire que nous de prendre un de ces deux points comme étape et d'éviter Tonghoni.

KOMMOUNYÉ-M'TUANA (ou M'TUANA)

Le village de M'tuana diffère essentiellement des villages de l'Ougogo : ici, c'est déjà le caractère des villages wanyamouésis qui apparaît.

Les habitations sont encore des tembés, seulement au lieu d'être disséminés comme dans l'Ougogo, les tembés sont réunis et forment une véritable agglomération.

A M'tuana, le village est enclos d'un mur formé de deux palissades entre lesquelles on a coulé du sable humide qui, en se durcissant, forme un crépissage très résistant; un auvent en terre et en chaume protége le mur contre la pluie. Des meur-

Digitized by Google

trières ont été réservées pour la défense du village, sur les poteaux les plus élevés sont placés des crânes d'ennemis et de bêtes fauves : ces tristes trophées redisent aux nouvelles générations les exploits des guerriers et des chasseurs de la tribu.

L'emplacement ordinaire des camps est au S.-O. du village : l'endroit est bon et à proximité de l'eau. Nous commettons l'erreur de camper en amont du village, à une distance trop considérable de l'eau et de l'endroit où l'on peut se procurer des vivres.

Nous apprenons qu'un courrier venant de la côte et dévalisé dans le Mgonda-Mkali s'est réfugié ici il y a quelques jours. C'est le courrier de M. Greffulhe (1) qui est parti de Zanzibar en janvier dernier.

29 mars. Nous quittons M'tuana à six heures. Direction O.-N.-O. Je recommande aux caravanes de se fournir amplement de vivres à M'tuana, car à l'étape suivante, commence la série des tirikésas dans le désert et la forêt aride. On trouve d'ailleurs à M'tuana beaucoup de maïs, des poules (deux pour une chouka) et même des patates douces, les premières que nous mangeons. C'est une nourriture précieuse pour le voyageur.

Ici, comme dans l'Ougogo, si l'on veut faire des galettes avec la farine de maïs (ce qui est très bon, nutritif et très sain) on doit faire moudre le grain au préalable, car les indigènes n'offrent jamais de la farine de maïs en vente. C'est un long et pénible travail que l'on confie aux femmes des villages moyennant une faible rétribution.

En quittant M'tuana la route se déroule à travers un bois peu épais de basse futaie sans fourrés, interrompu par d'immenses plaines où la chaleur est suffocante. C'est l'image de l'aridité et de la désolation. Le gibier lui-même fuit ces régions désertes et l'on ne voit que rarement des traces de passage de quelqu'animal fourvoyé. La route présente le même aspect pendant

(1) Correspondant à Zanzibar de l'Association internationale africaine.

Digitized by Google

toute la traversée du Mgonda-Mkali, et c'est d'une monotomie désespérante.

Le sol, bien cultivé, serait d'un excellent rendement, mais les déprédations des Rougas-Rougas qui infestent ces parages, ont découragé les Wanyamouésis qui avaient tenté de s'établir en cet endroit et de défricher le sol.

Nous n'atteignons M'toni, le lieu désigné pour camper, qu'au coucher du soleil.

J'engage vivement les futurs voyageurs à partager en deux l'étape de M'tuana à M'toni, en campant à Mualeni. Ce point est un excellent lieu de campement : situé à quatre heures et demie de marche de M'tuana, on y trouve suffisamment d'eau. Les hommes peuvent s'y reposer et y remplir leurs gourdes avant d'affronter les fatigues d'une marche de sept heures et demie à travers le pays sans eau qui s'étend entre Mualeni et M'toni. M'TONI.

En wanyamouési, M'toni signifie : endroit où l'on trouve de l'eau. (*M'to* veut dire rivière, et la particule *ni* signifie dedans ou à proximité). Il n'y a nul vestige d'habitations ni de cultures aux alentours de M'toni. L'eau y est abondante et très saine : c'est une eau courante qui fuit entre les hautes herbes du Nord au Sud.

30 mars. Départ à 6 heures. Direction de la marche N.-N.-O. Au départ, la route se déroule au milieu d'une forêt d'un caractère identique à celle traversée le jour précédent. Fort peu de gibier : partout la solitude et la désolation. Çà et là, des affleurements de roches schisteuses. Le sol est cependant généralement fertile et répondrait merveilleusement aux efforts du cultivateur.

Nous sortons du bois à 10 heures. A l'endroit où nous débouchons s'élevait jadis un village prospère aujourd'hui détruit et que les habitants (wanyamouésis) ont abandonné par suite des guerres et des déprédations des Rougas-Rougas. Des carrés de cultures plantés de moutama attestent encore les efforts qui ont été tentés pour défricher le sol.

Digitized by Google

L'eau n'y est guère bonne, on la trouve au fond d'anciens trous, creusés par les naturels qui ont habité le village.

Nous faisons halte à ce « Tonghoni » jusque deux heures, et nous y laissons la caravane arabe de Sewa, qui porte les ravitaillements de M. Cambier et qui nous accompagnait depuis Mpwapwa.

En quittant le lieu de halte, nous traversons d'abord de vastes plaines, transformées par les dernières pluies en marécages où l'on a de l'eau jusqu'au genou. A 4 heures, nous rentrons sous bois.

En cet endroit, nous rencontrons les traces du passage de la caravane du capitaine Popelin, le sentier dans la forêt ayant été élargi à coups de hache pour le passage des éléphants.

La première partie de ce trajet sous bois est assez accidentée : les eaux ont pris le sentier comme déversoir, ce qui fait qu'en maints endroits, on doit traverser de véritables torrents.

Depuis le passage des éléphants, les taillis se sont rejoints de nouveau, mais partout cependant subsistent les traces de la hache qui a élargi le passage. Pas de trace de gibier : la plus grande solitude règne dans cette immense forêt.

La nuit nous surprend sous bois, vers 6 heures. Nous trouvons heureusement un peu d'eau dans une mare et nous établissons notre camp en pleine forêt.

31 mars. Départ à six heures. Direction N.-O., après Bimbéchanda, direction N.-N.-O.

Cette étape a été la plus pénible de nos tirikésas. Commencée à 6 heures du matin, elle ne s'est terminée qu'à six heures et demie du soir, après une marche continue sans boire ni manger.

Nous quittons bientôt la forêt et nous débouchons dans une immense plaine semée de bouquets peu touffus où nous continuons à voir les traces du passage des éléphants qui accompagnaient l'expédition de M. Popelin.

Digitized by Google

A onze heures nous arrivons en vue de plusieurs anciens camps : c'est Bimbéchanda. Si nous avions campé à Mualeni nous eussions établi notre camp à Bimbéchanda, où l'on trouve de bonne eau et où s'élevait jadis un village aujourd'hui abandonné et détruit.

Nous rentrons sous bois vers une heure : la nature se présente sous un aspect de plus en plus sauvage. Cet endroit est un véritable lieu d'embuscade et c'est ici en effet que les Rougas-Rougas attaquent en général les caravanes.

Nous trouvons au milieu du sentier des débris qui attestent une lutte récente ; des bâtons de porteurs, des gourdes indigènes brisées, un *lindo* wanyamouésí (sorte de boîte en bois qui sert aux indigènes en voyage), des cordes fort bonnes encore, jonchent la route. C'est évidemment ici que le courrier de M. Greffulhe dont j'ai parlé plus haut, a été attaqué et dévalisé. Ce courrier portait à Karéma la correspondance destinée à MM. Cambier, Popelin et Carter.

C'est cette route, fort mal famée et pour cause, que M. Wautier a voulu éviter lorsqu'il a pris une route plus au Nord, passant par Hekoungou et rejoignant la route ordinaire à Hittoura ou Toura. M. Wautier était donc bien renseigné sur les déprédations qui de tout temps ont désolé cet endroit.

Je doute cependant qu'en prenant plus au Nord on soit à l'abri des Rougas-Rougas dont les repaires se trouvent aussi bien au Nord qu'au Sud du Mgonda-Mkali. En ce qui nous concerne, nous avons heureusement traversé ces parages sans avoir eu à supporter aucune attaque de la part de ces bandits.

Pendant toute cette étape, la marche est fort pénible ; un soleil ardent, une chaleur atroce, pas une goutte d'eau et aucune nourriture pendant les douze heures que dure l'étape.

La direction de la route est sensiblement le N.-N.-O.

A six heures et demie, nous débouchons enfin en plaine. Le lac Tchaïa s'étend devant nous, mais nos hommes sont exténués ;

Digitized by Google

nous sommes également rendus. Nous nous arrêtons sur place sans même avoir le courage de faire un dernier effort pour atteindre l'endroit où d'anciens camps sont établis à proximité du lac.

Il n'y eut aucun camp établi cette nuit là. Les tentes ne furent même pas dressées; aucune palissade ne fut construite pour protéger les hommes et les ânes contre les attaques des bêtes fauves. Porteurs et domestiques étaient tellement épuisés que tous se couchèrent en sortant de la forêt. Nous dormîmes quelques heures sur des ballots, enveloppés dans nos imperméables.

Je conseille beaucoup aux voyageurs de ne pas négliger de se munir d'un burnous, car l'humidité et le froid des nuits en plein air sont réellement à redouter ici.

1er avril. Départ à six heures. Direction N.-N.-O.

Au départ nous apercevons le lac Tchaïa, vaste réservoir d'eau marécageuse que recouvre en ce moment une jungle épaisse où l'on disparaîtrait si l'on avait l'imprudence de s'y engager.

Nous traversons le lac à son extrémité Sud où nous nous embourbons dans des marécages jusqu'à hauteur du genou. Nous rencontrons au delà quelques vestiges d'anciens camps. Beaucoup de traces d'hippopotames et un grand nombre d'oiseaux aquatiques. Région malsaine, d'ailleurs, et infestée de moustiques.

Nous y faisons néanmoins halte de 8 à 11 1/2 heures.

Nous entrons ensuite dans une forêt qui borne le lac Tchaïa au N.-N.-O.

A une demi-lieue dans la profondeur du bois, nous traversons le lieu où M. Penrose, ingénieur anglais au service de la « London missionary society » a été assassiné par les Rougas-Rougas.

Digitized by Google

Les vestiges du pillage et du massacre sont encore là, en travers du sentier : des ossements, des caisses éventrées, un filtre anglais brisé, beaucoup de journaux et de papiers déchiquetés, des boîtes de toutes sortes défoncées. Notre guide nous montre l'arbre derrière lequel M. Penrose a soutenu l'attaque et a essayé de ce défendre, tandis que ses porteurs, abandonnant leurs charges, fuyaient dans l'épaisseur du bois. L'endroit est merveilleusement choisi pour un guet-à-pens.

A une heure, nous sortons du bois et nous débouchons dans la plaine, en vue d'un étang que nous dépassons pour rentrer dans un bois de basse futaie. Nous espérions atteindre Hittoura ce jour là, mais la nuit nous surprit en pleine forêt, et nous fûmes obligés de camper, dans un endroit sauvage où nous n'avons rencontré aucun être humain ni aucun vestige de cultures ou d'habitations. CAMP

2 avril. Départ à 6 heures. Direction N.-O.

Vers 8 heures, nous arrivons dans une vallée où nous trouvons des vestiges de culture. C'est l'emplacement d'un ancien village aujourd'hui abandonné et détruit.

Nous gravissons la côte N.-O. de la vallée et nous entrons ensuite dans un bois de basse futaie. Le terrain devient très accidenté, et présente de nombreux affleurements de granit, on doit pouvoir trouver de l'eau à peu de profondeur du sol.

Il est près de onze heures quand nous arrivons en vue d'un tembé qui fait partie du village de Hittoura, dont l'agglomération principale se trouve à une lieue plus loin.

Nous établissons notre camp à l'entrée du village.

3 avril. Nous avions formé le projet, M. Roger et moi, de nous rendre à Hékoungou, afin d'y visiter la tombe de M. Wautier. Renseignements pris, nous apprîmes que Hékoungou était situé à six heures de marche N.-N.-E. de Hittoura. Si nous nous y étions rendus, la caravane eût dû s'arrêter pendant toute une journée à Hittoura. Nos instructions nous prescrivant de

Digitized by Google

faire tout ce qui était en notre pouvoir pour atteindre rapidement Karéma, nous dûmes renoncer à notre projet.

Nous remîmes, à des Arabes descendant vers la côte notre courrier d'Europe. Ils nous donnèrent des nouvelles de Tabora et de Karéma ; la santé de tout les Européens était parfaite ; une maison en pierres s'élevait à Karéma.

Il est urgent de se ravitailler amplement à Hittoura, les marches suivantes se faisant de nouveau à travers un pays désert.

On peut se procurer à Hittoura beaucoup de maïs (une centaine d'épis pour une choukka), des patates douces, et même des bœufs dont le prix varie de six à huit dotis (le doti vaut une choukka, une choukka deux coudées).

L'eau y est assez bonne.

Le 3 avril, le départ eut lieu vers 7 heures, vers le O.-N.-O. Pendant plus d'une heure, nous restons dans les limites d'anciennes cultures, aujourd'hui abandonnées. Ensuite, la route se déroule de nouveau sous bois.

Vers 9 heures, nous débouchons dans une grande plaine marécageuse où nous avons de l'eau jusqu'au genou. Nous y voyons des variétés d'oiseaux aquatiques de l'espèce des Flamands.

Nous rentrons ensuite sous bois. En ce moment nous apprenons qu'un porteur vient de s'enfuir après avoir jeté sa charge. On retrouve celle-ci, mais le déserteur reste hors d'atteinte. Le sol est ferrugineux, extrêmement riche, mais on n'aperçoit pas la moindre apparence de culture.

Vers 2 heures, une forte descente nous mène à une rivière assez large que nous passons à gué ayant de l'eau jusqu'à la poitrine.

CAMP. Nous établissons le camp dans un endroit découvert, mais

Digitized by Google

que les hautes berbes environnantes rendent fort insalubres.

Il y a dans les environs de petites zihouas (étangs) où, par paresse, les hommes vont chercher de l'eau au lieu d'aller en puiser à la rivière; or, l'eau de ces zihouas est infectée de matières végétales en suspens qui produisent une dyssenterie immédiate. Le voyageur fera sagement de veiller à ce que l'eau qu'il boit soit puisée à la rivière. Il n'y a aux alentours aucun vestige d'habitation ou de cultures. C'est un *mtoni* (endroit où l'on trouve de l'eau). L'eau de la rivière est blanchâtre : le terrain qu'elle arrose est extrêmement riche en calcaire.

4 avril. Départ à 6 heures un quart. Direction O.-N.-O.

Le pays présente toujours le même aspect; des bois sans fourrés et des plaines torrides. Le gros gibier est rare; on ne rencontre que des pintades et une sorte de pélican de grande taille.

A 8 heures trois quarts nous atteignons un Tonghoni (village abandonné) qui devait être jadis très riche en cultures. Aujourd'hui il n'y a plus de trace de vie aux alentours.

A 9 heures et demie, nous traversons une région marécageuse où l'eau est pourtant très bonne et très pure. Nous rencontrons une caravane de Wanyamouésis se rendant dans l'Unyanyembé avec des ânes et des bœufs. Nos porteurs sont si fatigués de ces tirikésas successives que nous sommes obligés de louer quelques uns de ces ânes pour porter des ballots jusque Tabora.

La route se continue sous bois; nous traversons ensuite une région rocheuse où d'énormes blocs de granit s'élèvent à des hauteurs considérables au milieu de la forêt. Nous arrivons à 4 heures dans les limites des cultures de Roubougwa. Ce village est entouré de marécages, au Nord et au Sud. A l'Ouest s'élève une petite colline sur laquelle nous établissons le camp.

Roubougwa est un village de Wanyamouésis qui semble assez peuplé et dont les cultures sont étendues. C'est le premier endroit habité que l'on trouve depuis Hittoura. On peut s'y ROUBOUGWA

Digitized by Google

approvisionner de tout : poules, maïs, patates douces. On y trouve même des fruits, dont nous sommes privés depuis Zanzibar : des bananes, des citrons, des goyaves et des grenades. Malheureusement les habitants de ce beau village sont voleurs et pillards. Ils ont essayé d'enlever à un de nos porteurs l'étoffe qu'il avait avec lui, mais notre homme loin de se laisser dévalisser fit feu sur les voleurs qui prirent la fuite.

5 avril. Nous eûmes assez de peine, le lendemain, à mettre la caravane en marche. Les hommes étaient visiblement fatigués. Direction O.-N.-O.

Nous traversons les marécages qui entourent le village puis nous continuons notre marche à travers de hautes herbes et des bois sans fourrés. Nous croisons en chemin une immense caravane conduite par des Arabes, et portant de l'ivoire à la côte. Elle est forte d'au moins trois mille âmes, porteurs, femmes et enfants.

Halte sous bois à dix heures un quart. Temps beau. Forte brise S.-E. Reprise de la marche à midi un quart.

A 2 heures, nous arrivons en vue des cultures du village de Kouéré où nous campons à l'extrémité Ouest.

KOUÉRÉ.

Les indigènes apportent au camp des vivres et des fruits. L'eau est bonne, les vivres abondants.

Vers le soir, des femmes ayant dans leur chevelure une houppe de crin comme celle d'un flamand, viennent danser pendant deux heures autour du camp.

6 avril. Départ à 6 heures. Direction O.-N.-O.

La mise en marche de la caravane est de nouveau assez difficile. La route se déroule d'abord au milieu des cultures ; puis de hautes herbes alternent avec des bois de basse futaie. Trois heures de marche nous conduisent à une région montagneuse, dont les hauteurs courent au Nord vers le pays de Mirambo.

A dix heures et demie, nous descendons une colline sur le

Digitized by Google

versant de laquelle nous trouvons de nombreuses traces d'anciens camps. C'est un m'toni (lieu où l'on trouve de l'eau). Nous y faisons une halte que nous prolongeons jusque une heure et demie.

Nous marchons ensuite sur le plateau pendant deux heures, puis le pays redevient montagneux.

Aux alentours de la route nous remarquons de nombreux camps incendiés, dit-on, par les hommes de Mirambo, qui rôdent dans les environs. De la hauteur, l'aspect du pays est celui d'un immense entonnoir circonscrit par un régime de montagnes qui s'infléchissent un peu au S.-E. Au Nord, dans la plaine, s'étend Tabora, qu'on ne voit pas encore, mais devant nous se trouvent les villages feudataires et la résidence du Gouverneur. Ce panorama s'étend fort loin, chaque village semble un bouquet de verdure, entouré d'une palissade d'euphorbes.

Au pied de la colline après avoir traversé quelques centaines de mètres de marécages, nous arrivons devant Kwakwasoé dont le chef nous invite à camper dans le village. KWAKWASOÉ.

Ce village est fortifié; outre sa ceinture d'euphorbes, il est entouré d'un mur en crépissage avec bastions. Ces fortifications ont été élevées pour permettre aux habitants du village de résister aux attaques de Mirambo, la terreur du pays.

Nous campons sur la place au milieu des huttes et des tembés.

Lorsqu'on arrive à Kwakwasoé, il est bon d'envoyer une estafette en avant à Kouikourou, où demeure le Gouverneur arabe de l'Unyanyembé, afin de l'avertir de l'arrivée d'une caravane européenne.

7 avril. Départ à 8 heures et demie. Direction Ouest. A peu de distance des villages nous rencontrons de nombreux camps déserts incendiés par les partisans de Mirambo qui font parfois des descentes aux alentours. Nous contournons ensuite le voyage de Samoyide où le Gouverneur met ses enfants en pension et en apprentissage. La route serpente en plaine. Il fait une chaleur suffocante.

Digitized by Google

Il est onze heures quand nous arrivons en vue de Kouikourou ; on nomme ainsi dans toute cette région, la résidence du chef ou Gouverneur.

Kouikourou se trouve à une demi-lieue au S.-E. de Kouihara, qui est plus sain.

Il est d'usage, à l'approche d'un centre important de distribuer aux askaris (soldats de la caravane) un peu de poudre, afin de tirer les salves d'honneur, auxquelles les habitants du village répondent par des coups de feu et des cris de bien venue.

Sans nous arrêter à Kouikourou nous allons directement à Kouihara où nous trouvons le docteur Vanden Heuvel à qui nous serrons la main avec un bien vif plaisir.

Le Gouverneur fait mettre à notre disposition le tembé où ont habité les précédents voyageurs européens, Livingstone, Stanley, Cameron et, récemment, feu l'abbé Debaize.

J'y occupe la chambre que Cameron a indiquée comme sienne sur le plan qu'il a tracé de ce tembé.

Malheureusement les pluies diluviennes des jours suivants ont mis la toiture de cette chambre dans un tel état, que la seconde nuit, j'ai été obligé de dormir avec mes bottes et mon imperméable, et j'ai vu ma chambre se transformer en un lac au milieu duquel nageait mes effets. J'ai donc été forcé, le troisième jour, de me réfugier dans le tembé de M. le docteur Vanden Heuvel, qui se trouve à cinquante mètres du nôtre.

Tabora, qui est à une distance d'une lieue de Kouihara, semble être très insalubre pour l'Européen. Nos douze ânes se trouvent réduits à sept; un est mort dans l'Ougogo, un a été volé et trois sont morts ces jours-ci. Ceux qui restent ne sont pas en bonne santé.

Le présent rapport se termine à notre arrivée à Kouihara, où nous comptons séjourner pendant quelques jours avant de reprendre notre marche vers Karéma.

A. BURDO.

Kouihara, 25 avril 1880.

Digitized by Google

ANNEXE A.

Quelques observations rapides sur l'Ougogo, ses routes, et les tributs qu'on y exige des voyageurs.

Trois routes s'offrent au voyageur pour se rendre de Mpwapwa au Mgonda-Mkali.

A. Une route en droite ligne passant par Mvoumi, et habituellement suivie jusqu'à ce jour par les voyageurs et les caravanes arabes;

B. Une route au Nord, c'est celle que nous avons prise;

C. Une route au Sud passant par Kanyènyè et qui rejoint la précédente à Mdabourou.

A. La première de ces routes a l'inconvénient de passer par Mvoumi, district très important où, dit-on, un très lourd tribut est exigé. Elle n'a cependant que *sept arrêts* et est incontestablement la route la plus directe.

B. La seconde, à mon avis, doit être condamnée. D'abord elle allonge la route de deux jours de marche, au moins; en second lieu, alors que la route *A* n'a que *sept arrêts* et la route *C six seulement*, la route *B* comporte *douze arrêts* où l'on paie un hongo élevé (voir le rapport ci-joint); enfin les naturels de la contrée qu'elle traverse sont pillards et querelleurs, et comme il passe peu de caravanes dans leur canton, ils rançonnent sans pitié les voyageurs qui s'y fourvoient.

C. La troisième route, celle du Sud, est selon moi la plus

Digitized by Google

avantageuse. Avant de la recommander, je me suis enquis auprès de plusieurs de nos porteurs, entr'autres auprès de notre interprète français qui l'a suivie avec les Pères algériens, et j'ai bien lieu de croire que leurs renseignements peuvent être pris en considération. Cette route ne comporte que *six arrêts*, à savoir :

Mdébwé;
Mowala;
Kommienza (qui jadis était dédoublé, mais qui est seul aujourd'hui);
Kanyényé;
Séké;
Mdabourou.

Nous avons choisi cette route, parce qu'il y avait famine à Kanyényé. Nous avons eu tort de craindre la pénurie des vivres dans l'Ougogo, car, là où règne la famine, les chefs ne retiennent pas les caravanes, au contraire; et en supposant que la famine régnât dans tout l'Ougogo, on pourrait, n'étant retenu nulle part, le traverser en 7 *jours;* or, il serait parfaitement possible, en ce cas, de ne s'approvisionner qu'au départ et à l'arrivée, c'est-à-dire à Mpwapwa et à Mdabourou et franchir sans arrêt les autres districts, dont les chefs ne retiennent les caravanes chez eux que dans le but d'écouler leurs produits.

Les renseignements que les indigènes de Mpwapwa fournissent doivent, d'ailleurs, faire l'objet d'un examen et d'un contrôle sérieux, ils nous avaient prédit la famine dans l'Ougogo et nous y avons trouvé un pays où coulent des flots de lait et de miel, où, pour moins d'un franc d'étoffe on a 4 poules, et pour le même prix 6 à 7 douzaines d'épis de maïs. D'ailleurs, plût au Ciel que la famine eût régné dans quelques districts ! Les chefs ne nous y auraient pas détenus durant de longs jours pour nous vendre leurs denrées.

Digitized by Google

ANNEXE B.

Relative aux approvisionnements en marche.

Les réflexions suivantes trouveraient mieux leur place dans le travail que je compte envoyer de Karèma et qui traitera des approvisionnements, bagages, colis, effets d'habillement, etc.... Toutefois, je crois utile d'en toucher un mot en ce moment attendu que Khonko et Mdabourou peuvent être considérés comme les points de ravitaillement des caravanes en marche pour le Tanganika.

Le voyageur partant de Zanzibar emporte généralement trop peu de riz : c'est un tort; il croit en trouver sur sa route : c'est une erreur. Nous avons eu ce tort et commis cette erreur.

Parfois aussi il lui semble que le monceau de biscuit qu'il prend avec lui est immense, qu'il durera toujours ; souvent il le restreint; nouveau tort, illusion, car le biscuit lui manquera bientôt, et cependant c'est un fond de nourriture excellente dans ces voyages. Nous avons déjà dû réduire avant Mpwapwa nos rations de biscuits; il n'y en avait pas à trouver, et à partir de là nous n'en avons plus mangé, réservant le peu qui nous restait pour des temps plus durs. Si nous en avions emporté davantage, beaucoup de privations eussent été épargnées.

Comment remédier au manque de biscuits et de riz?

1° Le maïs bouilli dans l'eau avec du sel est agréable à manger en guise de pain; seulement la pellicule du grain ne

Digitized by Google

se digère pas. C'est cependant à cette préparation que l'on doit recourir, ou bien au maïs cuit sous la cendre ;

2° Si l'on a eu l'heureuse idée d'emporter un peu de farine de blé, on la peut mélanger avec de la farine de moutama (sorgho) dans la proportion de 1/3 de farine de blé et 2/3 de farine de moutama. On fabrique ainsi de petites galettes qui remplacent fort bien le pain.

Faites de moutama pur, elles ne sont guère mangeables pour un Européen, à moins qu'il ne meure de faim;

3° On peut aussi, comme nous l'avons fait, égrener le maïs et le donner à moudre dans un village. On obtient une farine qui remplace fort bien celle du blé et qui, préparée avec du lait, forme une sorte de bouillie fortifiante et d'un goût très agréable;

4° Si l'on ne peut faire moudre du maïs (ce qui exige un temps très-long et un arrêt dans un village), on peut faire concasser le grain, de façon à le séparer de sa pellicule imperméable et indigeste. Cette sorte de farine grainetée remplace très bien le riz; mise dans une soupe de poule ou mélangée avec du lait, elle forme une nourriture très-saine.

Nota. Le voyageur fera sagement de se pourvoir de maïs (et largement même) dans les endroits où il en pourra trouver; car il se tromperait étrangement en croyant qu'il en rencontrera partout sur sa route. La plupart des champs sont plantés de sorgho et de millet dont le feuillage, qui ressemble à celui du maïs, pourrait l'entretenir dans son erreur primitive.

Quant au riz, on n'en rencontre nulle part; à Tabora, où il y a beaucoup d'Arabes, on nous dit que nous trouverons à en acheter; le riz forme la nourriture presque exclusive de l'Arabe en caravane. Lorsque nous le rencontrerons à l'état de culture, je me hâterai d'en prendre note.

Khonko (dans l'Ougogo) est le district où l'on trouve le maïs

Digitized by Google

en plus grande abondance et au meilleur compte. On fera bien de s'en approvisionner largement en cet endroit. Ce sera d'autant plus aisé qu'à ce moment-là l'Ougogo étant franchi et la caravane débarrassée, hélas! de toutes les étoffes qui ont servi à acquitter le hongo, il s'ensuit que les charges de maints porteurs se sont sensiblement allégées; on les équilibrera par d'utiles provisions qui serviront à la traversée du Mgonda-Mkali.

A. BURDO.

Mdabourou, le 26 mars 1880.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google